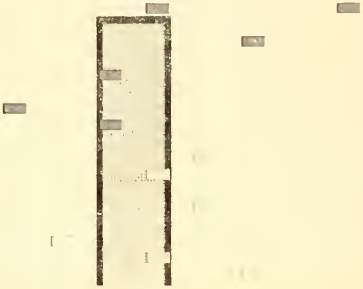
Please keep this card in
book pocket



THE LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF
NORTH CAROLINA

ENDOWED BY THE
DIALECTIC AND PHILANTHROPIC
SOCIETIES

PQ2639
U12

00033174966

JÉROME ET JEAN THARAUD

L'OMBRE DE LA CROIX

Trente-cinquième édition

PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

Tous droits réservés

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of North Carolina at Chapel Hill

http://www.archive.org/details/lombredelacroix00tha

Il a été imprimé de cet ouvrage 1375 exemplaires numérotés, soit : 30 exemplaires sur papier de Chine, numérotés de 1 à 30; 45 exemplaires sur papier des manufactures impériales du Japon, numérotés de 31 à 75; 200 exemplaires sur papier de Hollande Van Gelder, numérotés de 76 à 275; 1100 exemplaires sur papier pur fil des papeteries Lafuma, à Voiron, numérotés de 276 à 1375.

Il a été tiré, en outre, 50 exemplaires sur papier Lafuma, non mis dans le commerce.

L'OMBRE DE LA CROIX

DES MÊMES AUTEURS

Dingley, l'illustre écrivain.
(Couronné par l'Académie des Goncourt.)

La Maîtresse servante.

La Fête arabe.

La Tragédie de Ravaillac.

La Bataille à Scutari d'Albanie.

La Vie et la Mort de Déroulède.

L'Ombre de la Croix.

Une Relève.

Rabat ou les Heures marocaines.

Marrakech ou les Seigneurs de l'Atlas.

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur en 1920.

JÉROME ET JEAN THARAUD

L'OMBRE DE LA CROIX

PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

Tous droits réservés

PQ 2639
H13
B5
1920

Copyright 1920 by Plon-Nourrit et Cie

Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.

A

FRANÇOIS ET GABRIEL LAURENTIE

TOMBÉS AU CHAMP D'HONNEUR

Ce livre écrit en des jours

où leurs regards nous éclairaient encore

de leur fière amitié.

J.-J. T.

L'OMBRE DE LA CROIX

CHAPITRE PREMIER

LA THORA D'HOUNFALOU

Ce petit village des Carpathes posé sur le bord d'un torrent, à la lisière de la sombre forêt et de la grande plaine hongroise, c'est le village d'Hounfalou. Il ne diffère de cent autres villages de la Haute-Hongrie que pour le cœur qui l'habite. Les sapins y sont, comme ailleurs, noirs, élancés et tristes; les mêmes bois de hêtres, de charmes, de bouleaux le dominent; au versant des coteaux, l'herbe fraîchement coupée sèche sur des piquets, et sur les mêmes arbres morts, par les beaux jours d'automne, les cigognes se posent. Voici les masures des Tziganes qui retentissent tout le jour d'un bruit de forge, de pleurs d'en-

fants et du crin-crin des violons. Voici les maisons des Hongrois, avec leurs étroites fenêtres qui regardent cinq mois la verdure et le reste du temps la neige, et où fleurissent, entre les doubles vitres, les pots de géranium et d'œillet ; la place de l'église avec son tilleul embaumé, et la riche habitation du Magnat dont le portail tout grand ouvert semble dire au voyageur : « Entre ici, Étranger, et sois le bienvenu : les cartes et l'eau-de-vie t'attendent. » Voici les maisons juives que l'on reconnaît entre toutes aux saintes mezouzat, aux pieux étuis de zinc cloués sur le chambranle des portes. Et voici la chère synagogue !

Ah ! qu'elle est pauvre, la synagogue des Juifs d'Hounfalou, auprès de l'église du village qui dresse à deux pas, sur la place, son haut clocher bulbeux sur lequel tombe si souvent la foudre, et ses riches fenêtres peintes comme celles du palais d'un prince ! Ce n'est qu'une triste maison que l'on distingue à peine des autres demeures paysannes : pas de voûte magnifique, un lamentable toit de chaume;

pas de plancher, la terre battue; et dès l'entrée, un marécage formé par l'eau qui s'échappe du baquet aux ablutions. Au lieu du parfum de l'encens, une affreuse odeur de misère, de tabac, de linge mouillé. Quelques bancs, quelques pupitres, des chandeliers de fer à sept branches, une cage de bois, remplie de vieux cierges éteints, qui pend à la maîtresse poutre, et tout au fond, sur le mur oriental, une armoire de sapin couverte d'un antique rideau en velours cramoisi, sur lequel sont brodés les deux lions de Juda. Mais dans cette misère, dans ces relents infects, dans la petite armoire, derrière les deux lions de Juda, reposent les saintes Thora, les saints livres de Moïse, les paroles de Dieu à son peuple, qui l'ont guidé dans le désert et le guident encore dans la vie, également bonnes, également valables dans les sables brûlants de l'Horeb, de l'Égypte et du Sinaï, dans les plaines mouillées de Pologne ou les sauvages vallées des Carpathes.

Ce matin, le soleil de septembre jetait ses vieux rayons bibliques sur tous les Juifs du

village rassemblés pour la prière. Ils étaient là une cinquantaine, en longues lévites noires souillées de taches et de boue, chaussés de bottes fangeuses, et coiffés de chapeaux ronds rejetés sur le crâne ou de bonnets de fourrure dévorés par les mites. Baroques personnages, d'un autre âge et d'un autre climat ! De longues papillotes tombaient en tire-bouchons sur leurs joues, tantôt en mèches défaites, tantôt en boucles soignées, encadrant des figures aux grands traits réguliers, où des yeux du plus sombre orient, et d'une mobilité prodigieuse, laissaient voir, dans le même éclair, l'inquiétude, la bonhomie et la ruse. Par-dessus leurs couvre-chefs, ils avaient mis le blanc taliss de laine, l'écharpe de prière à franges bleues, aux broderies d'argent ; sur leurs fronts se dressait, comme une énorme loupe, la petite boîte carrée qui contient les préceptes de la Loi ; autour de leur bras gauche étaient roulées les saintes bandelettes, car le Seigneur a dit : « Tu lieras mes Commandements comme un signe sur ta main, et ils seront comme un frontail entre tes yeux. » Et tous, les pieds rivés au

sol, se balançaient d'un mouvement rapide, inlassable, d'avant en arrière et d'arrière en avant, dans une agitation furieuse d'épileptiques ou de convulsionnaires, pour mêler le corps tout entier à la prière de l'âme. Une mélopée criarde sortait de ces barbes et de ces nez enfouis sous l'écharpe crasseuse, une plainte, une imploration d'où surgissait tout à coup un gémissement plus furieux, qui monte, jaillit, fait explosion, redescend et se perd dans le vacarme des voix. Les uns frappaient à grands coups le livre de prière posé devant eux sur le pupitre, pour affirmer leur foi dans les prières inscrites; les autres paraissaient expliquer une affaire embrouillée à un juge ou à un ami que l'on prend par le caftan; d'autres tendaient un poing fermé vers la toiture de chaume, dans un geste qui ressemblait plus à une menace qu'à une supplication; d'autres enfin levaient les bras au ciel comme pour soutenir leur prière et la rapprocher du Seigneur.

Soudain les balancements s'arrêtèrent. Les prières, les gémissements prirent fin du même coup; l'abattement, l'angoisse, la mortelle

douleur disparurent aussitôt; un air de satisfaction et de béatitude parut sur tous les visages : la prière était finie.

Chacun replia son taliss noirci par la crasse des générations, retira de son front la petite boîte sacrée, et relevant sur un bras maigre et blanchâtre une manche douteuse, défit ses bandelettes de cuir. De la poche des caftans sortirent les tabatières et les pipes; la fumée du tabac commença de se dérouler dans les poussières du soleil; un bruit de conversation, presque aussi tumultueux que la prière elle-même, emplit la maison du Seigneur.

A ce moment, le Schamès (1), ayant ouvert un placard dans le mur, en sortit une bouteille d'eau-de-vie, une corbeille remplie de pains d'épices, et fit à haute voix cette annonce :

— Kadok Meyer prie le public de faire honneur à ce petit déjeuner.

Ce Meyer venait d'achever, le matin même, l'étude d'un chapitre du Talmud, et pour fêter

(1) Sorte de sacristain, de bedeau.

l'heureux événement il offrait ce régal à la pieuse assemblée.

Tous ces Juifs, encore à jeun et dont la sainte gymnastique avait aiguisé l'appétit, s'élancèrent vers le placard, sur l'eau-de-vie et les pains frais. En moins d'une minute, la bouteille fut vide et la corbeille aussi. Mais au lieu de se disperser à travers le village, comme ils en avaient l'habitude, pour courir à leurs affaires, ils restèrent dans la synagogue, afin d'apprendre de Rabbi Iankélè, Président de la Communauté, ce qu'il avait à leur dire touchant la succession de Faïbisch Ungerleider, rentré dans le sein d'Abraham la semaine passée.

— Châ! Châ! les Juifs! Silence! Silence! fit de nouveau le Schamès, dont les paroles semblaient sortir, cette fois, non plus du placard à l'eau-de-vie mais de l'armoire aux Thora.

Tout le monde se rua de ce côté, se poussant, se bousculant avec l'avidité qu'ont ces Juifs à vouloir tout saisir, ne fût-ce qu'une simple nouvelle.

Au milieu d'un brouhaha qui eût semblé partout ailleurs un effroyable vacarme, mais qui, dans cette synagogue, parut presque du silence :

— Messieurs, qu'ai-je à vous dire aujourd'hui? commença Rabbi Iankélè. J'ai à vous dire que, la semaine passée, Faïbisch Ungerleider est mort...

— Nous le savons! nous le savons! lui cria-t-on de toutes parts.

— Plaise au Maître du monde, au Saint des Saints (béni soit-il!) qu'il soit bien couché dans sa tombe, ce que je souhaite à tout bon Juif...

— Et moi à vous, monsieur le Président! interrompit un petit homme perdu dans la foule des caftans.

— Faïbisch Ungerleider, Messieurs, a légué en mourant trois fois cent quatre-vingts florins à la Communauté...

— Qu'il vive! vociféra l'assemblée.

— Vous voulez dire qu'il se repose! glapit encore le petit homme. Mais il avait eu l'imprudence de se glisser au premier rang des

fidèles, juste à longueur de bras du Président, qui lui allongea une gifle et poursuivit sans plus :

— ... pour faire copier une Thora et s'assurer une heureuse résurrection dans la terre de Jérusalem !

Aussitôt les cinquante Juifs, qui n'attendaient qu'une occasion de se quereller entre eux et de faire briller leur esprit, se mirent à discuter sans fin, avec cette ardeur forcenée qui fait qu'entre deux Juifs la plus simple conversation prend tout de suite un air de bataille. Le défunt avait-il bien ou mal fait de léguer une somme à la Communauté pour copier une Thora?... N'y avait-il pas assez de livres sacrés dans l'armoire?... N'aurait-il pas mieux valu consacrer cet argent à refaire le bain rituel?... Trois fois cent quatre-vingts florins, était-ce une somme grosse ou petite?... Faïbisch Ungerleider ressusciterait-il ou non dans la terre de Jérusalem?... Autant de questions qui se croisaient dans un inextricable désordre d'explications et d'arguments. Mais ce qui soulevait dans la dispute l'intérêt le plus passionné,

c'était de savoir à quel copiste illustre, à quel fameux Sofer de Presbourg, de Koloszvar, de Lemberg, de Cracovie ou de Bels en Pologne, on confierait l'honneur de copier la Thora léguée à la Communauté par le très regretté Faïbisch Ungerleider.

Ce n'est pas une chose aisée, même avec trois fois cent quatre-vingts florins, de se procurer une Thora sans défaut! Pour qu'une Thora soit parfaite, pour qu'elle plaise au Maître du monde, il faut que les trois mille huit cent quarante-cinq lignes, dont se compose le Livre de Moïse, soient écrites, suivant les rites, sur un rouleau de parchemin que nul contact impur n'a souillé. Il faut que celui qui les copie, aussi longtemps qu'il poursuit son travail, garde sur lui les attributs de la prière du matin, qu'il s'enveloppe la tête et la barbe dans le taliss de laine, qu'il porte au bras gauche et à la main les saintes lanières de cuir, et qu'il ait posé sur son front la petite boîte carrée où sont enfermés les commandements de la Loi. Il faut encore qu'il décompose certaines lettres, dans certains mots, d'une façon cabalistique,

et qu'il en écrive d'autres de manière qu'elles remplissent toute la fin d'une ligne. Il faut enfin qu'il utilise une plume et une encre spéciales pour écrire le nom d'Adonaï, sous quelque forme qu'il se présente. Et chaque fois que ce nom redoutable revient dans le texte sacré, le copiste avant de l'écrire doit dire une bénédiction, et même se rendre au bain rituel, en sorte que chaque jour on le voit s'y plonger jusqu'à plus de trente fois, et qu'on cite des Thora dont la calligraphie a demandé dix années. A ces conditions seulement, le Livre sacré sanctifie le Sofer qui l'a copié, la Communauté qui le possède et le Juif qui le touche.

Tous, ils vociféraient ensemble dans une langue composite, faite d'allemand, de russe, de hongrois, d'espagnol et d'hébreu ancestral. Des dents éclatantes de blancheur brillaient dans les bouches volubiles ; les regards volaient comme des flèches, puis soudain ramenés et comme retournés en dedans, semblaient aller chercher de nouvelles raisons plus subtiles dans les profondeurs de l'âme. Les mains, les

longues mains nerveuses, s'agitaient avec une rapidité folle, en mille gestes qui exprimaient à merveille toutes les nuances des pensées qui traversaient les esprits. Chacun de ces longs doigts minces, terminés par des ongles noirs, se démenait devant les visages comme autant de marionnettes, autant de petits personnages doués d'une vie particulière ; et si par hasard les mains s'arrêtaient un instant d'expliquer et de convaincre, elles se plongeaient fiévreusement dans les barbes, pour aller y chercher un pou ou une idée.

Et pourtant, tous étaient d'accord ! Tous, ils savaient qu'une Thora sans défaut ne pouvait venir que de Bels, la sainte ville où habite le Zadik, un des quatre grands Rabbins Miraculeux de l'Europe Orientale. Tous, ils savaient aussi que parmi les Sofers de Bels, aucun n'était comparable, pour ses scrupules et sa piété, à Reb Eljé Lébowitz. Encore tout récemment, dans le comitat de Marmaros, une synagogue ayant brûlé, vingt Thora qui se trouvaient dans l'armoire étaient devenues la proie des flammes. Une seule avait échappé, et d'une façon miracu-

leuse : un fidèle s'était élancé vers l'armoire embrasée, avait saisi le Livre dans ses bras, et, pour le défendre du feu, le portait levé sur sa tête. La gaine de soie qui enveloppait la Loi prit feu comme une feuille sèche; la cordelette qui maintient réunies les deux baguettes de bois où s'enroule le Livre sacré fut aussitôt consumée, et des deux côtés du pieux Juif, depuis sa tête jusqu'à ses pieds, le parchemin se déroula en deux longs fleuves d'argent. Le Juif sortit de l'incendie comme on sort d'une fontaine, comme on sort du bain rituel, rafraîchi et purifié. Pas une lettre du manuscrit n'avait été touchée par les flammes. Or, cette Thora merveilleuse, qui donc l'avait calligraphiée? Le fameux Sofer de Bels, Reb Eljé Lébowitz!

Il n'en fallut pas moins une heure de bavardages et de récits fabuleux sur la sainteté du Sofer, pour arriver à cette conclusion que Reb Eljé copierait la Thora et qu'un des membres de la Communauté se rendrait à Bels en Pologne, auprès du pieux personnage. Mais qui s'en irait en Pologne? Qui serait délégué par la

Communauté? Qui toucherait la petite somme d'argent attribuée aux frais du voyage par feu Ungerleider?... Tous ambitionnaient cet honneur et ce petit bénéfice, tous désiraient voir le Sofer, tous désiraient voir le Zadik pour lui demander un miracle. Et puis l'idée de s'en aller là-bas, et sans bourse délier, comme un ambassadeur, exaltait chez ces Juifs leur folle vanité, le désir de briller parmi leurs congénères, et le vieil instinct du voyage qui anime Israël depuis l'origine des temps et le pousse infatigablement sur tous les chemins du monde

Chacun cherchait à l'emporter, ou du moins à empêcher son voisin d'être élu par l'assemblée. La discussion était maintenant devenue si violente qu'on pouvait dire que, jusque-là, toutes les paroles échangées n'avaient été qu'un paisible bavardage. Pour s'écarter les uns les autres, ils fouillaient impudemment dans tous les secrets de leurs vies! Ah! comme ils se connaissaient bien! Quand, chaque année, au jour du Grand Pardon, Dieu fait défiler devant lui, comme un troupeau de bre-

bis, tous les Juifs de la terre, et qu'il lit dans leurs vies et dans leurs cœurs les fautes qu'ils ont commises et toutes celles qu'ils auraient voulu commettre, afin de les inscrire sur le Livre de la Vie ou le Livre de la Mort, ah! sûrement pour le bonheur des Juifs d'Hounfalou et d'ailleurs, il a une vue moins perçante et un jugement moins sévère que n'en montrent les uns pour les autres les cinquante fils d'Israël rassemblés dans cette synagogue! Un tel néglige le bain rituel, tel autre n'est pas exact à la prière de Min'ha, celui-ci n'a jamais lu une ligne du Talmud, celui-là boit de l'alcool en secret, Schmoul ne se frappe pas le caftan pendant qu'il fait sa prière, Mosché ouvre clandestinement son cabaret le samedi, Nokhem Patzer mange du porc, Baruch Teller met de l'eau dans son alcool, la belle-fille de Salomon Schwarz cache des cheveux sous sa perruque, le fils de Lilienblum porte des souliers à lacets, pis encore! un col empesé! Ah! oui, si le Maître du monde, le Saint des Saints (béni soit-il!) connaissait seulement la moitié, ou la moitié de la moitié des manque-

ments à la Loi qu'ils se jettent ainsi à la tête pour s'empêcher de recevoir le prix de ce fameux voyage, jamais, jamais aucun d'eux ne serait inscrit en lettres d'or sur le Livre des Vivants!

Il était plus de neuf heures. Le soleil avait monté et ses rayons brûlants exaspéraient l'odeur qui sortait de ces caftans, de ces bottes, de ces bonnets, de ces barbes, de ces papillotes. Profitant de l'absence de leur maître d'école, une bande d'enfants échappés du héder (1) tourbillonnaient au milieu de ces gens enfiévrés, bouleversaient bancs et pupitres, se poursuivant dans le Saint Lieu comme sur la place du village. Vainement Rabbi Iankélè s'efforçait de rétablir le silence. Depuis le temps des Patriarches, l'autorité s'est toujours mesurée en Israël à la longueur de la barbe, et Iankélè ne tenait du Seigneur que quelques poils malingres qui pendaient à son menton. Il avait beau faire le geste de caresser avec ampleur une barbe opulente, personne

(1) École juive.

ne prêtait attention à ses paroles. Cependant il étonna tout le monde, quand il cria au milieu du vacarme, que pour faciliter le choix du délégué de la Communauté, l'ambassadeur des Juifs d'Hounfalou irait à Bels à ses frais.

Le Seigneur, à cette minute, aurait fait, en faveur de Rabbi Iankélè, le miracle qu'il fit jadis pour Reb Éléazar, lequel à peine âgé de quinze ans se réveilla, un beau matin, portant à son menton la barbe blanche de Moïse, que tous ces Juifs assemblés n'auraient pas été plus surpris. Il y eut un moment de stupeur, et presque du silence. Puis le tumulte reprit. Personne ne voulait maintenant s'en aller à Bels en Pologne, personne ne désirait commander la Thora, personne ne se souciait plus de voir le Rabbin Miraculeux. « Beau legs, disaient-ils, qui serait un fardeau pour nous! Comment! Parce qu'il a plu au Juif Ungerleider de se coucher dans la tombe, j'irais à Bels à mes frais! » Et aucun n'était en peine de prouver, à lui-même et aux autres, que ses occupations l'empêchaient d'abandonner ses affaires si longtemps.

Un peu à l'écart du tumulte, un personnage à barbe grisonnante, Amram Trébitz, cabaretier du village, semblait perdu dans ses prières. Il supputait profondément ce que pourrait lui rapporter un voyage, même à ses frais, dans la sainte ville de Bels. Parmi les innombrables négoces auxquels il se livrait à Hounfalou et dans les environs, il pratiquait le commerce des peaux. Or chacun sait que les fourrures ne manquent pas en Pologne, zibelines et chats sauvages. Sans compter que dans ce mois de septembre, les grandes fêtes de Rosch Haschanah et de Kippour attirent à Bels des milliers de pèlerins, et qu'il n'était pas impossible de faire avec eux du trafic.

Sa résolution prise, il bondit sur ses congénères, et bousculant tout le monde :

— Châ ! Châ ! les Juifs ! cria-t-il. Trêve à la discussion ! C'est moi qui partirai pour Bels !

Et à l'admiration de tous, il raconta que chaque vendredi, ainsi que l'exige la Loi, il avait mis de côté pour les pauvres le dixième de son revenu, et qu'avec cette somme il s'en irait en Pologne commander la sainte Thora.

L'admiration fut de courte durée! Déjà chacun songeait que si Amram Trébitz, le plus rusé commerçant d'Hounfalou, offrait de faire le voyage à ses frais, c'est qu'il en espérait un profit. Et l'instinct du lucre éveillé, les discussions allaient sans doute reprendre, lorsque Nokhem Patzer, qui depuis quelques minutes avait quitté la synagogue, fit irruption en criant :

— Il n'y a plus d'œufs sur le marché! Cette canaille de Salomon Schwarz a tout raflé aux paysans pendant que nous bavardions! Toutes les poules du pays ont pondu pour cet animal! Et en ce moment, il est en train de faire le même coup sur le maïs!

— Que la grande colique lui tombe sur le ventre! crièrent ensemble tous les Juifs.

Et sortant précipitamment de la maison du Seigneur, ils s'élancèrent sur la place du Marché.

Qu'il est loin, qu'il est perdu, ce petit village des Carpathes! Et pourtant la vie qu'on y mène, est-elle au fond bien différente de celle qu'on mène partout ailleurs dans le monde? Le Hongrois fouille la terre, abat les arbres dans la forêt, mène paître ses troupeaux; le Tzigane bat le fer quand ça lui chante, vole en toute saison et racle du violon; et le Juif prie, fait ses affaires et se sert des uns et des autres. Qui fournirait au Tzigane de vieux fers pour les chevaux? Qui achèterait au paysan son blé, sa volaille et ses œufs? Qui lui prêterait de l'argent? Qui l'enivrerait le dimanche? Qui serait l'esprit, la parole, l'avocat, le médecin, l'usurier, le cabaretier de tout ce monde? Qui serait sa providence, sa morale, son vice, son bon et son mauvais génie? En vérité, c'est Dieu lui-même qui a donné le Juif au village pour sa perte ou son salut. Ce maigre person-

nage en caftan, à la barbe jamais coupée, aux longues papillotes qui tire-bouchonnent le long des joues, c'est la forme bizarre qu'a prise ici la civilisation; c'est sous cet habit sordide qu'elle dissimule ses nouveautés, ses tentations, ses roueries. Qui l'aurait jamais cru? Ce petit Moïse, ce petit Salomon que l'on a tant rossé quand il était petit, le voici avec l'âge devenu un personnage. On l'écoute, on suit ses conseils, il est presque un objet d'orgueil! « Notre village a vingt Juifs! — Oui, mais le nôtre en a trente! — Mais nos Juifs ont des maisons avec des tuiles rouges! » Ainsi parle le Hongrois. Seulement, qu'un accident survienne, le puits a été empoisonné, un bois a pris feu aux environs, une épidémie s'est abattue sur le bétail, quelque chose enfin de fâcheux, d'inexpliqué, s'est-il produit dans le village? Il faut découvrir un coupable! Qui a empoisonné le puits? Qui a allumé le feu? Qui a jeté un sort sur les bêtes? On soupçonne bien le Tzigane, mais c'est le Juif qu'on accuse. On ne devient pas riche ainsi, on n'a pas tant d'esprit, tant de finesse, tant de tours

dans sa poche, sans quelque pacte avec le diable. Il n'en est pas, le vilain Juif, à sa première trahison! Injures et coups pleuvent sur lui, mais sans l'atteindre profondément, car il a trop le mépris du paysan qui le frappe, il se juge trop supérieur pour être seulement humilié. Il sourit, courbe l'échine; l'orage passe, l'herbe se redresse : le Juif aussi lève la tête, et il continue de vivre.

D'où vient-il ce Juif en caftan? Le plus souvent de la triste Pologne ou de l'inhospitalière Russie. Un jour, abandonnant quelque ghetto surpeuplé, il se présente à la frontière de Hongrie. Encore un Juif, Seigneur! qui veut sortir de Mizraïm et s'enfuir de l'Égypte! Que de Mers Rouges, que de déserts l'attendent! Que de miracles aussi! Son sac de prières sur le dos et son habit du samedi enveloppé dans un mouchoir, c'est là tout son bagage. Mais la confiance l'habite, la foi au miracle éternel! Et tout de suite, dès ses premiers pas, un miracle se produit. A la frontière un gendarme le guette. Il n'est pas désirable, ce pauvre sire en caftan! Sale Juif, retourne chez toi! Et pour

mieux faire sentir à l'homme d'Israël cette courte pensée, le gendarme a des mots frappants. Mais du pas de sa porte, Jacob, Abraham ou Lévi voit son coreligionnaire qui se débat entre les mains du gendarme. « Malheur, Maître du monde! se dit-il en lui-même. Encore un Juif qui nous arrive! Nous ne sommes déjà que trop ici! Que ne reste-t-il dans sa Pologne, ce maudit Juif en caftan! » Et tout en marmonnant cela, ses pieds plats qui chavirent dans ses souliers éclatés — ces pieds qu'au jour du Jugement le Seigneur reconnaîtra entre mille! — se sont déjà mis en mouvement et l'emportent irrésistiblement vers son frère dans la détresse. Plus haut que l'intérêt, la voix du sang, la religion a parlé dans son cœur. Et elle parle ainsi depuis des siècles, et cette voix ne s'est jamais affaiblie! Jacob, Abraham ou Lévi aborde le gendarme et lui dit simplement : « C'est mon parent, il est mon hôte. Lâche-le, il demeurera chez moi. » Et voilà le premier miracle! La frontière est passée. Une fois de plus le Maître du monde a vaincu l'orgueil-

leux Pharaon sous la forme d'un gendarme.

Et les prodiges se multiplient sur le chemin du Juif pieux ! Je ne t'abandonnerai pas, a dit l'Éternel Tzébaoth ! Deux, trois jours, le Juif errant demeure chez son parent de fortune, le temps que le gendarme l'oublie. Puis d'un bond le voici à quinze lieues de la frontière. Il court, il court le pays, sifflant pour vendre sa pacotille et appeler les femmes sur les portes, troquant une grappe de maïs contre un petit miroir, de vieux fers contre une poignée de sel. Il achète tout, il vend tout. Il ne sait pas un traître mot de la langue qu'on parle dans les villages qu'il traverse, mais trois mois lui suffisent pour se faire comprendre en hongrois... C'est une croyance en Israël que tout homme porte avec lui dix mille anges à sa droite et dix mille démons à sa gauche. Et vraiment, à le voir passer, l'étrange vagabond, à travers les villages, l'œil mobile, l'oreille au guet, l'air inquiet et inquiétant, on dirait qu'il écoute ces vingt mille voix discordantes qui lui parlent toutes à la fois... Ce Juif siffleur, la barbe hirsute, le caftan en guenilles,

les bottes couvertes de boue, apparaît aux petits Chrétiens comme un croquemitaine. Les mères leur disent quand ils pleurent : « Sois sage ou le Juif siffleur va t'emporter ! » Et les gars du village courent derrière sa souquenille, chantant l'éternelle chanson :

Les gars du village mangent du lard.
Pourquoi le Juif n'en mange-t-il pas?
Juif, Juif, pourquoi ne manges-tu pas du lard?
Tiens, regarde le Hongrois, il mange du lard,
Et le Juif le crache...

Mais lui, indifférent et le sourire aux lèvres, entre dans la maison, fait son petit trafic et poursuit son chemin.

Ainsi pendant des mois, souvent même pendant des années, il erre à travers la contrée, le chapeau sur l'occiput, tournant sa barbe dans ses doigts, avec quelque magnifique idée en tête pour gagner quatre sous, vendeur de bric-à-brac, de denrées qui ne valent pas un liard, observant, évaluant dans son esprit les habits de chaque passant, marchand du vent qui souffle, de l'idée qui traverse l'air, abordant tout le monde avec le même optimisme, rêveur

tenace, roublard et candide, meurt de faim sur la piste de millions, fondant sa vie sur le hasard, promenant d'un village à l'autre l'amère dérision qui sépare son titre officiel d'enfant du peuple élu et son véritable état de mendiant, de besacier, de vendeur de vieux habits, souffrant de l'écart immense entre ses désirs et ses pauvres moyens, mais ne perdant jamais l'espoir. Car le trait distinctif de ces vies, c'est moins la réussite (bien qu'elle soit souvent prodigieuse) que la fantaisie, l'imprévu, l'anormal, le miracle enfin, l'éternel miracle juif.

Et toujours le miracle arrive ! Le Juif siffleur a ramassé quelque argent. Le voici installé petit commerçant quelque part, à Hounfalou ou ailleurs, marchand de bois, d'étoffe, de grain, fourreur, hongreur, qu'importe ! à tout commerce, il est bon ! Il travaille avec ardeur, scrupuleux dans ses paiements, et son affaire fructifie. A un tel homme on peut faire du crédit, et en effet on lui prête. Pendant deux ou trois ans, le temps d'inspirer confiance, il paie aux échéances avec ponctualité. Le prêteur

grossit ses avances. Le Juif redouble de piété, multiplie ses appels à la Thora, se montre plus assidu que jamais à la synagogue. Allons, Dieu juste! il est temps d'accomplir tes promesses! Ne reste pas sourd à ma voix! Et c'est alors que l'Éternel fait sentir à son serviteur la force de son bras. Le magasin assuré brûle, ou bien une faillite savamment combinée lui laisse en toute propriété les dix mille francs de marchandises nécessaires à un commerçant pour être honnête.

Honnête! Quelle sotte parole! A-t-il jamais cessé de l'être? A-t-il fait tort à son voisin? Qu'est-ce pour un Juif de Galicie, de Bels ou de Zadâ Gora, cette société qui assurait son commerce, ou cette maison de Budâpest qui lui faisait des avances? Que lui importe le tort qu'il cause à ces gens inconnus, à ce ramassis d'actionnaires qui se vantent d'être anonymes? Sont-ce là des réalités qu'un Juif du fond de la Pologne doit prendre en considération? Est-il un être policé? A-t-il l'idée de la vie en société? Qui diable! lui aurait donné sur l'honnêteté sociale ces pensées extravagantes?...

Désormais il est entré au pays de Chanaan. Ses affaires ont prospéré et il achète des terres. Dieu, dans sa providence, a placé près de lui l'Amalécite, sous la forme d'un paysan ou d'un magnat prodigue qui vend ses biens pour faire la fête. Il achète leurs domaines, champ par champ, forêt par forêt. Au bout de deux générations, souvent moins, ses fils s'installent à New-York, à Londres ou à Paris. Ils y sont des personnages; ils ont des chaînes d'or sur le ventre, des lorgnons d'or sur le nez; et quand on leur parle du petit village d'Hounfalou et de la vie qu'on y mène, ils vous regardent et disent : « Est-ce étrange! » C'est le dernier miracle de Dieu : ils ne se souviennent plus!

Deux jours plus tard, tous les Juifs d'Hounfalou, hommes, femmes, enfants, étaient rassemblés devant la porte de Reb Amram Trébitz, pour assister au départ du délégué de la Communauté.

Les hommes, longs et maigres, gesticulants et loquaces, leurs papillotes éternellement agitées sur leurs joues creuses, s'empressaient autour de la voiture pour vérifier les cuirs et les ficelles de l'unique cheval attelé au timon. Autour de la bête efflanquée bourdonnaient, comme un essaim de mouches, ces plaisanteries où la blague et la religion se mêlent, non pour soulever un rire grossier mais pour amener, au coin de ces lèvres sensuelles et dans ces yeux ardents, la grimace de l'homme qui a saisi au vol quelque malignité subtile.

Même un Juif qui se vante de mettre de côté pour les pauvres le dixième de son revenu,

même un Juif qui va visiter le Rabbin Miraculeux et commander une Thora, même celui-là n'échappe pas aux lazzi de sa tribu. Lequel d'entre ces pieux personnages eût osé dire tout haut que Reb Amram Trébitz n'avait pas mis de côté, pour les pauvres, la somme prescrite par la Loi? Mais qui le croyait dans son cœur? Et Nokhem Patzer, le bouffon, faisait rire tout le monde en racontant que le cheval d'Amram était aussi pieux que son maître, qu'il s'arrêtait de lui-même quand Trébitz faisait sa prière, et que, pareil à la mule du fameux Rabbi Pinéas ben Iahir, il refusait l'avoine dont on n'avait pas prélevé le dixième pour les pauvres!

Les femmes, alourdies par la graisse et les maternités nombreuses, se tenaient un peu à l'écart pour ne pas souiller la charrette de leur contact impur. A peine si l'éclat de leurs yeux animait par éclairs leurs traits réguliers et bouffis. Vieilles ou vieillies avant l'âge, elles avaient, pour la plupart, cette laideur saisissante que laisse une ancienne beauté. Et ce qui ne contribuait guère à les avantager, c'est que

toutes portaient à la place de cheveux, sur leur crâne rasé comme un œuf, une sorte de coussinet, une perruque de satin noir ou marron, agrémentée de coques de ruban et de quelques perles fausses.

Une bande d'enfants s'agitaient autour d'elles, grimpaient dans la charrette, se bousculaient sous la bâche. Quelques-uns étaient vêtus, à la manière des petits garçons chrétiens, d'une veste et d'une culotte, mais beaucoup portaient déjà, le plus comiquement du monde, une petite lévite noire taillée dans quelque lévite paternelle. Leurs tzitziss — larges scapulaires formés de deux carrés d'étoffe d'où pendent aux quatre coins de longues franges blanches — sortaient de leurs chemises dans l'animation du jeu, et dansaient sur le dos de quelques débraillés. Les longues papillotes rituelles qu'on ne doit jamais couper, les paillès noirs, blonds ou fauves, encadraient des joues délicates, faisant flotter sur ces jeunes visages un symbole de religion et un charme de grâce humaine... C'était donc là ce petit peuple aimable d'où

sortirait un jour cette humanité bavarde, gesticulante et sordide! Tous ces gracieux visages deviendraient ces figures mobiles et préoccupées! Ces légers corps d'oiseaux prendraient ces formes crochues de mannequins longs et voûtés, aux ventres étrangement ballonnés! Et cependant, pour peu que le regard s'attardât sur eux un moment, la surprise s'évanouissait. On distinguait, chez la plupart, quelque chose de trop éveillé, de hâtif, de déjà flétri, une rapidité, une excitation trop grande, des tics, des symptômes d'usure, de fatigue et d'épuisement. Trop de passion, d'exubérance éclatait dans ces beaux yeux et ces lèvres si rouges. On sentait sur beaucoup de ces figures trop fines une fatigue immense, ancienne, posée là par les siècles, et telle qu'on n'en peut trouver que sur les traits d'enfants d'une très vieille civilisation.

A quelques pas de là, des paysans hongrois dans leurs habits d'été, la culotte de toile blanche découvrant les jambes nues, la veste courte aux manches pendantes comme des fanons de bœufs, et sur la tête un chapeau rond

galamment orné d'une fleur, contemplaient, en tirant de lentes bouffées de leurs pipes, ce noir troupeau de Juifs qui, en dépit de la tristesse de ses vêtements de deuil, donnait par son exubérance, la vivacité des voix, la mobilité des visages, une impression étonnante de vie ou plutôt d'entrain macabre. Et le calme de ces paysans semblait à lui seul une ironie.

Enfin, Amram lui-même parut sur le seuil de sa porte. Il était superbe à voir dans ses habits du samedi. Son caftan noir brillait de l'éclat de la soie et aussi de l'usure. Ses boucles grisonnantes s'échappaient d'un bonnet de velours entouré de treize queues de fourrure. Il avait noué autour du cou le foulard auquel on reconnaît les fidèles des Rabbins Miraculeux. De sa poche plus gonflée qu'une besace, sortaient un mouchoir à carreaux et le goulot d'une bouteille, remplie de l'eau qui sert aux soins les plus intimes, et sans laquelle un bon Juif ne se met jamais en route.

Ce fut une ruée vers lui, comme s'il eût été le grand Rabbin lui-même, un tapage de voix suraiguës, une avalanche de paroles et de

recommandations. Chacun lui glissait dans la main quelque florin d'argent à remettre au Zadik et lui rappelait le souci pour lequel il réclamait l'intervention du Rabbin Miraculeux. Celui-ci avait un procès, celui-là une vache qui ne donnait plus de lait, l'autre une femme sans enfants, l'autre du vinaigre tourné. Et pas un d'eux ne doutait que grâce au Zadik de Bels son procès serait gagné, sa vache donnerait du lait, sa femme cesserait d'être inféconde, et le vinaigre satisferait le client... Lui, bonhomme et magnifique, montrant sur son visage l'orgueil de la mission dont il était chargé, glissait les florins dans sa poche, jurait de ne rien oublier et de rapporter à tout le monde le bonheur dans sa charrette.

Pendant ce temps, la vieille Hannah, sa femme, et sa fille Guitélé portaient sur la voiture la pelisse, le pain, l'eau-de-vie, les œufs durs, toutes les provisions du v yage. A son tour, il vérifia les cuirs et les ficelles, s'assura qu'il y avait sous la bâche assez de paille pour se coucher et dormir, et revint à sa porte baiser la mezouzah.

Sur le seuil, la vieille Hannah poussa devant lui Guitélé, parée de ses beaux cheveux noirs que la dure loi du mariage n'avait pas fait tomber.

— Bénis-la encore! lui dit-elle.

Et vivement elle couvrit avec son tablier la tête de leur fille, car dans ces communautés lointaines d'Israël, jamais un Juif ne doit toucher aux cheveux d'une femme, pas même à ceux de son enfant. Amram posa sa longue main, que depuis des générations aucun travail n'a déformée, sur le tablier de la vieille.

— Et n'oublie pas, ajouta-t-elle à mi-voix, qu'elle aura bientôt dix-sept ans!

Ce qui, en termes plus clairs, voulait dire au voyageur qu'il était temps que le Zadik de Bels intervînt près de l'Éternel, en faveur de Guitélé, pour lui trouver un mari.

La jeune fille prit la main de son père et la porta à ses lèvres. La vieille Hannah en fit autant. Amram baisa l'étui de zinc, monta dans sa charrette et cria aux Juifs : « Bésitchem ! » Cent voix lui répondirent par la bénédiction du voyage : « Que Dieu te bénisse et te

garde! Que le visage de Dieu t'éclaire! Qu'il te donne la paix! Amen. » Sous un vigoureux coup de fouet, le cheval prit le trot pour faire une sortie triomphale. Toutes ensemble, les Juives s'écartèrent pour que le voyageur ne partît pas entre deux rangs de femmes — ce qui est un mauvais présage — et aussi pour que la voiture ne frôlât pas la robe de quelqu'une d'entre elles en état d'impureté corporelle. La troupe des enfants s'élança derrière lui, pareils avec leurs chapeaux ronds, leurs lévites et leurs bottes, à une bande de gnomes échappés de la forêt.

Voilà le Juif Courbe qui part pour la Pologne, disaient les paysans en voyant passer Reb Amram (c'est ainsi qu'ils le surnommaient, attendu qu'un paysan de la Haute-Hongrie n'a jamais appelé un Juif par son nom), et du fond de leur cour, derrière les acacias, ils lui faisaient un bonjour amical.

Passées les maisons des Tziganes, qui sont les dernières du village, la route s'en allait à travers des champs moissonnés, où il ne restait plus sur pied que les hauts tournesols dont

les paysans font leur huile. Les petits Juifs couraient toujours dans la poussière de la charrette. Mais quand ils aperçurent la terrible Croix de bois qui se dresse avec son Christ de tôle à l'entrée de la forêt, prudemment ils abandonnèrent leur course et revinrent abriter leurs jeux à l'ombre de la synagogue.

Amram passa devant la Croix, cracha, détourna la tête et prononça la formule rituelle : « Maudit sois-tu, toi qui as fait une autre religion ! » Puis, de la poche de son caftan, il tira son livre de psaumes et commença les prières du voyage : « Au nom de l'Éternel, Dieu d'Israël, que l'ange Michaël soit toujours à ma droite, Gabriel à ma gauche, Uriel devant moi, derrière moi Raphaël, et au-dessus de ma tête la majesté du Tout-Puissant!... »

Et la voiture, le cheval et le Juif, tout disparut dans la forêt des Carpathes.

CHAPITRE II

LE RABBIN MIRACULEUX

Judæi signa petunt.
(Saint Paul.)

Entre Lemberg et Cracovie, la triste plaine de Pologne développe, sous un ciel toujours bas, ses prés mouillés, ses mornes étangs, sa boue et ses bois qui s'ennuient. Fragiles acacias, grêles et tremblants bouleaux, sapins dont les branches lassées semblent, même au cœur de l'été, attendre encore la neige. Des charrettes attelées de petits chevaux cheminent en cahotant sur les pistes fangeuses, qui conduisent on ne sait où. De loin en loin, quelques maisons de chaume badigeonnées de couleurs vives, délavées par la pluie; une meule de paille entre quatre piquets coiffés d'un toit pourri; et à tous les carrefours des chemins,

au sommet des monticules qui viennent animer parfois l'uniformité de la plaine, une haute Croix barbare avec un Christ peint sur la tôle. Rien de plus solitaire et de plus résigné. Ces hautes Croix, debout dans le vaste horizon, étendent leur douleur sur cette Galicie. Ce sont elles les maîtres, les vrais habitants de cette plaine. Elles la peuplent, elles la dominent. On dirait que le ciel bas, chargé d'une perpétuelle menace de pluie, s'appuie sur leurs grands bras tendus pour ne pas toucher la terre.

Est-ce l'antique Dieu d'Israël, celui d'Abraham et de Moïse, de l'Horeb et du Sinaï, qui a voulu conserver dans cette campagne chrétienne, toute pareille à un calvaire, à un chemin de croix sans fin, une image non altérée du vieux peuple qui vécut en Égypte et en Babylonie, gardant toujours intacts, parmi les étrangers, ses usages, ses sentiments, ses pensées? Ou bien est-ce le Dieu de la Nouvelle Alliance qui a voulu maintenir, à côté de ces Croix, les vieux témoins de sa Passion? Ici des Juifs, partout des Juifs, quatre, cinq, six mil-

lions peut-être (comment les dénombrer, tant ils sont errants et mobiles), aussi pauvres que Job, aussi maigres, aussi agités que l'araignée d'eau sur sa mare, exerçant tous les commerces, toutes les petites industries nécessaires aux paysans chrétiens, polonais ou ruthènes, et soumis dans leurs ghettos campagnards à une vie si fantastiquement lointaine, si réglée dans son moindre détail par la plus stricte loi hébraïque, qu'elle peut encore offrir l'image de l'existence qu'on menait, il y a quelque deux mille ans, dans un faubourg de Jérusalem.

Parmi tant d'obscures bourgades, la sainte ville de Bels, aussi sale, aussi vermineuse, aussi obscure elle-même pour le reste de l'univers, brille à tous ces yeux d'Orient comme un palmier dans les sables. Chaque année, aux grandes fêtes, c'est par milliers et par milliers que de Russie, d'Autriche, d'Allemagne, de Roumanie et de Haute-Hongrie, accourent vers sa prairie mouillée et sa rivière solitaire les fidèles du Rabbin Miraculeux. Chez ces Hébreux si pratiques, si entendus aux

affaires, qui portent dans l'achat ou la vente d'une peau de lapin, d'un vieux cuir, d'un vieil habit, tant de finesse et de ruse, il y a un besoin irrépressible de merveilleux, d'au-delà, de miracle. Toute cette agitation, ce mouvement continuel des mains et des visages, n'expriment pas seulement la fébrilité de la race, mais l'exaltation, l'enthousiasme, l'effréné désir du nouveau, de l'étonnant, de l'impossible, qui, plus encore que l'intérêt, est au fond de ces Juifs éternellement insatisfaits de leur condition présente, et qui s'en évadent comme ils peuvent, tantôt en allant demander à nos villes d'Occident, ou bien à l'Amérique, des fortunes prodigieuses, tantôt en accordant une confiance aveugle aux paroles d'un Zadik, qui d'un mot va tout changer. La recherche des grandes destinées et cet appel au miracle, c'est le même sentiment, l'éternel espoir d'Israël d'entrer dans la terre promise; c'est l'antique instinct de la race qui présente à tous ces gens leurs imaginations, leurs rêves comme des réalités prochaines. La vieille force d'espoir qui a guidé les Patriarches, Abraham,

Jacob et Moïse, n'a encore rien perdu de son antique puissance. Le même désir inassouvi qui entraînait jadis le peuple du Seigneur dans les déserts d'Arabie, conduit aujourd'hui, par les trains et les charrettes, ces multitudes exaltées vers cette pauvre ville de Bels, chez le Rabbin Miraculeux.

En ce mois de septembre, à la veille du premier Tischri et des fêtes de Rosch Haschanah qui marquent le début de l'année juive, les pèlerins débarquaient en foule dans la petite gare galicienne. Chargés des énormes paquets dont un Juif s'encombre toujours en voyage, et laissant traîner derrière eux leur caftan dans la boue, ou le relevant à deux mains comme de vieilles femmes, ils défilaient sous le regard du grand Christ de tôle planté devant la station. Toujours gesticulants et bavards, ils faisaient à pied trois cents mètres d'un chemin défoncé, passaient une rivière débordée, et arrivaient enfin à la ville — quelques centaines de maisons basses, posées au ras de la prairie.

Toute la nuit, il avait plu. En vain les étroites fenêtres, derrière lesquelles s'entassent

les misérables denrées des épiceries de village, cherchaient-elles un abri derrière les hauts trottoirs de planches qui courent tout le long des maisons : la boue, l'effroyable boue avait envahi le parapet, s'amoncelait sur les planches, molle d'abord, compacte ensuite, transformant ces trottoirs de bois en de nouveaux chemins fangeux, et, pénétrant dans les boutiques, imprégnait de sa noirceur et de son humidité les étoffes aux tons violents, les lainages, les cotonnades, les peaux, les fourrures, les comestibles et jusqu'aux bonbons de couleur enfermés dans les bocaux.

Sur la place du Marché, entre les arcades de bois qui forment une sorte de cloître autour d'un cloaque de boue, les voitures des pèlerins arrivés par les routes, et souvent de très loin, faisaient un campement barbare. Enfoncées jusqu'au moyeu dans la fange, elles servaient, le jour, de mangeoire aux chevaux, et, la nuit, de refuge à leurs propriétaires. La foule bruyante des kachlavnicks, des pauvres hères, des officieux qui ne vivent que des pèlerins, s'agitait tout autour; des enfants jouaient sous

les bâches; des troupeaux d'oies circulaient gravement entre les roues des chars, et leur blancheur éblouissante semblait dans toute cette boue la seule chose immaculée.

Mais la vraie, la sainte place de Bels n'est point cette place de marché ni ce caravansérail. C'est, à quelques pas plus loin, une autre place aussi boueuse, que traversent en long et en large les mêmes passerelles de bois. Ici plus de charrettes, plus de boutiques, plus de maisons profanes. A droite, la maison du Zadik, une maison d'aspect moderne, dont les deux étages étonnent dans cette bourgade à ras de terre, et qui suinte l'humidité par toutes ses briques pourries. Au fond, la synagogue, assaillie elle aussi par des vagues de boue, avec ses grands murs sans fenêtres, brodés de créneaux fantaisistes. A côté, le béthamidrasch, sorte de halle close servant tout à la fois de bibliothèque, de réfectoire et de dortoir aux pieuses multitudes. Et pour fermer le vaste quadrilatère dessiné par ces bâtisses, entre lesquelles se laissent voir de grands espaces silencieux de prairie verte et mouillée,

l'église catholique avec son clocher bulbeux, qui signale de très loin, au paysan chrétien de la plaine, la présence de son Dieu au milieu de la petite ville juive.

Ah! cette ville toute peuplée d'exilés de l'Orient, comme elle ressemble peu à un village de Judée ou d'Arabie! Elle en a, pour ainsi parler, tous les caractères, mais à rebours. Au lieu de la poussière et du sable, de la boue, encore de la boue; au lieu de l'azur du ciel, des nuages bas et mouvants; au lieu des blancs burnous flottants, toujours ces tristes robes noires et ces bottes chargées de toutes les boues de l'hiver! Comment rêver d'Orient devant un pareil tableau? Dans quel pays d'Orient a-t-on jamais senti une telle menace de pluie sur sa tête et une telle tristesse à ses pieds? Dans quel pays d'Orient a-t-on jamais vu de tels hommes, sous ces hauts bonnets de fourrure dévorés par les mites?... Tout cela sent le froid, l'odeur de la misère. Et pourtant, chose étrange, dès qu'on a mis le pied dans cette Galicie, quelque chose de lointain, de brûlant vous saisit. Est-ce la grâce des enfants,

leurs beaux yeux, leurs lèvres rouges, la lourde mollesse des femmes, la majesté des vieillards, la mobilité des visages, l'éclat de tous ces yeux qui promettent plus d'intelligence qu'il n'y en a vraiment chez ces gens? Vous n'êtes plus en Pologne, vous êtes en Judée. La vie a changé de couleur, elle a pris les sombres teintes du Nord. Mais une âme respire ici, qui n'est pas celle de ce pays nébuleux. Ce qui s'est allumé une fois en Orient ne peut s'éteindre. La pluie pourra faire rage, la neige tomber des hivers et des hivers, la fange s'accumuler sur la place : pas plus que cette boue ne parvient à souiller le plumage des oies qui s'y promènent, les éléments n'empêcheront jamais que ce pauvre village ne soit un coin de Palestine. Ces regards rapides, inquiets ou graves, aucune pluie ne pourra les ternir. Toute la boue de la Pologne pourra s'amonceler sur ces caftans et ces bottes, aux premiers rayons du soleil elle redeviendra la poussière de la Judée. Et ces tristes caftans noirs, ils font toujours songer à la robe flottante d'Assuérus et d'Esther.

Lorsque, après dix jours de voyage, le délégué des Juifs d'Hounfalou apparut sur la place du Marché, tout le peuple des kachlavniks se rua vers sa charrette. L'un d'eux, bondissant près d'Amram, s'était installé sur le siège et lui offrait ses services. Cinquante kreutzers pour garder sa voiture... Cinq kreutzers et un verre d'eau-de-vie pour donner à boire au cheval... Vingt kreutzers pour l'étriller... Dix pour lui donner de l'avoine... Six pour défendre sa pelisse... Trois pour le conduire au bain rituel... Deux florins pour l'introduire chez le Rabbin Miraculeux... Tout en parlant, il avait saisi le fouet et en distribuait de grands coups à ses coreligionnaires, qui le tiraient par son caftan pour se hisser à sa place, tandis que de l'autre main ayant empoigné les guides, il engageait la voiture dans le dédale des charrettes, en sorte que bientôt les roues, le timon, le cheval, tout fut si bien mêlé à d'autres roues, d'autres timons, d'autres bêtes, qu'il devint impossible d'avancer ni de reculer et que l'attelage se trouva pris au milieu des voitures comme un bateau dans les glaces.

Amram convint du prix de soixante kreutzers pour garder sa voiture, surveiller sa pelisse et panser son cheval. Puis retroussant jusqu'aux genoux son beau caftan de soie, il s'élança dans la boue vers la maison du Zadik.

Dans la maison du Zadik, depuis le perron de brique usée avec sa rampe de fer démolie, jusqu'à la chambre mystérieuse, au fond d'un long couloir obscur, où se tenait le Rabbin Miraculeux, c'était un foisonnement de caftans, de bottes, de bonnets miteux, de barbes et de papillotes, une presse, une cohue, un brouhaha inexprimable où flottait l'ignoble odeur du vieux tabac et du linge mouillé. Tout ce monde criait, crachait, gesticulait, s'écrasait, emplissait de sa frénésie la vaste salle d'attente, où quatre secrétaires coiffés de hauts koïbacks écrivaient en hébreu, sur une table de bois blanc, les demandes d'audience, les requêtes des pèlerins, et recevaient en même temps l'offrande que le demandeur priait de transmettre au Rabbin. Les plus pieux, les plus fortunés luttaient à qui ferait le don le plus magnifique, et le chiffre de ces offrandes

excitait jusqu'à la folie l'intérêt de cette foule impudente. Une ardente curiosité, d'un caractère féminin, et la passion pour ce qui touche à l'argent faisaient flamber tous les yeux. De bouche en bouche, on se répétait avec admiration les sommes déposées entre les mains des secrétaires par les plus riches pèlerins, pour être admis auprès du saint personnage. Au moment où Reb Amram pénétrait dans le vestibule, un gros marchand de Kiew venait d'offrir dix-huit fois dix-huit roubles (dix-huit est un chiffre sacré qui signifie la vie en langage cabalistique), et cette libéralité soulevait parmi tous ces gens misérables, affamés de nouvelles et de sujets d'enthousiasme, une admiration pieuse et servile, qui rassemblait aussitôt autour du donateur des groupes compacts de pèlerins et tout un peuple de mendiants, de gamins quêteurs de sous et d'innocents aux yeux rouges.

Au fond du long couloir obscur qui conduit chez le Rabbin, la foule se trouvait si pressée qu'on assistait à ce spectacle inouï : des Juifs qui péroraient entre eux sans remuer les bras,

ni agiter les mains, ni seulement se tirer la barbe ou les cheveux. A coups de pieds, à coups de poings, deux grands diables de secrétaires défendaient l'entrée de la chambre contre l'assaut de ces furieux, qui se fussent trouvés satisfaits de toute une journée passée dans cette odeur infecte, au fond de cet obscur boyau, s'ils avaient pu seulement entrevoir par la porte entre-bâillée le fabuleux personnage.

Bien qu'Amram brulât du désir d'approcher, lui aussi, de la porte mystérieuse, il ne pouvait songer un instant à franchir l'épaisse muraille des caftans, des fourrures, des barbes et des papillotes. Poussé, frappé, meurtri, et lui-même jouant des coudes avec une sainte énergie, il essaya pendant deux heures de se frayer un passage jusqu'à la table des secrétaires en kolbacks. Vains efforts, la nuit approchait. Il avait juste le temps de se rendre au bain rituel avant la prière du soir.

Oh! ce bain, où depuis le matin des centaines de pèlerins se plongeaient et lavaient leurs mouchoirs remplis de tabac à priser!

Cette salle humide et chaude, cette boue noire et gluante, cette eau bouillante et fétide, couverte d'une couche graisseuse d'où émergeaient quelques têtes rasées, des paillès défaits, des barbes ruisselantes et des corps écarlates d'être restés trop longtemps immergés ! Ceux qui ne s'étaient pas encore baignés se désabillaient sur le bord. Vêtus de leur seule barbe et de leurs papillotes, étiques, les épaules voûtées, d'une blancheur de linge ou plutôt de bougie, les ventres ballonnés et hernieux sur des jambes trop maigres, ils offraient le plus affligeant spectacle d'anatomies sans proportions, où toute la vie semblait s'être portée dans les lèvres et les yeux. Avant de se jeter dans l'eau sainte, ils prononçaient la bénédiction rituelle : « Sois loué, Éternel notre Dieu, Roi de l'Univers, qui nous a ordonné de nous plonger dans l'eau de la purification ! » Puis la bouche ni trop fermée ni trop ouverte, les doigts disjoints, les membres écartés pour que toutes les parties de leur corps fussent baignées par l'eau purifiante, ils se laissaient glisser sous la nappe graisseuse... Amram disparut à son tour, re-

vint à la surface, tout fumant, écarlate, reprit ses vêtements, serra autour de sa taille la ceinture qui sépare les parties nobles et supérieures du corps des parties inférieures; et plus sale qu'il n'y était entré, il sortit du bain rituel.

Dehors, le jour baissait. Ce déclin de la lumière, c'est pour les Juifs l'heure où la journée finit, où une autre commence. Chez eux, ce n'est pas le soleil, c'est la lune qui fixe le changement des jours et des saisons. Avec la première étoile, allait commencer tout à l'heure la cinq mille six cent cinquante-neuvième année du calendrier hébraïque, et la fête du Rosch Haschanah.

Quittant le bain rituel, la maison du Zadik ou le bethamidrasch, le noir troupeau des Juifs s'écoulait sur la place pour se rendre à la synagogue. Haute et profonde, avec ses lourds piliers de briques badigeonnés à la chaux, elle retentissait déjà d'une rumeur assourdissante comme un vacarme de foire. De grands lustres de cuivre et des cages de bois remplies de cierges allumés, dont la cire dégouttait sur les caftans, éclairaient la foule sombre et com-

pacte, qui se balançait d'un seul bloc, d'avant en arrière et d'arrière en avant, dans le mouvement de la prière, comme une étrange moisson de têtes sous le premier souffle du vent. De minute en minute, le fracas des gémissements et des implorations allait en grandissant. On eût dit que le vent s'était changé soudain en un furieux orage. La moisson des têtes se courbait, se relevait dans un délire frénétique. Parfois, bousculant tout le monde et salué par des injures, un pèlerin tourmenté de la vermine, et qui s'était gratté quelque partie du corps, se hâtait vers la barrique, à l'entrée de la synagogue, ou bien vers les petits bénitiers qui tout le long de la muraille faisaient une verte moisissure, pour y plonger ses doigts et se purifier dans l'eau sainte. Des enfants se faufilaient entre les bottes des fidèles, attrapant au passage des gifles retentissantes. Mais rien n'arrivait à troubler la profonde harmonie de ces corps furieusement agités et de ces voix implorantes. Des sanglots se mêlaient à la prière ; bientôt même, la plupart de ces gens parurent ne plus prier :

ils hurlaient, ils sanglotaient, et de cette foule convulsée sortait une plainte douloureuse, qui allait des vagissements de l'enfance jusqu'aux pleurs de la rage et aux râles de l'agonie.

C'est que ce premier jour de l'année n'est pas la fête de l'espérance, mais la fête du repentir, du regret. Ce jour-là, comme des brebis, tous les Juifs de la terre défilent devant l'Éternel qui tient ouverts trois livres sous ses yeux : le Livre des Justes, le Livre des Impies et le Livre de ceux qui ne sont ni entièrement justes ni entièrement impies. Les justes et les impies sont inscrits aussitôt, les uns dans le Livre de la Vie, les autres dans le Livre de la Mort. Quant à ceux qui ne sont ni entièrement justes ni entièrement impies, leur jugement reste suspendu. Dieu leur accorde encore dix jours de pénitence avant de décider de leur sort. Aussi pendant ces dix jours, les prières, les supplications ne cessent de monter vers le ciel avec une incroyable ferveur, jusqu'au grand jeûne de Kippour où Dieu prononce irrévocablement.

Pendant trois heures encore la prière se déchaîna, trois heures d'une lamentation forcenée, d'une imploration furieuse, indiscrète, comminatoire, trois heures de mendicité pieuse, d'appels à la bonté divine, durant lesquelles ces acharnés quémandeurs paraissaient vouloir arracher de vive force au ciel leur salut!

Soudain, comme toujours au bout de ces cérémonies, la fureur sacrée cessa net. Les serviteurs du Rabbin apportaient dans la synagogue des tables et des bancs, des assiettes et des verres, pour le festin que le Zadik offrait à ses fidèles, car même ces fêtes du repentir doivent s'accompagner de la joie, que donnent les copieux repas autour d'une table brillante de lumière. Sitôt qu'une table était dressée, les pèlerins s'élançaient pour s'y faire une place, avec la même violence qu'ils employaient tout à l'heure à implorer la clémence divine. Jamais on n'eût pu croire qu'il y avait quelques minutes ne retentissaient sous cette voûte, d'où tombait la lumière des cierges grésillants, que des prières, des lamentations et des pleurs.

Quand, au nombre de plus de deux mille, ils se furent enfin casés devant cinq ou six cents assiettes, le Zadik fit son entrée. Venaient d'abord quatre secrétaires en kolbacks, qui lui frayaient un chemin à travers la foule pressée; derrière, ses dix-huit fils, richement habillés de caftans de soie noire, depuis l'aîné qui portait déjà la barbe du prophète Isaïe, jusqu'au plus jeune qui pouvait avoir huit ans; enfin, le Zadik en personne, impassible dans la bousculade et le tumulte des acclamations.

Seul, dans cette foule noire, il était vêtu de blanc. Ses paillès, d'un éclat éblouissant de neige, sortaient d'un bonnet de fourrure, énorme, colossal, enfoncé profondément sur sa tête; sa barbe, qui tombait en deux ruisseaux d'argent jusqu'à sa large ceinture, ne se distinguait de la soie du caftan que par des reflets fauves qui rappelaient encore la jeunesse, et d'innombrables grains de tabac à priser qui la saupoudraient de points noirs. Mais ce qui frappait plus que tout dans cette figure admirable de régularité et de majesté royale,

c'était un œil crevé, un œil rouge, sanglant, intolérable à voir.

Une véritable mêlée s'engagea sur son passage. Ceux-là même qui avaient conquis à la force du poing un cinquième d'assiette, l'abandonnaient tout à coup et se ruaient pour toucher son caftan. Ceux qui étaient trop éloignés ou voulaient conserver leur place, tendaient vers lui la main et la baisaient ensuite comme s'il eût été la Thora. Entouré de ses dix-huit fils, il s'arrêta devant la table qui lui était réservée. Un de ses secrétaires lui versa de l'eau sur les mains, d'une buire d'or dans un plateau d'or, tandis que le reste des fidèles se lavait les doigts sous les tables et les essuyait aux caftans. Ensuite il prononça la bénédiction du jour, s'assit, coupa le pain, le bénit, et le festin commença.

Ses serviteurs déposèrent devant lui le premier plat du dîner, le poisson traditionnel des fêtes hébraïques, la carpe farcie à la juive. Avec ses doigts le Zadik détacha un morceau de carpe, le mit dans son assiette, en porta une bouchée à ses lèvres ; puis, comme si cette

seule bouchée eût suffi à le rassasier, ou qu'il fût au-dessus des soucis de la faim, d'un geste noble il repoussa le poisson et fit signe qu'il avait fini.

Aussitôt les fidèles qui se tenaient debout derrière lui, se jetèrent sur son assiette pour s'en disputer les restes. Ils les avalaient au plus vite afin de les incorporer à leur être, ou les enfouissaient dans leurs poches pour les rapporter à leurs femmes comme des porte-bonheur. D'autres, qui n'avaient rien pu saisir, s'élançaient sur leurs voisins plus heureux, essayant de leur arracher de la bouche ou des doigts ces débris inestimables, sanctifiés par le Zadik. Mais lui, dans cette mêlée, impassible et comme parti vers quelque monde lointain, il semblait ne pas même voir la bataille engagée sur son assiette.

Cependant les serviteurs présentaient aux convives le même plat rituel, la même carpe farcie à la juive. Les mains aux ongles noirs fouillaient dans le poisson, déchiquetaient les carpes, se plongeaient dans la sauce qui coulait sur les caftans et les barbes. Et soudain,

dans le brouhaha de ces deux mille bouches affamées, éclatèrent des voix divines. On cherchait le ciel et les anges; on eût dit que l'Éternel, pour remercier ses Juifs de leurs gémissements, leur envoyait ses musiciens. C'était un chœur de Juifs russes, dont le Rabbin offrait le régal à ses hôtes. Et ces voix, ces chansons sacrées sur des airs de la steppe firent passer, un instant, au milieu de la pieuse ripaille, des parfums de prairie, de rivières et de bois, quelque chose de jeune, de frais et d'amoureux, qui glissa comme une brise sur cette salle empestée d'une odeur de cire brûlante, de cuisine et d'humanité malpropre.

Quand il ne resta plus du poisson que les arêtes et les têtes, les serviteurs placèrent sur la table du Zadik le second plat du festin, une vaste soupière débordante d'un potage aux nouilles. Cette fois encore, le Rabbin en porta une cuillerée à ses lèvres, et du même geste noble et lassé repoussa le potage. De nouveau, les fidèles qui se tenaient derrière lui, se ruèrent sur son assiette, et la bataille

recommença avec le même acharnement autour des nouilles gluantes.

Maintenant, c'étaient les nouilles qui pendaient à tous les doigts, glissaient le long des barbes, sur la lustrine ou la soie des caftans. Personne n'avait encore bu, la soif tourmentait les gosiers, et nulle trace de vin sur la table. Mais les serviteurs reparurent, tenant par les oreilles d'énormes cruches de quinze à vingt litres, qu'ils assemblèrent en pyramide au milieu de la salle. A mesure qu'ils les entassaient, un secrétaire criait d'une voix forte la quantité de vin contenu dans la cruche, son pays d'origine et le nom du généreux donateur : « Un tel offre trente bouteilles d'un vin de Bessarabie qui a été gelé plusieurs fois!... Un tel, dix bouteilles de Tokaï que voici!... Un tel, quatorze bouteilles de Bordeaux que voilà!... » Et tous les vins du monde défilaient dans cette étrange criée, vins de France, vins d'Espagne, vins du Rhin, vins de Hongrie, vins de Grèce et de l'Archipel, vins d'Amérique et de la lointaine Australie, car est-il un pays où il n'y ait pas de Juifs? Est-il un coin de l'univers où l'un

des pèlerins réunis dans cette salle ne possède pas un parent, ou à tout le moins un ami?...

La criée terminée, le secrétaire présenta au Zadik un flacon de vin et un gobelet d'or. Le Rabbin prononça la bénédiction du vin, en but une gorgée; après quoi, une goutte de la liqueur sanctifiée fut versée dans toutes les cruches, et, comme aux noces de Cana, les énormes amphores circulèrent autour des tables.

Peu après on apporta la volaille. Le bœuf suivit, puis les compotes. Les chanteurs de la Petite Russie continuaient leurs beaux chants de rossignols passionnés, mais le formidable vacarme qui s'était déchaîné depuis l'arrivée du vin empêchait tout à fait de les entendre. Il ne se fit une accalmie qu'au bout de deux ou trois heures, quand un des secrétaires, monté sur une table, annonça d'une voix retentissante la bénédiction qui termine le repas.

C'était une habitude du Grand Rabbin de Bels de ne pas dire lui-même cette bénédiction et de la faire prononcer par le plus jeune de

ses fils. Près du vieillard un enfant se leva. Lèvres rouges, grands yeux noirs et brillants, beaux sourcils bien arqués, nez droit et fin, teint mat et chaud comme une fleur au soleil, longs paillès roux tombant le long de ses joues délicates, charmante apparition de jeunesse et de grâce au milieu de ces caftans noirs, qui emportait l'esprit très loin dans le passé, au temps où là-bas, en Judée, un enfant tout pareil se levait parmi les Docteurs...

Le gobelet d'or de son père posé sur sa petite main, que faisait trembler l'émotion de parler devant tout ce monde, débordait sur ses doigts, et le vin tombait sur la nappe. Pressés derrière lui, les fidèles tendaient avidement les bras pour recueillir ces gouttes précieuses, aussi saintes que si ç'avait été le Grand Rabbin lui-même qui les eût répandues. D'une voix à peine intelligible l'enfant articula les paroles rituelles : « Avec la permission de mon père et des convives, louons Celui à qui nous devons la subsistance ! » Dans une explosion d'enthousiasme la synagogue tout entière répondit avec fureur : « Loué soit Celui à qui nous de-

vons la subsistance ! Éternel, Roi des Rois, Dieu d'Abraham et de Jacob, Maître juste et bienveillant, envoie-nous la bénédiction, le salut, le contentement, l'abondance ! Envoie-nous le prophète Élie, d'heureuse mémoire, notre messager de bonheur, de salut, de consolation ! Reconstruis bientôt, et de nos jours, la sainte ville de Sion ! Sois loué, Éternel, qui dans ta miséricorde rebâtiras Jérusalem ! »

Sur ces mots vociférés, hurlés par deux mille voix en délire, le festin s'acheva. Il était minuit passé.

Rassasiés pour un moment de nourritures et de prières, les pèlerins se dispersèrent. Les uns allaient s'étendre sur la paille de leurs voitures, les autres dans les auberges et dans les maisons particulières où ils avaient un lit, les autres dans le bethamidrasch. Beaucoup passèrent la nuit couchés dans la synagogue, sur les tables ou les bancs. Amram Trébitz voulut partir pour regagner sa charrette, mais épuisé par dix jours de voyage, les prières et le festin, il se laissa tomber le long de la muraille, près du tonneau aux ablutions, et s'endormit aussitôt.

Dès six heures du matin, la synagogue retentissait de nouveau du vacarme des prières. Mais aujourd'hui ce n'était plus un noir troupeau de caftans qui l'emplissait de son agitation, c'était une foule toute blanche, le blanc troupeau des brebis du Seigneur. Par-dessus leurs tristes lévites, tous avaient passé la chemise qu'on revêt le jour du mariage et qu'on emporte aussi dans la tombe, et comme toujours à la prière du matin, les visages disparaissaient sous le blanc taliss de laine. Sur les tables encore encombrées des reliefs du festin, les bedeaux appelaient ceux des fidèles qui avaient payé l'honneur de se tenir auprès de la Thora, pendant qu'on en donnait lecture. Chacun écoutait le passage pour lequel il avait payé, puis retirant son taliss et sa chemise, allait respirer et bavarder sur la place, faire un tour dans la maison du Zadik ou se plonger

dans l'eau rituelle — quelques-uns pour la cinquième fois depuis le lever du soleil.

Vers onze heures du matin, la lecture achevée, tout le monde regagna la synagogue. L'heure solennelle était venue où allait retentir le son rauque du schofar, de la corne de bélier, qui résonna pour la première fois sur le mont Sinaï au milieu des éclairs et du tonnerre, et par laquelle, en ce premier jour de l'année, comme un pasteur rappelle ses brebis dispersées, le Saint des Saints (béni soit-il!) rassemble devant lui l'immense troupeau de ses Juifs.

Dominant de sa haute taille les gens pressés autour de lui, le grand Sofer de Bels se dressa sur l'almémor, la tribune carrée qui s'élève en forme de chaire au milieu du Saint Lieu, et levant au bout de son bras la corne à bout d'argent, il la porta à ses lèvres. Des notes sauvages, aussi longtemps prolongées qu'une poitrine humaine peut soutenir son souffle, emplirent le vaste édifice, des meuglements pressés, multipliés, sans fin, comme pour rappeler toujours plus fort et plus loin une brebis

égarée qui n'aurait pas entendu... Sous cette musique barbare les épaules se voûtèrent, les têtes s'enfoncèrent davantage sous l'abri du taliss, et pendant trois heures encore les prières retentirent avec une intensité nouvelle.

Amram, lui, ne priait plus ! Depuis qu'il avait vu paraître le grand vieillard sur l'almémor, il ne pouvait en détacher ses yeux. « Voici donc, se disait-il, Reb Eljé Lébowitz, l'homme dont le souffle épouvante Satan, et dont la main copiera la Thora d'Hounfalou ! » Il ne le quittait plus du regard, attentif à noter dans sa mémoire combien de fois le saint personnage se frappait la poitrine, si son poing résonnait sur le caftan, la vitesse et la profondeur de ses inclinations, les modulations de son chant, s'il priait fort ou à mi-voix, quels gestes il faisait avec les mains. Et bien qu'à l'ordinaire peu enclin au respect, il considérait le vieillard en prière avec une émotion si vive que lui-même en oubliait de prier et de gémir.

Depuis le banquet de la veille personne n'avait encore mangé. Enfin vers les trois heures du soir, les bancs furent apportés et les

tables dressées. Même entrée solennelle du Rabbin, mêmes disputes autour des schéraïm (1), même criée des vins, mêmes chants, même ivresse. Déjà le crépuscule, si rapide en septembre, descendait sur la synagogue. Il ne restait que le temps nécessaire à la récitation des deux prières de l'après-midi et du soir, par lesquelles tout bon Juif doit sanctifier sa journée. On repoussa contre les murs les tables et les bancs, et les implorations et les gémissements recommencèrent de monter en tempête vers le trône d'Adonaï. Quand s'apaisa cette nouvelle rafale, la nuit était tout à fait noire. Mais la pieuse journée n'était pas encore finie!

Dans la maison du Zadik, au milieu de grandes caisses remplies de fruits de la Judée, se tenait la Rabbitzine, debout en robe de fourrure et de soie, son crâne aux cheveux coupés ras couvert d'une perruque en satin feuille-morte, et couronnée comme une idole barbare d'un fabuleux diadème de perles et de

(1) Restes sacrés du Rabbin.

diamants. Les pèlerins défilèrent, ou plutôt se ruèrent devant elle. A chacun elle remettait le fruit de la nouvelle année, un beau fruit de l'Orient, grenade, orange ou raisin, et tous lui disaient en recevant le fruit : « Soyez inscrite pour une heureuse année ! »

Lorsqu'il n'y eut plus rien dans les caisses, le Zadik parut à son tour. Le même souhait l'accueillit, une immense clameur : « Soyez inscrit pour une heureuse année ! » et ce vœu, indéfiniment répété, l'accompagna jusqu'à la synagogue, où le troisième banquet obligatoire de la fête allait être servi.

Toujours entouré de ses secrétaires en kolbacks et de ses dix-huit fils, il s'assit à sa table. La plupart des convives étaient déjà rassasiés par le précédent festin, mais ils mangeaient quand même pour glorifier l'Éternel, s'efforçant d'attraper, comme des affamés, les morceaux comestibles qui passaient à leur portée.

Toute la nuit et tout un jour encore, la maison du Seigneur retentit tour à tour des prières, des lamentations et de la joie des banquets. La fête ne prit fin que le lendemain soir,

à l'heure de la première étoile. Amram Trébitz allait enfin pouvoir s'occuper des affaires qui l'avaient conduit à Bels, rendre visite au Rabbin Miraculeux, et commander à Reb Eljé Lébowitz les cinq livres de Moïse, légués à sa Communauté par le très regretté Faïbisch Ungerleider.

Si fameux que soit un Sofer pour sa piété et son art, la seul copie de la Loi ne suffit pas à le faire vivre. Aussi Reb Eljé Lébowitz avait-il annexé à sa pieuse industrie tout un petit commerce d'objets de sainteté, taliss de Berchet, tzitziss de Coloméa, ouvrages talmudiques, livres de dévotion en jargon pour les femmes, collections de légendes, et aussi des citrons, des grenades, des raisins de Corinthe, des loulebs ou feuilles de palmiers, des myrtes, des cédrats de Corfou, tous les fruits de l'Orient qui rappellent à ces exilés les jours de Palestine, en sorte que la maison du Sofer ressemblait tout ensemble à un bazar et une fruiterie.

Près d'une fenêtre étroite qui donnait sur la ruelle boueuse, devant le pupitre où s'alignaient ses plumes et ses encres diverses, le vieillard avait repris son travail un moment interrompu par les fêtes de Rosch Haschanah.

Sa tête était couverte du taliss brodé d'argent, les bandelettes s'enroulaient à son bras gauche, sa longue barbe disparaissait dans un pli de la sainte écharpe, afin que pas un poil ne souillât de son contact impur le parchemin sacré.

Quand le Juif d'Hounfalou, flanqué de Tobie Gold, le kachlavnik qui gardait sa voiture, poussa la porte de la maison et pénétra dans la chambre, Reb Eljé ne détourna pas la tête. Il s'apprêtait à écrire le saint nom d'Adonaï, et, avant de prendre la plume réservée au nom du Seigneur, il s'inclinait pour purifier sa main dans un seau placé à sa droite, lorsque dans le miroir de l'eau il vit les têtes des deux Juifs curieusement penchées près de lui.

Sans paraître les apercevoir, il acheva de se laver les doigts, fit la bénédiction rituelle, écrivit le nom redoutable, et reposant enfin sa plume :

— Qu'ils soient bénis, ceux qui sont entrés, dit-il.

— Soit béni celui que nous avons trouvé ici, fit à son tour le Hongrois.

— Et d'où arrive l'Étranger? reprit Reb

Eljé Lébowitz, en fixant sur son hôte des yeux pâles, et comme usés d'avoir trop contemplé les choses merveilleuses que racontent les livres de Moïse.

— Du village d'Hounfalou en Hongrie, répondit Tobie Gold impatient de prendre la parole.

Une ombre de méfiance passa dans les yeux du Sofer, car ces Juifs de Bels n'ont pas en haute estime les Juifs de Hongrie déjà pervertis d'esprit moderne et qui préfèrent souvent le Talmud à la Kabbale.

— Eh bien! là-bas, demanda-t-il avec un peu d'amertume, le samedi est-il toujours le samedi?

— Le Juif est partout Juif, répondit vivement Amram, et le samedi partout le samedi.

— Je ne voulais pas vous offenser, reprit doucement le vieillard. Il y a de bons Juifs même en Hongrie, et vous avez une barbe de bon Juif.

Amram ouvrait la bouche pour exposer l'objet de sa visite, mais de nouveau le kachlavnik lui coupant la parole :

— Il est venu exprès de la Haute-Hongrie vous commander une Thora... si toutefois le Rabbi Sofer ne demande pas trop d'argent, ajouta-t-il aussitôt.

— Le Livre est toujours cher, mon fils, repartit Reb Eljé en retirant son taliss, qu'il replia soigneusement pour ne pas le mêler à cette conversation profane.

— Sans doute! riposta Tobie Gold. Mais avec celui qui vend, celui qui achète peut discuter.

— Si Gold peut diminuer d'une lettre le texte du Saint Livre, répondit sentencieusement le vieillard, je diminuerai d'un florin le prix de la Thora.

— Et qu'exige le Rabbi Sofer?

— Six cents florins.

— Six cents florins, Rabbi! Mais, pas plus tard que la semaine dernière, le prix du veau est encore descendu! répliqua l'impudent, voulant faire entendre par là que le prix du veau ayant baissé, le parchemin était moins cher.

— Il ne s'agit pas de veau ici! s'écria impé-

tueusement Reb Amram. Que le Rabbi Sofer ne prenne pas en mauvaise part les propos du kachlavnik. Je sais que lorsque Reb Eljé écrit une Thora, elle vaut le double de ce qu'il en demande. La Communauté d'Hounfalou m'a remis trois fois cent quatre-vingts florins pour acheter une Thora. Ce n'est pas un florin de plus, mais pas un florin de moins que je dois remettre au Sofer.

— Voilà qui est parler en bon Juif, fit Reb Eljé Lébowitz. Et appelant sa femme il lui commanda de servir les petits verres et l'eau-de-vie.

Une ancienne beauté défaite par les ans, coiffée d'un bonnet de satin qui semblait collé sur ses tempes, apporta des pains d'épices et de l'alcool de grain où avaient macéré des feuilles de céleri. Reb Eljé emplit les verres. Tous les trois les portèrent à hauteur de leurs yeux, firent la bénédiction : « Sois béni, Éternel, notre Dieu, qui a tout créé par ta parole ! » Puis le Sofer dit : « Pour la vie ! » Les autres lui répondirent : « Pour la vie bonne et paisible ! » Et le marché fut conclu.

Comme ils sortaient dans la ruelle, ils croisèrent un de ces jeunes gens, minces, voûtés, au teint blafard, aux yeux rougis par les veilles, vraiment mal venus pour la vie, comme on en voit tant en Pologne, et qui deviennent par miracle, dans la suite des ans, ces vieillards à l'air prophétique, si chers au pinceau de Rembrandt. C'est un des mystères de la race : les enfants y sont divins, les vieillards quasi sublimes et les adultes affreux. Celui-là, dont les paillès roux rejoignaient sur des joues creuses une barbe qui avait encore toute la sauvagerie de la jeunesse, semblait glisser dans la boue sur des pieds interminables.

— Le fils du Rabbi Sofer! dit Gold à son compagnon. Un joyau de science! Une perle de vertu! Un trésor dans une famille!

Et remarquant qu'à ces mots le Hongrois se retournait pour jeter un regard sur le garçon, tout naturellement dans son esprit cette idée se forma : le Sofer avait un fils, le Hongrois avait peut-être une fille. Puis franchissant d'un bond (c'est chose si aisée pour un Juif!)

l'espace qui sépare l'hypothèse et la certitude, la réalité et le désir :

— Avec la riche dot que Reb Amram Trébitz donnera à sa fille, dit-il en arrêtant son compagnon par le caftan, le fils de Reb Eljé serait un éclatant parti.

— Et si ma fille avait cinq cents florins? répondit le Juif d'Hounfalou.

— Cinq cents florins, c'est une somme! fit Gold en étirant sa barbe. Mais le Rabbi Sofer est pieux entre les pieux! Son fils brillera comme une étoile dans la maison de son beau-père.

Et sur ce ton lyrique, ce fut un jeu pour lui, habitué par métier à tenir dans les mariages le rôle d'accordeur, de prouver que tout s'arrangeait pour rendre agréable à l'Éternel l'union de ce garçon de Bels, qu'il connaissait à peine, avec cette fille de Hongrie qu'il connaissait moins encore. Puis, sur un ton plus positif :

— Combien Amram me donnerait-il si je faisais baisser la dot?

— Trois pour cent, répondit l'autre à qui

ce bavardage avait laissé le temps de peser à son poids tout l'intérêt de cette affaire.

— Mazel tov! Affaire conclue! Rien n'est impossible à Gold! Tout ce qu'il entreprend réussit. Je cours parler au Rabbi.

Il rejeta d'un coup de pouce son chapeau sur le haut du crâne, comme quelqu'un qui a une idée, quitta précipitamment Reb Amram, et fit de nouveau irruption dans la maison du Sofer.

— Rabbi! lui dit-il en entrant, sans éprouver la moindre gêne à troubler le vieillard qui avait remis son taliss et recommencé son travail. Si je n'étais pas Tobie Gold mais Éléazar de la Bible, le serviteur d'Abraham, et si le Rabbi n'était pas Reb Eljé, mais Laban, le père de Rébecca, que penserait-il d'un mariage?

Sans paraître autrement surpris d'une proposition si soudaine et si baroquement présentée :

— Je ne t'ai pas encore embrassé, répondit le Sofer, faisant à son tour allusion à la légende qui raconte que lorsque Éléazar se rendit près de Laban demander pour le fils d'Abraham la main de Rébecca, Laban embrassa l'envoyé,

afin de se rendre compte s'il portait de l'or dans sa ceinture et des perles dans sa bouche.

— La fille du Hongrois n'est pas sans ressources! reprit le kachlavnik pour qui l'allusion était claire. Mais si le Rabbi Sofer veut six cents florins d'une Thora, sans doute jugera-t-il qu'avec quatre cents florins son fils sera richement payé.

— Mon fils vaut cinq cents florins, dit paisiblement le vieillard.

— Cinq cents florins, Rabbi! Je serais opulent si j'avais dans ma poche la différence entre cinq cents florins et ce que vaut le fils de Reb Eljé!

Pour toute réponse, le vieillard alla chercher dans une armoire son grand machzor (1) de fêtes, provenant de la première imprimerie de Lublin, vieille de trois cents ans, et sur lequel on pouvait lire, à la première page, que Trumété, épouse du S fer Reb Guédalié Lébowitz, le dix-huit Nissam de l'an deux mille trois cent vingt-six, avait donné le jour à un

(1) Livre de prières.

enfant qui reçut le nom de Samuel (que Dieu permette qu'il soit élevé pour la Thora, la religion, la vie pieuse et la gloire du peuple juif!) Et ainsi pendant trois siècles, de sofer en sofer, la sainte généalogie se continuait jusqu'à ce grand garçon en caftan, aux yeux rouges, aux épaules voûtées, aux longs paillès d'un roux ardent, qui dans un coin de la chambre s'était mis à copier des mezouzat.

— Je sais, je sais! s'écria le kachlavnik. La famille de Reb Eljé est ih' oss (1). Mais le Sofer si pieux, si sage, sait bien que beaucoup d'argent signifie beaucoup de soucis. Quatre cents florins, c'est un million! Que faire d'une si forte somme? C'est trop de tracas dans un ménage. On n'a jamais l'esprit en repos. Est-ce que la somme que demande le Rabbi doit être au juste trois cent cinquante florins? Nous lui donnerons trois cents florins, et son fils aura ainsi moins d'ennuis.

Le grand garçon malingre écoutait ce discours, les yeux baissés sur son travail comme

(1) Noble, bien né.

s'il eût été question de tout autre que de lui. Quant au vieillard, il laissait parler Tobie. Ce qu'il désirait par-dessus tout, n'était-ce point d'introduire son fils dans la maison d'un pieux Juif, où il ne serait pas obligé de faire tout de suite du commerce, où, durant quelques années encore exempt de soucis matériels, il pourrait se perfectionner dans l'étude des livres saints, de la Kabbale et du Zohar, bref où il pourrait avoir, dans la maison de son beau-père, cette situation que n'ignore sans doute aucun pays du monde, mais qui chez les Juifs de l'Europe orientale est reconnue comme une profession véritable, au même titre que le métier de cordonnier, de fourreur ou de cabaretier, et qui s'appelle « être gendre » !

— Si le garçon pouvait continuer d'apprendre, soupira-t-il après un long silence, nous serions moins exigeant sur la somme. Mais aujourd'hui, c'est de plus en plus rare un beau-père qui entretient son gendre ! Et les filles, surtout en Hongrie, sont plus avides d'argent que de savoir...

— La fille d'Amram n'est pas ainsi ! s'écria

Tobie Gold avec la conviction d'un père. Nous lui donnerons deux cent cinquante florins, et le fils du Rabbi Sofer sera gendre trois années!

— Si elle est telle, elle nous convient, dit gravement Reb Eljé en passant avec lenteur sa longue main sur son visage, comme pour chercher dans les ténèbres l'inspiration divine.

Lorsqu'il rouvrit les yeux, il ne revit plus Tobie Gold. Le kachlavnik s'était déjà lancé à la recherche d'Amram.

Dans la maison du Zadik, au fond du long couloir obscur, devant la porte défendue par les secrétaires en kolbacks, montaient toujours du fond des cœurs la même inquiétude enragée, les mêmes scrupules extravagants, le même appétit du miracle, la même espérance insensée dans la puissance du Rabbin.

Au milieu de ce délire, lui seul était calme, paisible. De moment en moment, ses secrétaires jetaient d'une voix retentissante le nom du pèlerin admis à pénétrer dans sa chambre. Sur chaque nouvel arrivant il fixait son œil rouge, et son œil bleu allait chercher jusqu'au fond de son âme les plus secrètes pensées de l'inconnu debout devant lui.

L'un dit :

— Rabbi, j'ai une femme acariâtre : elle me rend la vie impossible, je suis dans tout mon village un sujet de moquerie. Quand elle com-

mence à crier, les gens sortent dans la rue et regardent la scène à la fenêtre. Je n'y tiens plus. Que dois-je faire, grand et saint Rabbi? Encore la semaine dernière...

Mais le Zadik l'interrompt :

— Retourne chez toi, mon fils, et dis à ceux qui viennent regarder à ta fenêtre ou écouter à ta porte qu'il est écrit dans la Loi : « Tu n'écouteras pas la voix de la femme étrangère. »

Un autre vient lui demander d'intervenir auprès de l'Éternel pour que son fils soit exempté du service militaire — non que l'enfant ne soit pas courageux, mais comment à la caserne un bon Juif pourrait-il faire les prières obligatoires, les dix-huit bénédictions du matin, les deux prières de l'après-midi et du soir, et manger les plats rituels? Et surtout, Maître du monde! comment pourrait-il éviter de manœuvrer le saint jour du Sabbat?

Le Rabbin l'écoute et lui dit :

— Ton fils a-t-il planté une vigne?

— Non, grand Zadik, il n'a pas planté.

— A-t-il bâti une maison?

— Non, il n'a pas bâti.

— A-t-il épousé une fille?

— Oui, grand Rabbi, mais elle est morte!

— Alors, mon fils, pourquoi viens-tu vers moi? Ne connais-tu pas le verset « Quand tu vas à la guerre » où Moïse a déclaré que celui-là seulement sera délivré de l'obligation du service, qui a planté une vigne, bâti une maison ou épousé dans l'année une vierge d'Israël?...

Un autre vient lui raconter qu'un grave souci le tourmente. Il voudrait faire passer par contrebande en Russie dix mille francs de porcelaine qu'il vient d'acheter à Carlsbad. Mais voilà! il est malade et a dû charger son fils de cette opération délicate. Or celui-ci est schlémil, ce qui veut dire inhabile et malchanceux. Et si les choses tournent mal, il redoute que le schlémil soit jeté en prison et la marchandise confisquée.

— Ne crains rien! dit le Zadik. Le roi Salomon a écrit : « Dieu tient les imbéciles sous sa garde! »

Ainsi les uns après les autres, les pèlerins défilent devant le Rabbin Miraculeux et tous lui crient tour à tour : « Donne-nous des en-

fants! Fais tomber la pluie! Écarte la grêle! Chasse les mauvais esprits! Délivre-nous des mauvaises pensées! Embrouille les affaires du voisin! Envoie ici l'Ange de la mort! Sauve l'accouchée du danger!... » Sur tous ces fronts enfiévrés le Zadik de Bels jette, comme une eau rafraîchissante, les paroles de bon sens appropriées à leur cas. Puis, pour accorder quelque chose à la folie de tous ces gens, il remet à chacun un morceau de parchemin contenant un ou deux mots de cette Kabbale mystérieuse dont les ténèbres les enchantent, ou bien encore il leur permet de frotter sur son caftan une pièce de monnaie, qui sera pour eux un talisman bien autrement précieux que la parole sage ou le bon conseil donné.

Le nom d'Amram Trébitz, lancé à pleine voix, retentit tout à coup sur la foule agitée des barbes et des papillotes. A l'appel de son nom une force inconnue souleva sur ses ailes le cabaretier d'Hounfalou, lui fit franchir d'un bond l'épaisse muraille des caftans qui le séparait de la porte, et le déposa par miracle dans la chambre fabuleuse.

C'était une petite chambre nue et blanchie à la chaux. Quatre secrétaires en kolbacks se tenaient le long du mur. Au milieu, une table couverte d'une nappe douteuse où se voyaient les ronds d'une tasse à café. Sur cette table était posée une assiette, emplie jusqu'au bord de billets et de pièces d'or et d'argent. Car à ce Zadik de Bels, dont la maison de brique s'appuie sur cette boue, c'est plus d'un million que ses fidèles apportent chaque année, et le facteur peut dire que, lorsqu'il marie ses enfants, c'est par kilos qu'on lui envoie les mandats de toutes parts... Derrière la table, dans un fauteuil de cuir dont le dossier laissait échapper tout son crin, le Zadik était assis.

Amram vit-il rien de tout cela? Lui pourtant si peu mystique, lui qui d'un seul regard estimait un homme à son poids, devinait, soupesait ce qu'il avait dans l'âme et dans la poche, il ne vit ni cette chambre triste et nue, ni cette nappe équivoque, ni ce misérable fauteuil où siégeait un vieillard avec un œil crevé et une barbe blanche semée de tabac à priser. Il ne vit qu'une sorte de brouillard où flottaient

confusément, entre les monstrueux kolbacks, une assiette, une énorme assiette, pleine de pièces d'or, et un être quasi divin, enveloppé d'un rayonnement qui voilait au regard son apparence sensible. Ce n'étaient pas des pensées d'homme, c'était la Schekina, la Gloire de Dieu qui resplendissait sur ce visage; et les paroles qui allaient tomber de cette bouche avaient déjà pour lui cette force magique que possèdent dans la Kabbale les assemblages de lettres et de nombres, dont le mystérieux pouvoir domine les destinées et force l'avenir.

Il s'avança comme en rêve, toucha du bout des doigts la main décharnée du vieillard, et dans un geste oriental porta aussitôt à ses lèvres ses doigts sanctifiés par le contact du Rabbin Miraculeux. Un secrétaire remit au Zadik le papier contenant la requête du pèlerin d'Hounfalou, et dans lequel était pliée son offrande. Le Zadik prit le papier, et d'un geste dédaigneux, sans même paraître la voir, laissa tomber dans l'assiette la petite pièce d'or qui s'y trouvait enveloppée.

Au tintement de l'or, Amram, recouvrant ses esprits, allait ouvrir la bouche pour exprimer ses vœux et ceux des villageois d'Hounfalou. Hélas! l'offrande était trop maigre, et le personnage trop mince, et trop de gens attendaient derrière la porte pour qu'on le laissât parler. D'un seul regard de son œil bleu, le Zadik l'arrêta net.

— Va, mon fils! dit-il. Je prierai pour toi parmi tous les autres Juifs.

Déjà, un des secrétaires l'avait saisi par les épaules. Le cabaretier n'eut que le temps de pêcher dans sa poche un beau florin d'argent, pour le frotter à la manche du Zadik, s'en faire une amulette et pouvoir dire aux Juifs d'Hounfalou : « Il a touché la main du grand Rabbin de Bels! » Poussé par un poing vigoureux, il fut expulsé de la chambre, et se retrouva dans le couloir, radieux, transfiguré, bien assuré que les vœux de son village allaient être remplis, que la vache de Jacob redonnerait du lait, que le vinaigre de Schmoul satisferait le client, que Nokhem Patzer gagnerait son procès, que la femme de Reb Iankélè ne

serait plus inféconde et que lui-même allait trouver un mari pour sa fille Guitélé.

A ce moment Tobie Gold, qui le cherchait depuis une heure, l'aperçut au milieu des Juifs amassés autour de lui pour entendre de sa bouche ce qu'il avait dit au Zadik et ce que le Zadik lui avait répondu. A coups de poings, à coups de coudes, se frayant un passage dans la foule serrée, son chapeau en arrière et la barbe en avant, le kachlavnik arriva près du Hongrois.

— Amram Trébitz peut prononcer la bénédiction de celui qui vient d'apprendre une heureuse nouvelle, lui souffla-t-il à l'oreille.

— Sois loué, Éternel, notre Dieu, Roi de l'univers qui est bon et bienveillant! murmura l'autre aussitôt.

Et jouant des coudes à son tour, il suivit Tobie Gold comme il aurait suivi l'Envoyé du Seigneur.

Quelques instants plus tard ils franchissaient le seuil de la maison de Reb Eljé Lébowitz.

— Puis-je dire mazel tov? fit Amram en

entrant, sans s'inquiéter cette fois d'interrompre le Sofer dans son travail sacré.

— Si cela vient de Dieu, mazel tov! répondit Reb Eljé en posant sa plume devant lui.

— Cela vient de Dieu, j'en suis sûr! répliqua le Hongrois. Je promets deux cents florins; et pendant trois années le fils du Rabbi Sofer sera gendre chez Amram Trébitz.

— Les deux cents florins sont deux cent cinquante, rectifia le vieillard.

— Les deux cent cinquante sont deux cents, répartit Reb Amram; mais les trois ans sont trois ans.

— Bien, dit Reb Eljé Lébowitz. Deux cents florins et trois ans.

— Je ne me dédis pas d'un jour.

Puis se tournant vers le jeune homme qui, toujours dans son coin, continuait de copier ses mezouzat :

— Mazel tov! lui dit-il. Je te nourrirai pendant trois ans, et s'il plaît au Seigneur, tu deviendras dans ma maison naguid parmi les naguidim, distingué entre les gens distingués.

Comme il achevait ces mots, la femme du

Sofer reparut dans la chambre. Son visage semblait bouleversé par une tristesse profonde; des larmes remplissaient ses yeux.

— Eh! lui dit Reb Amram, la femme du Rabbi Sofer a-t-elle donc tant de tristesse à marier son garçon?

Non, ce n'était pas le souci de penser que son fils allait bientôt la quitter, qui faisait ainsi monter des pleurs aux yeux de la vieille Sarah. Mais elle était occupée à fabriquer dans sa cuisine les cierges de Kippour, qui, le jour du Pardon, doivent brûler vingt-quatre heures, et comme l'exige la coutume, avant d'enfermer dans la cire chaude les longues mèches de coton tressé, elle répandait sur ces mèches des larmes abondantes en pensant à ses péchés.

— Besitchem! Que Dieu vous garde! dit-elle au Juif d'Hounfalou.

Puis elle revint à sa cuisine, d'où elle ressortit aussitôt, portant sur ses bras étendus un grand cierge encore tiède, un beau cierge de l'âme, qu'elle offrit à l'étranger.

CHAPITRE III

LA FÊTE DU KIPPOUR

Ce matin, la sainte ville de Bels offre un aspect extravagant. Il fait à peine jour. Sous les auvents de bois, toutes les petites maisons basses sont bizarrement éclairées; et derrière les vitres jaunes c'est partout le même étrange spectacle. Assis autour des tables où brillent les bougies, Juifs et Juives tiennent à la main une volaille liée par les pattes; ils la font tournoyer au-dessus de leur tête, lui brûlent à la flamme quelques plumes de l'aile, et la rejettent sur le sol, chargée par cette opération magique de tous les péchés d'Israël.

Sur la place, bientôt, c'est un long défilé de femmes et d'enfants qui vont porter au Sacrificateur, pour les égorger suivant le rite, tous

ces coqs et toutes ces poules, qui pèseraient bien lourd à leurs bras si le péché avait un poids! Autour du boucher sacré, le sang ruisselle dans la boue; les bêtes se débattent et crient. Quelques-unes, à demi mortes et le cou presque tranché, essayent encore de s'enfuir, en poussant des cris affreux. Aux cris des bêtes égorgées, répondent, dans la synagogue, les hurlements des pèlerins, flagellés par les bedeaux en punition des manquements à la Loi qu'ils ont commis à leur insu dans l'année. Accroupis à quatre pattes, ils vocifèrent sous les coups. La douleur serait impuissante à leur arracher de telles plaintes. Il faut, pour hurler ainsi, le remords d'avoir péché! Enfin, sur les trois heures du soir, battus, ruisselants d'eau rituelle, les paillès défaits, le cœur plein d'allégresse, tous rentrent chez eux ou au béthamidrasch, se régaler des volailles magiques avant le jeûne de Kippour, qui va commencer tout à l'heure pour ne finir que demain à la première étoile.

Qu'un bon festin est donc rapide! Déjà la nuit s'annonce, déjà il faut quitter la table!

En dépit de la pluie qui tombe, les pieds dans des pantoufles, ainsi qu'il est prescrit, la chemise blanche par-dessus le caftan, et tenant d'une main le grand cierge de l'âme, de l'autre quelque bizarre récipient, pot cassé, vieille caisse, marmite ou boîte à pétrole, tous les Juifs de Bels se rendent à la synagogue. Jonchée d'une litière de paille pour défendre les pieds de l'humidité du sol, elle ressemble à une immense étable. Sur les bancs, sur les pupitres, dans les anfractuosités du mur, partout où peut tenir une caisse ou un pot, les fidèles posent leurs récipients pleins de terre ou de sciure de bois, et y plantent solidement l'énorme cierge de Kippour. Au-dessus de la paille une forêt s'embrase, une forêt de cierges qui grésillent et font de toutes parts des milliers de petites explosions, chaque fois que la flamme touche au dépôt de sel qu'ont laissé sur les mèches les larmes des pieuses ménagères qui les ont confectionnés. La synagogue entière gémit et se courbe jusqu'à terre. La farouche prière Al h' eth, la prière pour le péché, jaillit du milieu des sanglots :

« Éternel, Notre Dieu, daigne nous pardonner nos péchés ;

« Le péché que nous avons commis de force ou de plein gré ;

« Et celui que nous avons commis par méchanceté ;

« Celui que nous avons commis par ignorance ;

« Et celui que nous avons commis par la parole ;

« Celui que nous avons commis en public ou en secret ;

« Et celui que nous avons commis avec préméditation et par ruse... »

Et la confession continue, frénétique, interminable. On a beau être un bon Juif, célébrer régulièrement le Sabbat, fréquenter assidûment la synagogue et le bain rituel, qui peut être assuré, au jour du Grand Pardon, d'être porté par le Maître du Monde sur le Livre des Vivants? Quand le malheur des temps vous contraint à vivre en exil parmi les peuples chrétiens, mille occasions se présentent de pécher contre la Loi sans même qu'on s'en

aperçoive. Que de fois, par exemple, passant dans les villages pour acheter les œufs, la ferraille ou les oies, un paysan vous invite à sa table et vous offre du cochon : on accepte par bonhomie, et c'est un péché de mort! Que de fois on boit du vin qui n'a pas été foulé par des pieds juifs, et c'est un péché de mort! Que de fois, sans penser à mal, on appuie sur la balance qui pèse le blé du paysan : ce n'est qu'un Chrétien que l'on trompe, et c'est un péché de mort! Et qui donc, si pieux soit-il, peut se vanter de n'avoir pas failli à une des observances minutieuses qui commandent toute la vie juive dans son moindre détail, de la naissance à la mort, du lever jusqu'au coucher, qui règlent tout, fixent tout, s'étendent aux maîtres, aux domestiques, aux enfants, aux animaux, à l'habitation, à la nourriture, aux vêtements, et font de chaque pensée, de chaque acte, et presque de chaque mouvement, un geste religieux?... De grands coups sur la poitrine scandent cette énumération monotone et passionnée. Et tous les poings de cette multitude, s'abattant sur les caftans avec

une fureur rythmée, produisaient une impression puissante, sombre et sauvage.

La confession finie, on récita les psaumes. L'officiant disait un verset, et la foule des fidèles hurlait le verset suivant. Les cent cinquante psaumes de David furent ainsi déroulés dans l'alternance d'une voix gémissante, pleurarde, perdue comme un sanglot solitaire au fond de la synagogue, et d'une tempête de cris qui semblaient se précipiter sur ce sanglot pour l'éteindre.

Jusqu'au milieu de la nuit, les vieux transports de la Judée retentirent avec violence, mêlés aux plaintes éternelles. Peu à peu les forcenés, brisés par la fatigue, se laissaient choir dans la paille où ils s'installaient pour dormir. Vers deux heures du matin, un ronflement de caserne montait dans la lumière grésillante des cierges qui continuaient à brûler. Sous la chaleur du luminaire les gros bâtons de cire se tordaient, se penchaient au-dessus des corps étendus; des gouttes de cire brûlante tombaient sur les barbes et les caftans, y formaient des stalagmites, et si par

hasard l'une d'elles touchait une main ou un visage, un terrible cri de douleur suspendait les ronflements. Quelques vieillards que le sommeil fuyait, branlant la tête, et le corps agité d'un balancement inlassable, continuaient de chantonner les psaumes, se bourraient le nez de tabac, frappaient leur livre en cadence, vociféraient aux endroits particulièrement émouvants, retombaient au sommeil et se réveillaient en sursaut pour vociférer encore.

Le froid du petit jour réveilla les dormeurs. Se dressant sur la paille, ils se frottaient leurs yeux éblouis par les cierges, et prenaient le chemin du bain rituel. Ils ne bavardaient plus, gesticulaient à peine. Un air de désolation profonde, une douleur infinie semblait les accabler tous. Et ce n'était pas seulement la tristesse du petit jour, ni cette nuit passée dans une paille humide, ni les tiraillements d'un estomac à jeun qui les rendaient à ce point mornes et silencieux, mais la pensée que ce soir, quand la brillante étoile paraîtrait dans le ciel où l'aube en ce moment blan-

chissait, Dieu les aurait définitivement jugés.

Pendant douze heures encore jaillirent les prières et les sanglots. Tous les visages étaient blémis par l'excès de la fatigue et du jeûne et cette irrespirable odeur de sueur humaine et de cire consumée. Parfois quelque fidèle tombait évanoui dans la paille. On l'emportait sur la place. Beaucoup qui se sentaient défaillir, approchaient de leurs narines une petite fiole d'éther, qui ajoutait une odeur d'hôpital à tous les autres relents. Et plus la journée avançait, plus les prières redoublaient d'intensité, de furie. Avant que fût parachevée la sentence divine, tous ces Juifs voulaient jeter dans la balance du Seigneur un monceau de prières et de gémissements. De moment en moment éclatait la prière Al h' eth, et les coups sur les poitrines se faisaient plus sourds, plus violents. Dehors le jour baissait, la pluie s'était mise à tomber avec violence. Le ciel chargé de nuages était noir, et dans la synagogue l'éblouissante forêt des cierges, qui brûlaient depuis plus de vingt heures, ne formait plus au ras des tables que des buissons lumineux. Alors, avec la fin

du jour, s'éleva le chant sublime de la prière Neïla :

« Sois loué, Éternel, qui fais approcher le soir;

« Ouvre-nous les portes du Ciel, quand se ferment les portes du jour;

« Au moment où la nuit étend son voile, où le jour disparaît, agrée nos prières, ô Seigneur;

« Le jour est à son déclin, le soleil se couche, Éternel! Ouvre-nous les portes de ta demeure.

« Pitié, Pitié, Saint des Saints! Efface nos méfaits et nos iniquités;

« Fais évanouir nos péchés comme la fumée;

« Fais disparaître nos fautes comme un nuage,

« Fais pâlir comme la neige les fautes de tes élus... »

Au milieu des sanglots on dit encore la prière des mourants : « Albinou Malkênou, Notre Père, notre Roi », puis le Schema Israël : « Écoute, Israël, l'Éternel notre Dieu,

l'Éternel est un » qui est la prière de tous les jours, la grande prière du peuple juif. Et à peine les derniers mots en étaient-ils parvenus, dans les ténèbres tombantes, jusqu'au trône du Seigneur, qu'éclata le son du Schofar. Mais cette fois ce n'était plus, comme au jour du Rosch Haschanah, des mugissements répétés qui sortaient de la corne de bélier, c'était une note unique, un meuglement puissamment prolongé, un dernier, un suprême appel à la miséricorde divine.

Le meuglement cessa : Dieu avait prononcé. Mais comme la pluie tombait à verse et que nulle étoile au ciel ne marquait la fin de la fête, l'instant sublime du pardon, où l'offensé oublie l'injure, où chacun se réconcilie dans la miséricorde éternelle, les plus acharnés prétendaient que le jeûne n'était pas encore fini, que le Seigneur n'avait pas encore jugé, puisque dans le ciel toujours noir aucune étoile n'avait paru. Alors, dans la maison du Seigneur, au lieu de la scène apaisante de la réconciliation, une furieuse bataille s'engagea entre ceux qui assuraient que la fin du Kippour

était venue et ceux qui demandaient qu'on le prolongeât encore.

Cependant les plus frénétiques durent enfin reconnaître que la nuit était arrivée. Quelques instants plus tard, les serviteurs du Rabbin apportaient dans la synagogue les bancs, les tables, les assiettes, les verres. Et la sainte ville de Bels fêtait dans un dernier banquet la fin des Terribles Jours.

Le lendemain, au lever du soleil, commençait sur la place la débâcle des voitures; et dans la gare, sous les yeux du grand Christ de tôle, les pèlerins prenaient d'assaut les wagons qui allaient les disperser à travers les villes et les lointains villages d'où ils étaient venus. Au milieu des jurons, des claquements de fouets, du grincement des chars dans les ornières de boue, Amram Trébitz rattelait son cheval. Ah! elle aussi, la pauvre bête, elle avait jeûné le Kippour! Tobie Gold ne s'était pas contenté de prélever sur sa ration le dixième que l'on doit aux pauvres, mais la ration tout entière! Et Amram, considérant le triste état de son coursier, se demandait avec inquiétude s'il pourrait les traîner tous deux, lui et son gendre, à Hounfalou.

Quand il arrêta sa charrette devant la maison de Sofer, celui-ci disait à son fils :

— Je vais te donner, ô mon enfant, un trésor incomparable, une lanterne de diamant, la lanterne de Gam Zou.

Trébitz, émerveillé, prêta une oreille attentive.

Ce Gam Zou était un Talmudiste, subtil parmi les subtils, sage parmi les sages, qu'on appelait ainsi parce qu'en toutes circonstances il avait coutume de dire : « Gam zou letova ! Tout est bien ! » Or, étant en voyage, la nuit le surprit dans un bois. Pour éloigner les bêtes fauves, il suspendit au cou de son âne une lanterne allumée. Le vent éteignit la flamme et le voyageur dit : gam zou ! et ne la ralluma point. Quand il partit le lendemain, il découvrit, à quelques pas du lieu où il avait dormi, deux infortunés marchands que des voleurs, attirés par la lumière de leurs lanternes, avaient tués pour les dépouiller. Le sage dit encore gam zou ! et poursuivit son voyage.

— ... Je te donne, disait Reb Eljé, la lanterne de Gam Zou. C'est la lanterne de la sagesse. Même éteinte, même invisible, elle te conduira dans la vie.

— Bien dit! Rabbi, fit Amram un peu déçu pourtant par l'immatérialité du trésor.

Pendant ce temps, la vieille Sarah plaçait dans la charrette le petit bagage de son fils qui, sans compter la précieuse lanterne, se composait d'une chemise de fête, de son caftan du samedi, du taliss et des tephilim soigneusement enveloppés dans un mouchoir à carreaux. Reb Eljé bénit les voyageurs, Amram tira sur les ficelles qui lui servaient de guides, et la voiture démarra dans la boue.

Depuis Abraham et Jacob, que de fils d'Israël sont partis de la sorte! Que de charrettes ont emporté, loin de leurs pères et de leurs mères, des enfants juifs à travers le vaste monde! O Saint des Saints, béni sois-tu! tu les as toujours protégés, tu les as fait prospérer parmi les nations étrangères! Puisse celui-ci encore perpétuer à travers les âges les noms d'Abraham et d'Isaac! Puisse-t-il multiplier à l'infini au milieu des nations!

Ainsi prie le vieux Sofer dans son cœur, tandis que la voiture s'éloigne, emportant vers la Hongrie cet enfant que peut-être il ne

reverra plus. Dans la petite chambre qui lui semble soudainement agrandie, le parchemin, les encres, les plumes d'oie l'attendent... Il s'assit à sa table, s'enveloppa du taliss et se mit à copier la Thora d'Hounfalou.

CHAPITRE IV

LA COUPE QUI SE BRISE

Quand ils eurent traversé la triste plaine de Pologne, le grand chemin de croix sans fin, coupé de marécages et de bois de bouleaux, Reb Amram et Hertz Wolf, fils de Reb Eljé Lébowitz, s'engagèrent dans la forêt des Carpathes, séjour de l'aigle, de l'ours et du chamois. Là souvent, en cette saison, retentissent les fanfares de chasse des grands seigneurs hongrois ou polonais. Là encore, on voit passer les équipages de riches Israélites qui, avec leurs bottes fines et une aigrette au chapeau, ne ressemblent que dans le secret du cœur aux pauvres Juifs en caftan... Amram Trébitz et son gendre glissèrent à travers la forêt, sans faire plus de bruit que le hibou qui

passe entre les branches, sans laisser plus de traces que le ver sur la mousse.

Des montagnes, des arbres, des eaux partout jaillissantes et des châteaux magiques perdus au fond des bois, le fils de Reb Eljé n'en avait jamais vu! Pourtant n'allez pas croire qu'il trouvât du plaisir à contempler cette nature nouvelle, ni ce bel automne déjà touché par l'hiver et mourant dans la solitude, ni les lacs paisibles aux replis des montagnes, ni les cascades de saphir et d'argent, ni les châteaux de rêve suspendus dans la brume entre le ciel et la terre! Et surtout n'imaginez pas que le trouble d'un prochain amour mît un brouillard devant ses yeux! Non, ni la nature ni l'amour n'ont jamais occupé un Juif de Pologne ou de Haute-Hongrie. Hertz Wolf ne regarde pas les bois, Hertz Wolf ne pense pas à l'amour. Il s'inquiète seulement auprès de son futur beau-père du nombre de Thora que possède la Communauté; d'où elles viennent, qui les a copiées; si l'on trouve à Hounfalou beaucoup de personnes instruites dans l'étude de la Loi; si, le soir, on se rassemble

pour discuter de questions talmudiques, et si l'on préfère là-bas le Talmud à la Kabbale. Et Reb Amram, entendant ces propos, se félicitait dans son cœur de donner à sa fille un époux si parfait.

Leur grand souci à tous les deux, c'était, quand approchait le soir, de rencontrer huit autres Juifs avant l'apparition de la première étoile, pour faire la prière de Min'ha, qui n'est écoutée du Seigneur que si dix bouches juives la prononcent ensemble. Mais rares sont les villages dans ces pays perdus, et bien des fois les voyageurs n'auraient pu obtenir audience d'Adonaï, si le Saint des Saints (béni soit-il) n'avait répandu ses Juifs sur tous les chemins du monde. Ils croisaient dans la forêt des colporteurs en caftan, la balle sur le dos, ou bien des marchands en charrette cherchant comme eux, dans les ténèbres tombantes, des compagnons pour la prière. Schalem aleïchem! Paix avec vous! Aleïchem schalem! Avec vous la paix! s'écriaient-ils joyeusement du plus loin qu'ils s'apercevaient. Et tous, faisant halte un moment, dans le cré-

puscule des bois ils disaient la prière du soir.

Ainsi devisant et priant, et quasi les yeux fermés, ils arrivèrent à Hounfalou. C'était le temps de la Fête des Cabanes. Pendant une semaine les Juifs, délaissant leurs maisons, vivent sous des huttes de feuillage, en souvenir des quarante années qu'Israël passa au désert. Ceux d'Hounfalou campaient sous des cabanes improvisées dans les cours. Au bruit de la voiture ils se montraient sous les branchages, et reconnaissant Reb Amram l'accueillaient avec transport. Toute la Communauté avait déjà ressenti l'heureux effet de son voyage et l'intervention bienfaisante du Rabbin Miraculeux. Schwarz avait gagné son procès, la Femme du Sacrificateur était guérie, le vinaigre de Schmoul refait, la vache du Mélamed (1) donnait douze litres par jour!

— Nous rapportes-tu la Thora? cria de loin Rabbi Iankélè à l'ambassadeur d'Hounfalou.

Et lui, montrant son futur gendre :

(1) Maître d'école.

— Je vous rapporte la Thora et le Talmud en personne !

Devant la porte de sa maison, Amram descendit de la charrette et salua sa femme et sa fille d'un joyeux Schalem aleïchem, sans les embrasser toutefois, ni même leur toucher la main, car au retour d'un aussi long voyage sait-on jamais si une femme est dans les conditions prescrites pour qu'il soit seulement permis de l'effleurer du bout des doigts ? Il baisa la mezouzah, puis accompagné d'Hertz Wolf, entra sous la hutte de feuillage, toute tendue de draps blancs et superbement décorée de pommes, de noix, de citrons, de raisins, de guirlandes multicolores, de lions de Juda et d'étoiles en papier doré.

La vieille Hannah servit aux voyageurs une soupe au lait trempée de son. Hertz Wolf mangeait les yeux baissés, ses longues papillotes rousses baignant presque dans le potage, tant il craignait que son regard rencontrât la fille d'Amram. N'est-il pas dit dans le Talmud : « Celui qui jette seulement un regard sur le

petit doigt d'une fille a péché par libertinage » ? Et pourquoi l'eût-il regardée? C'est une fille, c'est une Juive, cela ne suffit-il pas? Le choix d'une fiancée n'appartient qu'au Maître du monde, et ce choix est fixé de toute éternité. Qu'elle ait le nez gros ou mince, la taille droite ou contrefaite, ce sont là des détails auxquels seuls peuvent prêter attention un grossier paysan ou un immonde Tzigane. Qu'elle ait les cheveux longs ou courts, épais ou rares, blonds ou châtains, cela peut-il intéresser un homme de bon sens, puisque, le lendemain des noces, on lui rasera la tête pour lui mettre une perruque en satin?

Est-ce un mari pour notre fille? se demandait la vieille Hannah en considérant l'étranger, ou quelque Yechiba bachour (1) qu'Amram aura trouvé en chemin et qu'il ramène dans sa voiture?... Est-ce un fiancé pour moi? se demandait Guitélé, non qu'elle fût elle-même plus inquiétée par l'amour que le fils du Sofer, mais c'est une honte pour une femme et le

(1) Étudiant d'une école talmudique.

signe de la malédiction divine que de vieillir sans époux et sans enfants.

Lorsque la soupe fut finie, Reb Amram dit à sa femme :

— Va-t-en chez Salomon Schwartz lui demander s'il peut coucher, cette nuit, le bachour.

Alors seulement elles comprirent que l'étranger n'était pas un passant ordinaire, mais qu'il était celui auquel la Sainte Loi interdit de dormir sous le toit de la jeune fille que le Seigneur a choisi pour lui.

La vieille courut aussitôt chez le voisin Salomon. Et Guitélé, ayant ainsi appris sa destinée, croisa les mains sur son ventre et sortit de la hutte de feuillage, sans même jeter un regard sur cette homme inconnu avec qui elle allait passer sa vie.

Huit jours plus tard on célébrait les noces. Une fois de plus, pour la gloire du peuple juif, se déroula le rite séculaire, des millions et des millions de fois répété : un pieux Juif, vêtu par-dessus son caftan de la chemise blanche qu'il emportera dans la tombe, et une jeune Juive, ses beaux cheveux noirs dénoués et flottants sur ses épaules, se tinrent debout tous les deux sous le baldaquin du mariage. Elle tourna sept fois autour de son fiancé, il lui mit au doigt l'anneau d'or, ils burent à la même coupe pour attester qu'ils sont unis dans la vie et dans la tombe, et une fois de plus la coupe se brisa, en souvenir des lointains jours de deuil et de la chute de Jérusalem. Puis, derrière les violons, caftans de soie et perruques de satin prirent le chemin radieux, sur lequel depuis le fond des âges toute noce a passé.

S'il existe un pays au monde où le mariage

et la bombance ne vont pas de compagnie, ce n'est certes point chez ces Juifs, dont la vie est une baroque alternance de jeûnes prescrits ou forcés et de banquets rituels. Mais au lieu que, chez nous, la politique et la gauloiserie font l'agrément de ces fêtes nuptiales, ici, aux noces hébraïques, le grand plaisir c'est d'engager sur un problème du Talmud quelque discussion insensée, un beau pilpoul comme ils disent, et tel qu'on pouvait en entendre dans les rues de Jérusalem au temps d'Hillel et de Reb Akiba. Alors ils oublient tout, les tribulations des siècles, les soucis de la veille et ceux du lendemain. Et dans ces disputes sans fin, ils exercent avec fureur cette ironie subtile, cette adresse à retourner une question sous mille formes, qui les rend si redoutables lorsqu'ils dirigent contre les croyances des peuples étrangers l'esprit de critique et d'argutie qu'au fond de villages perdus ils ont si longtemps aiguisé sur des sujets dont la folie nous confond.

A peine la servante avait-elle posé sur la table la soupière et les nouilles, qu'Amram, pour faire briller son gendre, jetait en pâture

à ses hôtes la question de savoir si un convive ayant laissé tomber dans la soupière la petite boîte de parchemin que l'on porte sur son front pour la prière, la soupe pouvait être mangée... Et tous de s'élancer sur ce thème avec la même avidité qu'ils tombaient sur le potage! Sans perdre un coup de dent, les bouches volubiles se lançaient à travers la table les arguments comme des injures; les bras, les têtes s'agitaient, et les doigts aux ongles noirs se démenaient pour soutenir ou écarter les raisons. Évidemment, lorsqu'un produit impur vient contaminer un mets, ce mets peut servir encore à la nourriture d'un pieux Juif, sous la condition toutefois que le produit impur n'entre que pour un soixantième dans le plat où il est tombé. Mais cette règle des soixante volumes, est-il juste de l'appliquer à la boîte de parchemin? Et si c'est juste, est-ce possible? Qui pourra jamais évaluer la quantité de sueur accumulée dans la boîte depuis que des générations et des générations ont prié, transpiré, en la portant sur leur front? De plus, faut-il considérer le volume entier de la boîte ou seu-

lement le volume présumé de la sueur dont elle est imbibée?...

Pendant qu'ils discutaient sur ce grave problème, trois vieilles femmes entraînaient Guitélé hors de la salle du festin, ses beaux cheveux toujours dénoués et flottant sur ses épaules. Elles l'installèrent sur une chaise au milieu du fumier, et à coups de ciseaux firent tomber à ses pieds la lourde chevelure. Bientôt, sous leurs doigts rapides la pauvre tête ne fut plus qu'une triste boule sombre. Elle, sans mélancolie, regardait les longues tresses répandues sur le fumier. A la place des bandeaux lustrés qui lui encadraient le visage, les trois vieilles posèrent sur son crâne une perruque de satin marron, comme les aime le Maître du monde. Et le visage souriant, heureuse de compter désormais parmi les femmes du village, Guitélé reparut dans la salle du festin.

Personne parmi les convives, acharnés à la dispute, ne remarqua son retour. Hertz Wolf, pas plus que les autres, n'eut une pensée de regret pour les beaux cheveux sacrifiés. O peuple étrange d'Israël, peuple insensible et

passionné, qui dans ton jargon bizarre où tu as mêlé tant de langues, tant de sentiments, tant d'idées, n'a oublié qu'un mot, un seul, un mot que tu aurais trouvé partout, en Orient, en Allemagne, en Pologne, en Espagne, et même dans tes livres sacrés, le mot qui signifie l'amour, et que tu as négligé comme inutile à ton cœur!...

Désormais, à Hounfalou, un Juif de plus célébrera l'Éternel. Il ne reste qu'à lui trouver un nom à ce nouveau venu, à ce Juif de Pologne qu'on va rencontrer tous les jours dans les rues du village. Certes les noms ne manquent pas qui conviendraient au personnage! On pourrait l'appeler le Rouge, car il a les cheveux et la barbe couleur de feu, mais c'est le nom du Sacrificateur; on pourrait l'appeler Beau-de-loin, mais c'est le nom du ramasseur des œufs; on pourrait l'appeler le Courbe, mais c'est le nom de son beau-père. Ah! pourquoi chercher si longtemps? Jetez un regard sur ses pieds : c'est là que son nom est inscrit. Il n'est plus Hertz Wolf Lébowitz : il est le Juif-qui-a-des-pieds-jusqu'au-cou.

CHAPITRE V

LE DON DE L'ÉTERNEL

PEUT-ÊTRE un jour verra-t-on le Juif-qui-a-des-pieds-jusqu'au-cou faire le métier de son beau-père, courir de foire en foire, de village en village, de marché en marché, le chapeau sur l'occiput, se livrant à tous les trafics et sifflant devant les portes pour appeler les ménagères. En attendant, il est gendre! Tandis qu'autour de lui tout le monde s'agite, que durant toute la semaine Amram court le pays en charrette, et que Guitélé verse à boire au Hongrois et au Tzigane, Hertz Wolf, penché sur le Talmud, la Kabbale ou le Zohar, chantonne les textes mystérieux... Vénérable respect d'Israël pour la piété et le savoir! Antique souvenir d'une mission éternelle! Rare et touchant idéalisme qui fait que tous ces meurt-de-

faim, dans ces Communautés perdues, mettent l'étude de leurs Livres sacrés au-dessus de l'argent même! Pas une minute Reb Amram n'a l'idée que son gendre pourrait l'aider dans son commerce. Il s'est engagé pour trois ans à le nourrir sans rien faire, et la foudre de l'Éternel tomberait sur sa maison s'il manquait à sa parole. Pas une minute Guitélé ne pense à trouver surprenant que son mari reste inactif pendant qu'elle fait la servante. Que pèseront toutes ses fatigues dans la balance du Saint des Saints, à côté d'une seule lettre de la Loi que son époux étudie? N'est-ce pas lui seul qui travaille? N'est-ce pas lui seul qui fait avancer la venue du Messie et le règne de Jérusalem? Et comme rien n'affaiblit autant l'homme que l'étude des textes sacrés, elle prend soin de lui servir à table les meilleurs morceaux du diner.

Ainsi chacun serait heureux dans la maison du Juif-qui-a-des-pieds-jusqu'au-cou, Reb Amram parce qu'il trafique, et son gendre parce qu'il ne fait rien, si le Saint des Saints (béni soit-il!) daignait jeter un regard favo-

rable sur la pauvre Guitélé. « Maître du monde! gémit-elle deux fois par jour dans ses prières, pourquoi me laisses-tu inféconde? N'ai-je pas toujours observé tes saints Commandements? Ai-je laissé passer un seul samedi sans allumer les bougies du Sabbat, qui sont aussi agréables à ton cœur que les grands luminaires étincelants au fond du ciel? M'a-t-on jamais vu m'asseoir à côté de mon mari, ou seulement toucher du doigt son caftan, les jours du mois où mon corps est impur? Ne me suis-je pas toujours exactement plongée dans l'eau de la purification? Et quand je cuis le pain, ai-je jamais manqué de jeter au feu le morceau de pâte qu'on doit t'offrir en prémice? Seigneur, n'ai-je pas fait tout cela? Alors pourquoi me laisses-tu sans enfants?... »

— Gam zou letova! disait Hertz Wolf. Si le Seigneur a laissé Abraham et Sarah, Isaac et Rébecca, si longtemps sans postérité, c'était pour s'attirer leurs prières.

Et il se replongeait dans l'étude, n'interrompant sa mélopée et ses balancements que pour se rendre à la synagogue et discuter

pendant des heures quelque point de la Loi avec le Sacrificateur, le Mélamed ou le Rabbin.

Les jours passaient ainsi, sans autre événement que le retour des fêtes, les enterrements, les mariages et les circoncisions dans les maisons étrangères, quand arriva à Hounfalou un Juif vêtu d'un caftan propre.

C'était un des quêteurs que le grand Zadik de Bels envoie dans ces hautes vallées rassembler de l'argent quand il marie ses filles. Il fit arrêter sa voiture devant le cabaret d'Amram, et portant dans ses bras, avec autant de précautions qu'il eût fait d'un enfant, une longue caisse de bois, il entra dans la maison.

— Soyez le bienvenu, Reb Joël, dit Hertz Wolf qui le reconnut aussitôt pour l'avoir vu bien souvent à Bels, chez son père.

Et il l'invita à s'asseoir et à poser sa marchandise.

— Je ne puis la mettre n'importe où ! répliqua le quêteur, en jetant un regard de dégoût sur la table où traînaient des verres dans lesquels on avait bu.

— C'est donc une chose tellement précieuse? demanda Hertz Wolf intrigué.

— C'est la Thora que Reb Eljé vous envoie!

A ces mots, tout dans la maison fut saisi d'une agitation magique. Le balai se mit à courir dans la chambre; le bidon de pétrole, posé sur la fenêtre, alla se cacher sous le lit; les caftans, les chemises, les bottes et les bonnets fourrés déguerpirent de l'armoire; les guirlandes, dont on décore les cabanes pour la fête des Tentes, sortirent de leurs tiroirs et se déroulèrent au plafond; des branchages montèrent le long des murs; les pots de géranium qui se morfondaient devant la porte, accoururent sur la cheminée; les persiennes se fermèrent sur la grande lumière du jour; les mouches cessèrent de bourdonner, et, sur la table recouverte d'une nappe éblouissante, Reb Joël déposa son inestimable fardeau, aussi doucement qu'on met dans le berceau un enfant endormi.

Avec mille soins ils déclouèrent la caisse. La Thora était là, enveloppée d'un blanc taliss de laine. Comme une mère défait les langes

de son nouveau-né, le quêteur déroula un pan de l'écharpe sacrée, et le Livre Saint apparut dans tout l'éclat de son parchemin neuf.

Bientôt le village en émoi accourait chez Amram. Les barbes et les papillotes se penchaient avidement sur la table pour admirer la beauté du parchemin, la longueur des rouleaux, la majesté de la calligraphie. Quelle ville de Hongrie ou d'ailleurs pouvait se flatter de posséder une Thora pareille? Seule la savante main de Reb Eljé Lébowitz avait pu se reconnaître dans le dédale infini de ces caractères magnifiques!... Suivant l'usage, à la fin du rouleau les derniers mots du texte incomparable n'étaient tracés qu'à la pointe du poinçon. Le Rabbin les mit aux enchères. Chacun des Juifs de la Communauté voulait acheter un de ces mots, ou à tout le moins une de ces lettres qui sont un souffle de Dieu, pour les repasser à l'encre et participer ainsi à l'honneur d'avoir écrit la Thora. A prix d'argent, avec des cris et des gesticulations, ils se disputaient, comme au marché, cette denrée divine. Pour l'achat du dernier mot, précieux entre

les plus précieux, puisqu'il est le souffle suprême sorti de la bouche d'Adonaï sur le mont Sinaï, un pieux duel s'engagea entre Reb Iankélè et Beau-de-loin, le ramasseur des œufs. Au milieu de l'admiration genérale les orgueilleux personnages mettaient surenchère sur surenchère. Et Beau-de-loin était sur le point de l'emporter, lorsque sa femme, le croyant pris de folie, lui lança à la tête sa perruque de satin.

Quand tous les mots furent adjugés, chacun des acquéreurs passa à l'encre les lettres poinçonnées, en suivant avec peine les longs détours de la calligraphie. Cela dura longtemps. Il fallut plus d'une heure pour écrire le verset qui termine la Loi : « Les œuvres grandes et terribles que Moïse fit à la vue d'Israël. » Le texte était complet : on habilla la Thora.

Pour honorer son fils, sa famille, sa postérité, Reb Eljé ne s'était pas contenté de copier le Livre avec amour, il avait encore envoyé une gaine de soie brodée d'un écusson aux deux lions de Juda, et deux riches couronnes garnies de clochettes d'argent. Hertz Wolf

glissa le parchemin dans sa gaine, posa sur les bâtons de buis les couronnes tintinnabulantes. Et la Thora ainsi parée, il la plaça debout, sur un rayon de l'armoire grande ouverte.

Les uns après les autres les hommes défilèrent devant elle. Se couvrant la main du taliss, ils la touchaient du bout des doigts, qu'ils portaient ensuite à leurs lèvres. Les femmes, qui ne sont admises qu'une fois l'an à la synagogue et ne voient que cette unique fois le Livre merveilleux, le contemplaient à loisir avec ravissement. Amram avait défoncé un tonneau dans sa cour, et chacun venait y boire en l'honneur de l'Éternel. Très avant dans la soirée on but, on chanta, on dansa, comme autrefois autour de l'arche sainte. Dans la chambre retentissait le cantique d'allégresse :

Heureux le peuple qui jouit d'un tel sort!
Heureux le peuple qui a l'Éternel pour Dieu!
Les uns se fient à leurs chars,
Les autres à leurs chevaux;
Mais nous, nous invoquons ton nom,
O Éternel Tzébaoth!...

Cependant, peu à peu, les Juifs regagnaient leurs logis. Hertz Wolf et Guitélé refermèrent pieusement la porte de l'armoire, et se mirent au lit dans la chambre devenue le sanctuaire du Saint des Saints. Tout n'était plus dans la maison que ténèbres et silence. Mais pour Guitélé, ces ténèbres étaient devenues lumineuses, ce silence s'était changé en musique. Toute la nuit, à travers les portes de l'armoire bien fermée elle vit étinceler la Thora, et les clochettes d'argent retentissaient à ses oreilles avec un doux bruit mystérieux.

Pendant deux jours et deux nuits le Livre demeura chez le Juif aux longs pieds, en attendant le samedi, où triomphalement accompagnée de toutes les Thora de la Communauté, la Thora de Reb Eljé Lébowitz fut conduite à la synagogue, sous le dais du mariage, comme une fiancée couronnée. Depuis ce jour, les caftans, les chemises, les bottes, les bonnets fourrés ont réintégré leur place dans la chambre de Guitélé, les guirlandes sont rentrées dans leur tiroir, les branchages ont séché sur le fumier. Mais dans la maison du

Juif-qui-a-des-pieds-jusqu'au-cou tout garde encore un air de fête, comme si la Thora était toujours dans l'armoire, les guirlandes toujours au plafond et les feuillages toujours verts. Hertz Wolf, penché sur le Talmud, découvre des solutions nouvelles, mieux encore il invente des problèmes nouveaux! Un saint délire le possède. Il ne peut tenir en place, se lève à tout moment, arpente la maison à grandes enjambées, puis s'élance à la synagogue avec l'espoir d'y trouver un oisif à qui raconter ses trouvailles... Amram vient d'obtenir de l'Évêque l'administration de ses terres, l'emportant sur deux Chrétiens qui en sollicitaient le fermage, et dans la joie de ce succès il a déclaré à Hertz Wolf qu'il prolongeait de cinq années le temps où il resterait gendre!... Mais qu'est-ce que tout cela, les problèmes d'Hertz Wolf et les affaires d'Amram! Quel éclat singulier brille dans les yeux de Guitélé? Elle verse à boire au Hongrois et au Tzigane, et tout à coup s'arrête, prise d'une sorte de vertige. Les sonnettes tintent à ses oreilles, comme un invisible troupeau de brebis ou de Thora. Hier,

en passant devant l'armoire fermée, elle l'a vue éclairée en dedans, comme si à la place des caftans, des bottes et du linge, le saint Livre était encore là! Quelle langueur délicieuse appesantit ses membres? Et en même temps quelle légèreté, quelle allégresse à vivre, quel courage au travail! La Schekhina, la Gloire de Dieu resplendit sur son visage. Oh! Thora sainte, tu l'as donc entendue dans cette inoubliable nuit que tu passas dans la chambre! Ce n'est pas vainement qu'au milieu des ténèbres tu emplissais de ta présence son cœur, ses oreilles, ses yeux! Ce soir, elle dira à Hertz Wolf d'où vient son mystérieux bonheur...

Pourquoi le Juif-qui-a-des-pieds-jusqu'au-cou sort-il de sa maison à cette heure si tardive? Les ténèbres et la brume enveloppent le village ; Juifs et paysans reposent sous l'édredon de plumes ; les œillets et les géraniums dorment entre les doubles vitres ; on vient de souffler la bougie dans la chambre du Magnat... Sous sa triste lévite noire, les épaules voûtées, la tête et la barbe en avant, il se hâte à grands pas du côté de la synagogue. C'est pourtant une chose qu'un Juif n'aime guère de se rendre au Saint Lieu quand la nuit couvre le monde! A cette heure les défunts s'y rassemblent, et bien souvent des passants attardés les ont entendus chantonner le Talmud et les Psaumes. Mais quoi! pour ceux qui vont naître ne faut-il pas surmonter la terreur de ceux qui sont morts?... Guitélé vient de ressentir les douleurs de l'enfantement, et pour hâter sa déli-

vrance, Hertz Wolf, frissonnant de terreur, court à la synagogue délier les cordons de la Loi.

Sur le seuil il s'arrête. Des voix ont murmuré quelque chose... De toutes ses oreilles il écoute, et comme le bruit paraît avoir cessé, sur ses longs pieds prudemment il s'avance. Dans la cage suspendue au plafond deux ou trois cierges achèvent de se consumer. Tout au fond de la salle, les deux lions de Juda brillent sur le rideau cramoisi qui couvre l'armoire aux Thora. Il monte sur un escabeau, et d'une main mal assurée écarte le rideau qui grince sur sa tringle rouillée. Les grands rouleaux de parchemin apparaissent debout dans leurs gaines de soie, coiffés des clochettes d'argent. Hertz Wolf allonge un bras craintif, attire à lui le Livre que son père a copié. Les clochettes tintent faiblement, mais il lui semble que leur bruit a retenti comme un tonnerre dans toute la synagogue. Plus tremblant que la feuille il baise le parchemin sacré, délie la cordelette qui tient les rouleaux réunis, et d'une voix très basse, pour ne pas s'effrayer lui-même :

— Maître du Monde, délie ma femme comme je viens de délier ta Loi!

Il dit, et remet la Thora parmi la sainte assemblée. Puis il sort à grands pas et gagne son logis à travers le village, où gémit quelque part le crincrin d'un violon...

Pourvu que cet enfant ne soit pas une fille! se dit-il en marchant. Eh! sans doute, il en faut des filles! Il en faut pour allumer les bougies du Sabbat, préparer les plats rituels et les innombrables gâteaux appropriés à chaque fête, et les grands cierges de Kippour! Mais il en va des enfants comme il en va des métiers : tous sont également nécessaires, et, par exemple, l'industrie du tanneur est tout aussi utile que la parfumerie, mais qui a jamais préféré la puanteur des peaux tannées à la suavité des parfums!... Est-ce une fille qui pourra dire sur la tombe de son père le suprême Kaddisch, la prière qui délivre? Est-ce une fille qui pourra réaliser jamais l'éternel espoir d'Israël, qu'avec l'enfant qui vient de naître, en ce jour est né le Messie — le Messie qui erre par le monde sous les traits

d'un pauvre Juif inconnu, mourant et renaissant sans cesse, tantôt chez Jacob, tantôt chez Lévy, et qui se révélera dans sa gloire le jour où Israël aura suffisamment souffert et prié?...

Bénis sois-tu, Maître du Monde! Quand il arrive à la maison, un enfant vient de naître. Et cet enfant est un garçon! Et il est né un mercredi, jour excellent entre tous pour mettre au monde un fils, car c'est le mercredi que furent créés les corps lumineux, et celui qui naît ce jour-là — on l'a constaté maintes fois — est doué d'intelligence et de grande mémoire.

Hertz Wolf entonne à pleine voix le beau cantique d'Israël :

Voyez le don de l'Éternel!
La récompense qu'il accorde,
C'est le fruit des entrailles!
Comme les flèches dans la main du guerrier,
Ainsi sont les fruits de la jeunesse!
Heureux l'homme qui en remplit son carquois!...

Mais les matrones qui veillent autour de l'accouchée le font taire rudement, et le renvoient chanter son cantique dans la rue.

Coiffées de leurs saintes perruques qui découvrent, quand elles se penchent, leurs vieux crânes tondus, elles montent la garde autour de Guitélé, pour écarter les mauvais Anges qui tourbillonnent en bataillons invisibles, prêts à ravir le nouveau-né avant que la circoncision l'ait introduit dans la communauté d'Abraham. Pendant huit jours, dès que tombe le soir, à l'heure où les divinités nocturnes étendent leur empire sur l'univers enténébré, les petits garçons du village font irruption dans la chambre pour chanter et danser autour du jeune berceau, et leur ronde semble dire : « Dansons, dansons, petits Juifs! Rare dans nos vies est la danse et la joie! Que Gamaliel, que Diane et que la fée Lilith ne brisent pas nos jeunes chaînes! Qu'Adam et Ève restent ici, et qu'autant d'Anges bienveillants veillent sur ce berceau qu'il y a de clous dans le toit! Que toutes les légions des Anges fassent la ronde avec nous! Puisse la vie toujours danser et tournoyer autour de notre petit compagnon! Que le malheur ne puisse pas l'atteindre! Que toujours notre ronde tourne autour de sa

vie!... » Et tandis qu'auprès d'elle chantent et tournoient les enfants, Guitélé engourdie se répète avec délice le beau nom qu'elle destine à son fils. Elle n'a choisi ni Benjamin, ni Salomon, ni David. Elle a choisi Rubën, véritable cri de triomphe qui signifie : Voyez, j'ai un fils!

Les matrones ont veillé huit nuits, la ronde enfantine a tourné huit jours. Encore quelques heures redoutables, et demain le couteau de la circoncision dispersera les ombres, écartera les fantômes. Dans cette nuit suprême où les Anges déchus vont tenter un dernier effort, le Sacrificateur apporte, pour défendre la mère et l'enfant, le couteau du Sacrifice, l'antique couteau de l'Alliance, celui que l'Envoyé du Seigneur arrêta autrefois sur la tête d'Isaac. Il le glisse dans le lit, sous le traversin de l'accouchée. Quel démon serait si hardi de toucher à un enfant défendu par le couteau d'Abraham?... Jusqu'au matin sa présence tient en respect les esprits infernaux, et le jour qui se lève achève la déroute des mauvais génies de la nuit. Sain et sauf, Rubën est porté

à la synagogue, la tête bien encapuchonnée dans un bonnet de soie, car une tête sans bonnet est un outrage au Seigneur. Une fois de plus le couteau du Cho'het (1) accomplit sa fonction sacrée. La bouche édentée du vieillard qui sert de parrain à l'enfant, se penche sur la blessure toute fraîche pour sucer le jeune sang... O Israël, comme il faut que ton sang soit pur et fort, pour que depuis tant de siècles que tous tes nouveau-nés sont ainsi accueillis par des bouches édentées, il y ait encore un Juif en santé sur la terre !

(1) Sacrificateur.

CHAPITRE VI

UN ENFANT TOUT EN CIRE

> Ce qui soutient le monde, c'est la pure haleine des enfants qui étudient la Thora.
>
> *(Talmud de Jérusalem.)*

C'est rare qu'un enfant du Ghetto connaisse les fleurs, les fruits des champs. Et comment les connaîtrait-il, lui qui passe d'ordinaire sa vie entre les hautes maisons de quelque quartier sordide, dans l'odeur de la misère et de la graisse d'oie rancie! Mais chez ces Juifs campagnards la nature pourrait pénétrer. Parmi eux pourrait naître un poète rustique. Pour l'enfant juif, comme pour le Hongrois ou le petit Tzigane, le vent souffle dans les branches; pour lui aussi le torrent descend en grondant des sommets, et le soir, la montagne s'enve-

loppe de ses brumes ou resplendit au matin. Ce n'est pas pour le Chrétien seulement que se lèvent les buées sur les pentes des prés, que l'acacia embaume et que le géranium et l'œillet fleurissent la fenêtre... Il n'aurait qu'à ouvrir les yeux, le petit enfant juif, qu'à s'avancer sur le pas de la porte, pour contempler la montagne qui s'abaisse, chargée des dernières forêts, et la splendeur de la plaine qui s'étend à l'infini. Mais ses yeux sont fermés, ses oreilles sont sourdes. Ah! ce n'est pas en vain qu'il est écrit dans le Talmud : « Celui qui se détourne de l'étude de la Loi pour dire : Que cet arbre est joli! Comme ce sillon est bien tracé! Celui-là a mérité la mort. »

Il n'y a dehors pour Rubën ni montagnes, ni ruisseaux bondissants, ni œillets, ni géraniums. Il y a le chien qui aboie, le porc qui s'élance sur vous comme une bête féroce, les poules et les oies qui vous poursuivent avec leurs longs cous, et, plus dangereux que les bêtes elles-mêmes, les enfants, les méchants enfants chrétiens! Oh! ceux-là, que leur a-t-il fait? Pourquoi lui donnent-ils la chasse dès

qu'il apparaît dans la rue? Comme ils lui crient dans les oreilles la terrible chanson du lard! Comme ils le tirent par les boucles de cheveux qui pendent le long de ses joues et que sa mère, chaque matin, lisse avec du jus de pruneaux!... Saintes boucles rituelles qui tombez d'autant plus bas que l'enfant est pieux et sage, saintes boucles rituelles qui êtes la livrée du Seigneur, comment le Maître du Monde reconnaîtrait-il ses Juifs si vous ne sortiez pas du chapeau!... Mais des enfants chrétiens comprennent-ils rien à ces mystères? Ils en rient. Et savez-vous comment ils les appellent, ces chères papillotes sacrées? Des promenades pour les poux!

Hors du logis, tout est terreur, épouvante, un univers infernal. Mieux vaudrait mille fois ne pas sortir et demeurer près du poêle. Là, plus de chiens, plus d'oies, plus de cochons, plus d'enfants, et l'on n'aurait rien à craindre si la maison n'était peuplée d'innombrables esprits invisibles. Ce sont eux qu'on frappe sans cesse avec les genoux quand on marche,

et qui font qu'à la fin du jour on est si fatigué. Si les vêtements s'usent si vite, c'est que ces malins esprits s'y frottent nuit et jour; si les ongles sont si noirs, c'est qu'ils se cachent dans les moindres replis du corps, surtout à l'extrémité des doigts. Et qu'arriverait-il, si, chaque samedi, sa mère ne lui coupait soigneusement les ongles et n'en brûlait les rognures?...

N'importe! Il y a un jour où l'on est bien tranquille, c'est le beau samedi! Dès le vendredi soir, la vie, qui depuis le matin suivait son cours ordinaire, s'arrête tout à coup. La chambre embaume la graisse d'oie; dans son plat, le poisson rituel bout en grésillant sur le poêle, et les gâteaux se tiennent chauds sous l'édredon de plume. Sur la table étincellent le chandelier d'argent, les deux pains du sabbat, le flacon d'aromates et de roses séchées. Sa mère allume les bougies, et pour glorifier le Seigneur en arrêtant ses yeux sur quelque objet brillant qu'elle n'est pas accoutumée de voir, elle regarde à travers ses doigts la lumière en transparence. Rubën aussi place

sa main entre ses yeux et la flamme pour contempler la belle lumière rouge. De toutes les choses que le Seigneur a créées, en est-il de plus admirable que la lumière des bougies!

La Schékina, la Gloire de Dieu resplendit dans la maison; la harpe de David est comme suspendue dans les airs. Vêtus de leurs caftans de soie et portant sur la tête, à la place du chapeau rond qu'ils traînent toute la semaine, le bonnet de velours entouré de treize queues de fourrures, Hertz Wolf et Reb Amram arrivent de la synagogue, ramenant avec eux, du pays de perle et d'émeraude qu'elle habite derrière la forêt, la belle Princesse du Sabbat.

Bon samedi! disent-ils en entrant. Et la fête commence. Amram lève dans sa main droite un verre rempli de vin, prononce le Kiddousch qui sanctifie la fête, porte le verre à ses lèvres, le vide un peu plus qu'à moitié, le fait circuler à la ronde, et chacun y boit à son tour l'ivresse d'Israël, l'immense joie de vivre, de respirer encore après tant de siècles d'épreuves. Et la vieille chanson résonne,

accompagnée du battement des mains que l'on frappe en cadence :

Combien admirable est ta paix,
Belle Princesse du Sabbat!
Nous allons à ta rencontre,
Nous t'invitons, viens, fiancée couronnée!
Toute peine est finie, tout travail écarté,
Et nous nous réjouissons devant la table
Où brillent les bougies
En mangeant de la viande et du poisson...

La Princesse invisible repose, mollement étendue, sur l'édredon de plume. Son corps est si léger que le duvet ne se creuse pas sous elle, sa figure si lumineuse qu'elle se confond avec l'éclat des bougies. Dehors la lune, amie des Juifs, accomplit sa fonction sainte, qui est de courir dans le ciel pour fixer la suite des années et des jours, et la date des fêtes, et aussi pour guider les pélerins qui s'en vont à Jérusalem, et les pauvres voyageurs...

Toute la journée du lendemain se passe pour Rubën dans un repos merveilleux. Les chiens, les oies, les porcs et les petits garçons chrétiens, Dieu sait ce qu'ils font! lui est tran-

quille. Dans la chambre rien ne bouge. Sa mère ne toucherait pas une aiguille, n'allumerait pas une bougie, ne jetterait pas un morceau de bois au feu, ne vendrait pas un verre de vin, et même n'écraserait pas un pou, car tuer un pou le samedi c'est aussi grave, a dit Reb Akiba, que de tuer un chameau... Une pauvre vieille Chrétienne vient entretenir le poêle et allumer les bougies. Et il semble à l'enfant que les vieilles Chrétiennes n'ont été mises au monde que pour veiller au feu des Juifs, le saint jour du Sabbat.

Heures bénies où il apprit, entre sa mère et la Princesse, ces choses que l'esprit accueille avec une force incroyable et qu'on s'imagine plus tard avoir connues avant la vie : que des chiffres mystérieux règlent la destinée des hommes; que le nombre trois porte bonheur, et le nombre neuf malheur, comme le prouvent les catastrophes juives, qui tombent toujours le neuf d'un mois; que le chiffre sept est neutre, tantôt bon, tantôt mauvais, et que le sort des mortels change chaque septième année; que les Chrétiens se livrent à des cultes

païens, qu'ils adorent trois dieux à la fois, une colombe, un homme, un agneau, et qu'il faut détourner la tête quand on passe devant une église; que tous les malheurs des Hébreux viennent de cet homme pendu à ces grandes Croix de bois que l'on voit à tous les carrefours ; que le Seigneur punit le Juif qui ose y jeter les yeux, et que pendant quarante jours il n'écoute plus ses prières...

Doucement la nuit vient, l'heure triste et magnifique où la Princesse va quitter la maison. Un verre de vin dans la main droite, et dans la gauche le petit flacon d'argent percé de trous et rempli d'aromates, Reb Amram fait l'adieu à la Princesse invisible. Le flacon circule à la ronde et chacun y respire l'odeur de rose sèche, comme s'il respirait l'odeur du samedi. Debout près du vieillard, Rubën lève aussi haut qu'il peut une longue tresse de cire allumée, car sa mère lui a dit souvent qu'il deviendrait aussi grand qu'il tiendra la mèche haute. Son grand-père la lui prend des mains, la passe d'abord à la droite, puis à la gauche de son visage, pour séparer

le sacré du profane et le saint jour qui finit des jours ordinaires qui commencent; ensuite il boit le vin, en répand quelques gouttes dans l'assiette posée devant lui, y plonge la cire allumée ; et dans le grésillement de la cire, dans une volute de fumée, avec la lumière qui s'en va, disparaît aux yeux de Rubën la Fiancée couronnée, mystérieusement, comme elle était venue...

Cependant, on ne sait pourquoi, il y a des jours dans la semaine où rien de fâcheux ne vous arrive. On peut se hasarder sur la route, les chiens couchés devant les portes n'aboient pas après vous, les oies ne sont pas féroces, et les petits Chrétiens eux-mêmes oublient de vous persécuter et de vous tirer par les boucles... Un de ces jours dorés s'est levé pour Rubën. En compagnie d'enfants chrétiens, il est parti pour la maraude; et les voici tous arrêtés le long du mur d'un verger où montent des framboises. Rien de sucré, rien d'excellent comme une framboise un peu chaude. Micha, le fils du boulanger, tire à lui la plante flexible. Les autres gamins en font autant, et même Denis le boiteux. Rubën les regarde avec envie, mais n'ose toucher aux fruits rouges.

— Pourquoi donc n'en manges-tu pas? lui demande le hardi Micha.

Ah ! pourquoi ?... Peut-il savoir, ce petit garçon chrétien, qu'à tout acte de la vie préside une bénédiction : la bénédiction que l'on dit en se levant et en se couchant, au commencement et à la fin des repas, en se livrant au repos et en se mettant au travail ; celle que l'on dit lorsqu'on voit des éclairs ou qu'on entend le tonnerre ; celle que l'on dit devant un arbre ou un arbrisseau odorant ; celle que l'on dit lorsqu'on respire l'odeur d'une plante aromatique ou le parfum des épices ; celle que l'on dit lorsqu'on voit l'arc-en-ciel ou que le regard se pose sur une beauté remarquable ; celle que l'on dit quand on met un vêtement neuf ou qu'on rejette un vieux caftan ; celle que l'on dit en voyant un rabbin éminent, un savant distingué, ou bien un souverain, un géant ou un nain (sois loué, Éternel, qui diversifie tes créatures !) et, entre mille autres encore, celle que l'on dit avant de manger les fruits des arbres ou les productions de la terre...

Or les framboises sont-elles un fruit des arbres ou bien un produit de la terre ? Laquelle des deux bénédictions convient-il de prononcer

avant de les porter à ses lèvres? Voilà ce que Rubën ignore. Et déjà subtil, il demande avec un air négligent :

— Le framboisier est-il un arbre ou bien un produit de la terre?

— Le framboisier est un arbre, répond le fils du boulanger, pour qui le monde est sans mystères.

— Béni sois-tu, Éternel notre Dieu, Roi de l'univers, qui a créé les fruits de l'arbre! murmure le pieux enfant dans son cœur.

Et la bénédiction faite, il pille sans remords, avec ses camarades, les framboisiers du voisin.

Rares intermèdes de concorde et d'oubli! Ces petits Chrétiens sont féroces! Aussi longtemps que les grandes Croix de tôle étendront leurs bras menaçants sous les tilleuls de la place et à tous les carrefours des chemins, il n'y aura ni paix ni trêve entre les enfants du Christ et les enfants d'Israël!

C'est surtout à la fête qu'ils appellent Noël, que ces petits Goÿm se montrent terriblement arrogants! Il faut alors les entendre chanter la sinistre chanson du lard! Et tout devient, dans leur conduite, d'une extravagance folle! Ils se lèvent à minuit, et s'en vont dans leur église, où ils se livrent à des chants insensés. Jusqu'au matin ils adorent une poupée, un âne, un bœuf et une étoile. Le lendemain, c'est à peine croyable comme ils sont devenus méchants : on dirait que l'âne et le bœuf leur ont passé tous leurs défauts!

Ah! ce jour-là, il serait sage de rester paisiblement près du poêle. Mais ces Chrétiens ont des réjouissances qui, même pour un petit Juif, sont du plus haut intérêt. Chez la femme de l'intendant du Magnat, un superbe sapin est dressé; des centaines de bougies sont allumées dans ses branches; mille objets admirables, enveloppés de papier doré, pendent à tous les rameaux : c'est d'un effet prodigieux!

Comment résister au désir de voir de plus près ces merveilles? Les pieds enfoncés dans la neige, le nez collé contre la vitre, Rubën regarde les enfants tourner autour du bel arbre qui brille, en se tenant par la main, filles et garçons mêlés. Que tout ce monde est donc étrange! Le curé du village bavarde avec les femmes, caresse les enfants; son caftan est presque pareil à celui du Rabbin, mais a-t-on jamais vu le Rabbin parler aux femmes? l'a-t-on jamais vu sourire?... Et tous, garçons et filles, ils ont la tête nue! Personne, pas même le curé, n'a gardé son chapeau, comme si un homme pieux ne devait pas toujours avoir la tête couverte, au moins d'une calotte de soie...

Le petit Juif contemple ce spectacle avec admiration et dégoût. Le soir tombe, une brume épaisse enveloppe peu à peu la place; les maisons semblent s'abaisser et l'église grandir. Par le portail ouvert, il voit étinceler dans le fond de la nef d'innombrables bougies. Il voudrait retourner chez lui, mais la curiosité l'entraîne. Il s'avance jusqu'à l'église, et aperçoit depuis le seuil, dans la forêt des cierges, sous un chaos de rochers et de branchages, tout un petit peuple bizarre de moutons, de bergers, de personnages montés sur des chameaux, et la poupée qu'ils adorent... Ah! si son père le voyait là, quel coup de lanière il recevrait en rentrant à la maison! Et voilà que soudain, la crèche, le sapin, les enfants, le curé, tout disparaît à ses yeux. Arraché, soulevé du sol, emporté par des mains brutales, le malheureux s'envole à travers le brouillard! Tout de suite, à sa tignasse rousse et à sa figure de bourreau, il reconnaît Micha, le fils du boulanger, qui le tient par les jambes. Mais l'autre, qu'il n'a jamais vu et qui l'a saisi par la tête?... C'est sans doute l'Ange

Gamaliel. Il en a bien l'affreux regard!... Que lui veulent-ils? Où l'emmènent-ils? La terreur qui lui serre la gorge l'empêche de pousser un cri. Et maintenant il pourrait crier, personne ne l'entendrait plus; il est hors du village, à l'écart des maisons, dans un endroit désert...

Le fils du boulanger l'a jeté dans la neige et appuie sur lui son genou. L'Ange Gamaliel tire de sa poche un couteau. A demi mort d'épouvante, il voit dans un éclair sa mère auprès du poêle, son père penché sur les livres sacrés... Il les appelle, mais en vain. Autour de lui rien que la neige, les champs tout blancs, et là-bas, sur la place, l'arbre de Noël qui rougeoie à travers le brouillard... Puis tout s'efface. C'en est fait! Il a senti contre sa joue la lame glacée du couteau!

Quand il revient de sa folle terreur et qu'il rouvre les yeux, le fils du boulanger et l'Ange Gamaliel s'enfuient à toutes jambes, mais ses deux longues papillotes gisent devant lui sur la neige, pareilles à des oiseaux morts. Un désespoir immense, infini, l'envahit. C'est le

chemin du Ciel qu'on vient de lui couper!... Comment rentrer à la maison? Que vont dire son père et sa mère? Aussi pourquoi s'attardait-il à regarder l'arbre maudit, et cette crèche avec son étoile, sa poupée, le bœuf et l'âne?...

Il ramasse les chères papillotes, et tête basse, le cœur serré, reprend le chemin du village. Afin d'éviter l'église, il coupe à travers champs. Mais en échappant à l'église, il tombe sur la Croix du carrefour. Pour ne pas voir le grand Christ de tôle qui s'y trouve suspendu, il détourne la tête. Dans la neige qui tourbillonne, le cadavre est là menaçant. Ses bras immenses s'étendent au-dessus de la route, prêts à s'abattre sur lui. Il court, et la Croix le poursuit! Il court à perdre haleine dans la neige où il trébuche; mais à chaque enjambée qu'il fait, la Croix gagne sur lui du terrain. Dans son cou, un souffle glacé; derrière lui, une effroyable main qui s'avance... Encore un pas, voici la porte! Il pousse un cri et se jette dans les bras de Guitélé. Maître du Monde, il était temps! La terrible main glacée avait déjà saisi son tzitziss!

Or, quand il vit les chères boucles coupées, Hertz Wolf ne détacha point la terrible lanière de cuir, qui sépare les parties nobles et supérieures du corps des parties inférieures, pour administrer à Rubën la correction qu'il redoutait. Pas un mot de reproche, pas un geste de colère. Rien que le silence chargé de deuil qui accompagne les malheurs inévitables, et la tristesse d'un regard qui disait à l'Éternel : « Éternel, Rocher des Mondes, voici le premier pas de mon fils Rubën sur le dur chemin de l'épreuve. Il en fera mille et mille autres, mais le premier est le plus douloureux. Reçois-le en prémices des mains de ton pauvre serviteur... » Puis ramenant les yeux sur l'enfant, plus angoissé de son silence qu'il n'eût été de sa colère, il lui prit dans les mains les papillotes encore chaudes de vie, ouvrit la Bible des jours de fête, et entre deux feuillets, comme des fleurs de souvenir, et de rancune aussi, il les mit au Livre des Juges.

Un Chrétien peut-il comprendre ce que signifie pour un Juif cette chose : apprendre à lire? Un Chrétien lit comme il mange, comme il boit ou comme il dort; sa langue, comme celle des animaux, ne lui sert à d'autres usages qu'à des usages matériels, à se procurer la subsistance, à échanger avec ses pareils des injures au cabaret ou à insulter le Juif... Mais pour un enfant d'Israël, apprendre à lire, c'est rejeter comme un caftan usé la vieille langue de tous les jours, le cher yiddisch familier, fait de tous les patois du monde, de tous les mots empruntés à tous les peuples traversés par Israël dans ses tribulations; c'est apprendre à parler comme parlaient aux anciens jours de gloire, les rois David et Salomon; c'est apprendre la langue sacrée dans laquelle le Maître du Monde a donné sa loi à Moïse, cette langue dont chaque

syllabe est un souffle même de Dieu, et dont le son le plus léger pourrait ébranler l'univers. Apprendre à lire, c'est prier.

Aussi avec quel soin, le jour où pour la première fois Hertz Wolf-qui-a-des-pieds-jusqu'au-cou conduisit Rubën à l'école, il l'enroula dans son taliss, pour qu'en ce jour béni où son fils allait épeler les premières lettres de l'alphabet hébraïque, il fût pour ainsi dire tout enveloppé de prières!... Et puis ces paysans hongrois laissent toujours leurs cochons errer à l'aventure dans les rues du village, et il vaut mieux, n'est-il pas vrai, ne pas subir la vue mortifiante d'un cochon, quand on va commencer à lire dans la sainte Thora.

La maison où l'on enseignait cette langue éblouissante, était bien la plus pauvre, la plus sordide du village, et en vérité plus pareille à une étable qu'à une maison. C'était un édifice bas, couvert de chaume rongé par la dent des brebis; des flaques d'eau croupissaient sur le sol, et, sous le chaume, des toiles d'araignées qui frémissaient aux courants d'air, faisaient un plafond mouvant. Du côté tourné vers

l'Orient, une pancarte était pendue avec l'inscription hébraïque : « De ce côté souffle un vent vivifiant. » Et en effet, le mur laissait paraître un trou noir et béant pour rappeler la destruction du Temple, et par ce trou arrivaient un vent glacial et aussi une forte odeur de bouc. Car il n'est guère agréable d'avoir un bouc dans son étable, et les Juifs du village s'étaient débarrassés sur le Maître d'école du soin d'élever les enfants et d'entretenir le bouc nécessaire aux brebis de la Communauté. Et bien qu'il soit écrit que ceux qui étudient la Loi dégagent un parfum plus exquis que l'encens et la myrrhe, les souffles rassemblés du Mélamed et de ses écoliers n'arrivaient pas à corriger l'impétueuse odeur de la bête.

Dans cet antre de science hébraïque, une quarantaine d'enfants ânonnaient la langue sacrée. Le Temple de Salomon n'eût pas semblé plus beau à Rubën ! A la maîtresse poutre, pendait après une longue ficelle une brioche enduite de miel, qui figurait la première lettre de l'alphabet divin. Jamais lettre, en aucune langue, n'apparut plus brillante ! Dans la pé-

nombre de l'étable, aux yeux éblouis de l'enfant, elle étincelait comme de l'or sous le jaune de l'œuf qu'on avait cassé dessus. Sa mère le lui avait bien dit : « Au monde, il n'y a rien de plus beau que d'apprendre à lire la Thora ! » Lorsque la lettre étincelante se fut suffisamment balancée au-dessus de son nez et qu'il sut qu'elle se nommait alef, le vieux maître d'école la détacha du fil et la lui mit dans la main. Elle était faite de la pâte dont est pétri le pain du samedi et d'un goût délicieux. Une seconde lettre suivit; il la mangea comme l'autre, et, ce jour-là, quitta l'école, bien assuré qu'il n'y avait rien d'aussi bon que les lettres de l'alphabet hébraïque.

Mais il n'y a que la lettre alef qui soit en pain du samedi ! Les autres ne sont pas dorées ; elles ne brillent pas au bout d'une ficelle, recouvertes d'un beau jaune d'œuf ; elles ont plus souvent le goût des larmes que celui du miel ou de la pâte du Sabbat ; et la science des choses divines ne s'acquiert pas en un jour ! Maintenant, chaque matin, Rubën se lève avant l'aurore, pour se rendre au héder dans la boue

et la neige, quand les petits Chrétiens du village dorment encore à poings fermés. La forge n'est pas allumée, une faible lueur de jour apparaît seulement, très loin, derrière les sapins des Carpathes. Le torrent fait un bruit sinistre. Que traîne-t-il ainsi dans la nuit? Rubën ne l'a jamais su... Si matin qu'il arrive, il trouve le vieux Maître d'école déjà devant sa table, en train de réciter ses prières. C'est à croire qu'il ne se couche jamais ! Il est vieux, extrêmement vieux, comme doit l'être un vrai Mélamed, car celui qui apprend quelque chose d'un maître jeune ressemble à un homme insensé, qui mange des raisins verts et boit le vin sortant du pressoir, mais celui qui a un maître d'âge mûr est pareil à un homme qui mange des raisins exquis et qui boit du vin vieux. Les deux papillotes rituelles, qui encadrent ses joues creuses, ne sont que deux maigres tire-bouchons mais qui proclament par leur longueur sa piété et son savoir. Les poils rares de sa barbe, qu'il tire et arrache sans cesse, pendent en longs filaments sur son caftan usé; et quand l'un d'eux lui reste dans

la main, plutôt que de jeter à terre ce poil qui, à son menton, chantait la gloire de l'Éternel, pieusement, comme il est prescrit, il le dépose entre les pages de son précieux Talmud, qui depuis cinquante ans est devenu un cimetière de poils, un effroyable herbier.

Sous son œil rougi par les veilles et sa gaule toujours vigilante, les petits écoliers se balancent et chantonnent, dans un vacarme de voix discordantes, les mots de la langue inconnue. Peu importe qu'ils la comprennent, l'antique voix mystérieuse ! Il suffit d'en savoir les signes, d'en connaître par cœur les versets, de les lire, de les psalmodier suivant la cadence éternelle. Et de l'aube jusqu'au crépuscule, les phrases du texte incomparable vont et viennent indéfiniment sur les lèvres puériles. Et les jours, les longs jours s'écoulent dans le balancement inlassable et la mélopée criarde, sous la menace de la gaule qui réveille celui qui s'endort, active l'indolent et va porter de loin, jusqu'au fond de la salle, cet avertissement : sois attentif à ton travail sacré, car si tu ajoutes une lettre de trop ou si tu

en retranches une, tu causeras la perte du monde !

Heureusement, le Mélamed adore le tabac à priser. Salomon, Moïse ou Jacob ont deux kreutzers dans leur poche, et s'interrompant tout à coup dans la lecture sacrée : « Reb Nathaniel, crient-ils impudemment, racontez-nous une histoire, nous vous donnerons nos deux kreutzers ! » Alors les voix hésitantes des tout petits s'arrêtent, et aussi la mélopée de ceux qui psalmodient le Talmud et la Thora. On dirait qu'une source s'est tarie, ou bien c'est comme dans la forêt, quand le vent cesse de souffler et que les sapins se taisent. La gaule impitoyable semble prise de paralysie, l'enchantement du ciel descend des toiles d'araignée, toute la chambre embaume le tabac à priser. Et Reb Nathaniel, de sa voix nasillarde, où les enfants sont trop petits pour découvrir l'ironie, raconte quelqu'un de ces beaux contes qui, depuis des siècles, ravissent l'imagination d'Israël, et surtout le récit « Quand le Messie viendra » où l'on croit entendre rêver un homme qui a le ventre vide

et l'esprit plein d'espérance... Quand le Messie viendra, ce sera par un beau samedi. Sur le plus haut des monts Carpathes, le Prophète Élie sonnera de la trompette, et alors se produira le miracle! Le Messie, qui erre par le monde, depuis la chute de Jérusalem, sous les vêtements d'un pauvre Juif inconnu, se révélera tout à coup, avec une cuirasse d'argent et un riche manteau de velours. Et ce sera pour tous les Juifs la fin de leurs souffrances! Une grande averse de vin doux tombera sur la terre, le soleil aura des rayons aussi gros que des lances, et au bout de chaque rayon pendra une excellente chose à manger. La terre rejettera le Léviathan, le poisson fabuleux qui supporte l'univers et qui nourrira tous les hommes ; des Anges porteront à ce festin de larges coupes dorées. Et c'est le vin de la première récolte, que le Maître du Monde a fait garder dans ses caves célestes, qui sera servi dans ces coupes. Tous les bons Juifs chanteront, tous les enfants danseront et sauteront. Ah! quand ce jour viendra-t-il?...

Tant de matins dans la neige et la boue, tant de chantonnements, tant de coups de gaule ont enfin porté leurs fruits. Ils sont oubliés, à cette heure, les cheminements dans l'aube triste qui tombe des sapins, et les jours interminables sur les bancs du héder. Chez le Juif aux longs pieds, autour de la table bien servie, resplendissent les visages des amis des jours de fêtes. Le bedeau de la synagogue est venu sans qu'on l'invite. Le Mélamed a revêtu son caftan le moins rapé et son haut bonnet de fourrure, où l'on voit voler les mites. Les bougies brillent sur la nappe, comme aux plus beaux samedis. Mais que sont aujourd'hui les bougies du Sabbat? C'est lui, Rubën, la plus brillante étoile! C'est lui le cierge le plus étincelant! C'est lui la cire la plus pure! Pour la première fois, il va réciter en public un passage des Saints Livres de Moïse!

Son père le saisit à deux mains et le plante debout sur la table, au milieu des bougies. Le Mélamed arrache un des poils de sa barbe et renifle une prise. On va voir ce qu'il fait de ses élèves ! Mais patience ! Encore un moment ! Il faut qu'il brille encore davantage aux yeux de Dieu, cet enfant du Seigneur, ce don de la Thora ! N'est-il pas aujourd'hui son arche, le sanctuaire de sa Loi ? Qu'on le couvre des choses les plus précieuses ! Qu'il soit paré, étincelant comme le rideau du tabernacle ! Qu'il retentisse d'un bruit d'argent, comme la Thora elle-même retentit de sonnettes ! N'est-il pas la Thora vivante ?

Et chacun sort de sa poche sa montre d'argent avec la chaîne, et l'accroche à l'enfant, pour qu'il égale en éclat les gaines des plus riches Thora, et qu'il fasse, en se balançant, la musique des clochettes. Il brille, il étincelle comme la devanture d'un bijoutier viennois.

— Maintenant, va ! dit le Mélamed, en respirant son large pouce noir de tabac.

C'est toujours plein de grâce, un bel enfant qui s'avance, le cœur gonflé d'émoi, dans un

cercle silencieux, pour chanter sa chanson ou réciter sa fable. Mais dans cette chambre d'auberge, dans ce coin perdu des Carpathes, ce petit Juif, debout au milieu des bougies, qui chantonne les versets divins d'une voix mal assurée, ces Hébreux attentifs, qui, entraînés eux-mêmes par la mélopée séculaire, l'accompagnent à mi-voix en balançant sur leurs joues les papillotes rituelles, c'est toute la vieille Judée qui écoute parler Dieu... Le cou tendu, l'oreille au guet, le Mélamed se penche sur la table pour vérifier si son élève ne passe aucun des mots du texte incomparable. Adonaï (béni soit-il!) écoute aussi du fond du ciel. Mais Lui n'a pas besoin de se pencher pour entendre!

La récitation finie, les applaudissements éclatent. Un bonheur plein d'orgueil emplit le petit cœur palpitant, ce bonheur, ce délice juif, la félicitation, la louange pour ce qui a toujours paru à ce peuple, si attaché qu'il soit aux misérables biens terrestres, comme le trésor le plus précieux : l'intelligence et le savoir.

— Dieu te fasse devenir comme Ephraïm et Manassé! lui dit chacun en reprenant sa montre.

Et les matrones qui l'ont sauvé de la terrible Lilith, déclarent, en l'embrassant, à sa mère pâle de plaisir :

— C'est un enfant tout en cire.

Les œillets fanés refleurissent, les papillotes coupées repoussent. Mais les rêves déçus d'un enfant, les voit-on jamais refleurir? Et où est le Talmud assez épais, aux feuillets assez nombreux, pour contenir entre ses pages toutes les boucles divines que laisse tomber un front puéril sous le souffle de la vie?...

Quand, le vendredi soir, la bruyante voiture d'Amram retentissait dans la cour, longtemps Rubën s'était imaginé que son grand-père ramenait, sous la bâche de sa charrette, la belle Princesse de Sabbat, du pays de perles et d'émeraudes qu'elle habite derrière la forêt. Et le lendemain soir, lorsqu'il voyait Amram ratteler son cheval, dès que le cierge s'était éteint en grésillant dans l'eau-de-vie, il était bien persuadé que le vieillard repartait pour accompagner la Princesse dans son palais enchanté. Hélas! aujourd'hui il sait bien que la

voiture n'est chargée, suivant les mois et les saisons, que de ferraille, de vieux habits, de peaux de moutons fraîchement écorchées, de volaille ou de plume. Que ferait là-dedans la Fiancée couronnée?...

Et combien d'autres illusions, combien d'autres chères papillotes, la vie, plus cruelle encore que le plus mauvais enfant chrétien, coupe tous les jours sur ses tempes! Chaque soir, au retour de l'école, il trouvait son père dans sa chambre, penché sur sa petite table et lisant les textes sacrés. Et cette étude éternelle le pénétrait pour Hertz Wolf d'une admiration mêlée de crainte, qu'il n'avait ni pour sa mère, ni pour son grand-père Amram qui emplit la maison des éclats de sa voix, cause familièrement avec tous les gens du village, qu'ils soient Hongrois, Slovaques, Tziganes, Chrétiens ou Juifs, et ne dédaigne pas de trinquer avec eux, s'en va, revient, repart, ne reste jamais en repos, fréquente peu la synagogue, disparaît toute une semaine, et tout à coup, revient dans l'après-midi du vendredi, à l'heure où le Schamès crie : «Schoul herein!

A la synagogue! » juste à temps pour changer son caftan, chargé de boue et de neige si l'on est en hiver, plein de poussière si l'on est en été, pour le caftan du samedi.

Mais son père! Son père qui ne fait rien! Qui n'utilise ses pieds que pour aller de la maison à la synagogue, et de la synagogue à la maison! Dont les mains ne sont occupées qu'à la prière, dont la langue ne se délie que pour chanter la Loi, dont les yeux ne s'emploient qu'à la lecture des saints textes! Son père qui parle à peine, l'esprit perdu au fond d'insondables pensées; qui n'adresse que rarement la parole à un Hongrois, et jamais à un Tzigane; qui s'use les yeux, nuit et jour, sur le ténébreux Zohar, et semble porter dans sa barbe et les plis de son caftan les miracles et la piété de la ville sacrée où il a vu le jour! Son père enfin, le fils du grand Sofer de Bels, qui, rien qu'en se tenant assis devant ses livres, hâte dans le mystère de la terre et des cieux la venue du Messie!

Or un samedi soir, après l'adieu à la Princesse, Amram, toujours pressé, avait rattelé sa

voiture. Hertz Wolf monta près de lui sur le siège, et tous deux disparurent dans les ténèbres.

Depuis ce jour, en rentrant du héder, Rubën ne retrouve plus son père dans la petite chambre sombre, derrière le cabaret, lisant à la fenêtre. Il ne le trouve pas davantage dans la chère synagogue. Et le vendredi soir, il le voit revenir aussi crotté que le grand-père lui-même! Pourquoi donc un tel changement, un tel bouleversement des choses?... Il voudrait le demander à sa mère, mais la crainte l'arrête, comme s'il redoutait d'aborder le plus terrible des problèmes... Hélas! le Juif-qui-a-des-pieds-jusqu'au-cou n'est plus gendre! Sept années ont passé, depuis le jour où l'Évêque a confié à Trébitz l'administration de ses biens, et le terme est échu du délai que Reb Amram avait accordé à Hertz Wolf pour continuer ses études. Sans comprendre, Rubën regarde la place inoccupée, et le cœur partagé entre la honte et l'angoisse, il sent obscurément qu'un malheur s'est abattu sur la maison.

CHAPITRE VII

L'AN PROCHAIN, A JÉRUSALEM!

Le temps de la Pâque est venu.
Dans le bois retentit le roucoulement de la colombe,
Le figuier porte déjà ses bourgeons,
Le tronc de la vigne fleurit.
Lève-toi, ô mon bien-aimé.

Ainsi chante le Psalmiste. Deux tendres mains ramassent l'univers engourdi; un souffle divin le ranime; l'hiver court chercher un refuge sur le plus haut des monts Carpathes et dans le cœur glacé des Chrétiens; le dernier souci disparaît du front ridé d'Israël... Partout, dans les maisons, on reblanchit les murs, et la ménagère diligente poursuit de son balai les moindres miettes de pain arégé dans les fentes, car il est écrit dans la Loi :

« Quiconque, en ces jours, mangera du pain levé, boira des boissons fermentées ou même en gardera sous son toit, sera retranché de la Communauté d'Israël. » Aussi, pour être bien sûr de n'avoir en sa possession aucun produit fermenté, chacun s'empresse de vendre, par un contrat fictif, sa boutique et son commerce au plus pauvre Chrétien du village. Le boulanger lui cède sa farine, son four et son pétrin; le cabaretier son débit; l'épicier ses denrées; et ceux-là mêmes qui ne font pas commerce de produits fermentés vendent aussi leur magasin, car pourraient-ils jurer au Saint des Saints (béni soit-il!) qu'une souris n'a pas apporté dans un coin une miette de pain levé ou quelque relief impur?

O miracle! plus un trafic, plus un négoce à Hounfalou. Au milieu de la synagogue une table est dressée, sur laquelle on verse le blé dont on va faire le pain azyme, qui seul est permis en ces jours. Jeunes et vieux se pressent autour du blé rituel pour trier les grains un à un et rejeter tout ce qui porte une trace de germination. Les longues papillotes, blanches,

fauves ou noires, se penchent sur le beau tas doré. On pourrait se croire revenu au temps quasi fabuleux où le peuple d'Israël était agriculteur et pasteur.

Dans les rues du village plus un enfant chrétien. Tandis que dans les maisons juives on se livre avec joie aux derniers apprêts de la fête, dans la masure du Tzigane et sous le chaume du Hongrois d'effroyables histoires se racontent, qui font trembler de peur les enfants. On dit que pour célébrer leur fête, il faut à ces maudits Juifs le sang d'un petit Chrétien. Ils en volent un, chaque année, l'emportent dans leur synagogue, lui font au cou une large blessure pour lui retirer tout le sang, qu'un petit Juif recueille dans un grand vase rouge, et qu'ensuite ils mélangent à leur pain de damnation. Car ils savent bien, ces Judas, qu'ils ont crucifié le vrai Dieu, et ils espèrent qu'en mêlant un peu de sang chrétien à leur sang, ils participeront aux mérites de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Ah! ils n'ont plus envie de chanter maintenant, les gamins du village, la fameuse chanson du lard! Ils ne poursuivent plus Rubën,

comme à l'époque de Noël, pour lui couper ses papillotes! Durant toute cette semaine, ils évitent de passer du côté des maisons juives, de jouer près de la synagogue. Et du plus loin qu'ils aperçoivent le Juif Rouge, dont c'est la fonction d'immoler les poulets, les oies et toutes bêtes destinées à nourrir la Communauté, ils prennent leurs jambes à leur cou et se réfugient prudemment à l'abri des palissades, dans la cour de leurs maisons.

Le beau soir est venu. Chez le Juif aux longs pieds, autour de la table brillante, six Rois se sont assis, ou plutôt étendus sur les doux oreillers de plume et les édredons rouges, le corps penché du côté gauche, la tête dans la main, le coude nonchalamment appuyé, dans la pose noble qu'on voit aux princes sur les vieilles images. Il y a là Amram Trébitz, Hertz Wolf, un vieux mendiant invité pour la fête, Rubën, Hannah et Guitélé, tous coiffés du bonnet à treize queues de fourrure ou de la perruque en satin, tous pareils au roi Salomon ou à la reine Esther. Sur la nappe

étincellent le chandelier d'argent, les assiettes à fleurs, les verres multicolores, et la coupe richement dorée où, tout à l'heure, le grand Prophète Élie va venir poser ses lèvres. Et chaque convive a devant lui, entre une assiette vide et une autre pleine d'eau salée, un petit échafaudage formé de trois pains azymes, sur lesquels sont en équilibre un gobelet plein de vin sucré, d'amandes pilées et de gingembre, un œsophage de poulet, du raifort, des herbes amères et un œuf dur cuit sous la cendre.

Timidement, avec effort, Rubën tire de son gosier les fameuses questions rituelles, par lesquelles tout bon enfant d'Israël ouvre le grand festin de Pâques. « *Pourquoi cette nuit est-elle distinguée de toutes les autres nuits? Pourquoi, les autres nuits, pouvons-nous manger à notre gré du pain levé ou du pain non levé, et cette nuit, seulement du pain non levé? Pourquoi, les autres nuits, pouvons-nous manger les herbes qui nous plaisent, et, cette nuit, seulement des herbes amères? Pourquoi, les autres nuits, ne trempons-nous jamais nos aliments dans l'eau salée, et pourquoi, cette nuit, les y trempons-*

nous deux fois? Pourquoi, les autres nuits, mangeons-nous assis ou appuyés sur le coude, et, cette nuit, seulement accoudés? »

Alors, d'une voix triomphale, Hertz Wolf-qui-a-des-pieds-jusqu'au-cou répond par la lecture du vieux récit légendaire : « *Nous étions esclaves chez le Pharaon d'Égypte et l'Éternel, notre Dieu, nous a fait sortir de ce pays par une main puissante et un bras étendu...* » Et lourd de passé, plein d'histoire, tout chargé des douleurs et des joies d'Israël, le vieux texte raconte les temps du mizraïm, le long exil d'Égypte, les afflictions des ancêtres et les faveurs dont l'Éternel a comblé son peuple élu : les plaies qu'il suscita aux tyrans égyptiens, le sang et les bêtes féroces, la grêle et les grenouilles et la mortalité des animaux, les sauterelles et la vermine et les ulcères et les ténèbres et la mort des premiers nés. A chacune des catastrophes que le vieux texte remémore, Rubën trempe son doigt dans son verre et laisse tomber sur le Livre une goutte du joyeux vin de Pâques, comme une liqueur d'allégresse, comme un

baume d'espérance. Hertz Wolf n'interrompt son récit que pour avaler d'un trait un des quatre verres de vin qu'on doit boire pendant la fête; puis il reprend l'antique mélopée : « *Qu'a demandé l'enfant sage? Que dit le simple? Qu'est ceci? Que signifient ces lois, ces statuts, ces cérémonies que l'Éternel, notre Dieu, nous a imposées en ce jour?...* » Si l'on mange des herbes amères, c'est pour rappeler le souvenir de la servitude en Égypte, le travail de l'argile et de la brique, les corvées dans les champs et les autres fardeaux dont les ancêtres furent accablés; si l'on mange des pains azymes, c'est que, dans les boulangeries, la pâte n'avait pas encore levé lorsque le Roi des Rois, le Saint des Saints (béni soit-il!) apparut à ses enfants et leur dit de quitter précipitamment l'Égypte; si l'on place devant les convives un œsophage de volaille, c'est en souvenir de l'agneau que les ancêtres ont immolé tant que subsista Jérusalem, pour remercier le Seigneur d'avoir épargné les maisons juives pendant qu'il frappait les Égyptiens. Et l'œuf dur et l'eau salée rappellent, eux aussi, le deuil et la destruction

du Temple. Et là, dans un coin de la chambre, ce bâton de voyage et ce petit baluchon symbolisent qu'Israël est toujours en exil au milieu des nations et toujours prêt à partir...

Mais voici que retentissent les mots impatiemment attendus : « *Ici l'on s'arrête, l'on boit, et l'on s'abandonne au plaisir.* » Guitélé pose sur la table la carpe qui embaume. Aussitôt se déchaîne la joyeuse folie que fait naître si vite chez ces Juifs nerveux, et si souvent à jeun, la seule odeur des plats et du vin. Et au vieux récit légendaire succèdent ces bons mots, ces plaisanteries qui n'épargnent personne, pas plus l'Hébreu que le Chrétien, et qui s'en vont de ces lointains villages faire éclater bien loin, dans quelque sordide mansarde ou un luxueux immeuble, le rire d'un Juif en exil.

Rubën est encore trop petit pour participer à ce rire, ce rire étrange, cruel, aigu, qui, depuis des siècles et des siècles, est la défense la plus sûre, la meilleure arme d'Israël. Déjà si prévenu qu'il soit qu'il y a autour de lui, dans sa vie, dans celle des siens, un mystère dont il souffre et s'enorgueillit tout ensemble,

il est encore innocent de cette ironie cruelle qui ne ménage rien, entame toute chose, même ce qui tient le plus au cœur. Plus tard il rira à son tour : ce sera toujours assez tôt! Sur sa joue ensommeillée, à demi cachée par les boucles qui s'échappent de son bonnet de velours, passe le rire gouailleur, non sans laisser une trace invisible. Couché sur son édredon rouge, il lutte contre le sommeil, car le moment approche où le Prophète Élie va entrer dans la chambre, pour vider la coupe sacrée qu'on vient de remplir de vin. Le long récit de Pâques a repris de nouveau, et les pesants versets des psaumes font au-dessus de son sommeil le bruit d'un marteau sur l'enclume :

Rendez grâce au Dieu des Dieux,
Car sa bonté est éternelle!
Qui frappa les Égyptiens,
Car sa bonté est éternelle!
Et fit périr des rois puissants,
Car sa bonté est éternelle!
Si'Hon, roi des Amoréens,
Car sa bonté est éternelle!
Et Hog, roi de Bazan,
Car sa bonté est éternelle!...

Cependant, du fond de l'ombre et du temps, à travers le vent et la neige, le Prophète est arrivé. Le vieux mendiant se lève pour lui ouvrir la porte, et tout le monde se lève avec lui. Le souffle de la nuit glisse dans la chambre surchauffée, la flamme des sept bougies vacille. Rubën sent passer sur sa joue la caresse du manteau d'Élie! Ses yeux ne quittent pas la coupe où le grand Prophète va boire. Il a bu! Il en est sûr. Il vient de voir le vin baisser dans le cristal étincelant!... Chacun vide d'un trait le dernier verre de la cérémonie. Et lui, Rubën, pose ses lèvres à la coupe magique où Élie a posé les siennes... Cette dernière goutte enchantée achève de lui tourner la tête. C'est dans un rêve qu'il entend les convives se renvoyer, l'un à l'autre, le salut que, depuis l'Exode et la chute du Temple, répète, en cette nuit de Pâques, la race dispersée : « L'an prochain, à Jérusalem! » Adieu d'une foi sans confiance, mots d'invincible espoir et d'amère ironie, qui tombent comme la feuille du saule sur un miroir d'eau dormante, y font vibrer une onde et se perdent

dans le silence et la nuit... Sa mère l'emporte dans ses bras. Un instant, il rouvre les yeux. Et dans le vieux mendiant qui s'en va, il croit voir sortir de la chambre le Prophète Élie lui-même.

CHAPITRE VIII

LE CHEMIN DE LA CROIX

Ou donc es-tu, Jérusalem? Sur le sommet des monts Carpathes voit-on briller tes maisons d'or? Comment arriver jusqu'à toi? Faut-il prendre la route qui passe devant les maisons des Tziganes, ou bien le chemin qui contourne la demeure du Magnat? Combien de villes, combien de villages, aussi grands qu'Hounfalou, faut-il laisser derrière soi avant de rencontrer la Cité Sainte, où depuis des siècles et des siècles pleure une jeune fille sur les ruines du Temple écroulé?... Ainsi rêve l'enfant tout en cire. Mais pour faire un pareil voyage il faut avoir l'âme intrépide, un cœur qui ne s'effraie de rien. Certes, depuis longtemps il n'a plus peur des oies. Entre toutes les bêtes de Dieu l'oie est une créature excel-

lente. Que deviendrait le Juif sans l'oie? Qui donnerait la plume pour les coussins de Pâques, et la graisse pour le dîner du samedi et les gâteaux de la fête d'Esther? L'oie, c'est le cochon du Juif! Sans doute, les enfants chrétiens continuent d'être féroces et lui crient toujours aux oreilles la terrible chanson du lard. Pourtant, à trois ou quatre contre un seul, on peut encore s'en tirer! Mais deux choses conservent pour lui leur insurmontable horreur : les chiens et les Croix des carrefours!

Oh! ces Croix dont la terre est peuplée! Pourquoi, lorsqu'on passe près d'elles, vous tombe-t-il sur les épaules une ombre qui n'a rien de pareil à celle des maisons ou des arbres? Pourquoi, si froide, si glacée! Pourquoi le Seigneur défend-il de lever les yeux sur elles? Pourquoi, pendant quarante jours, n'écoute-t-il plus les prières du Juif assez audacieux pour les avoir regardées?... Et pourtant, il semble à Rubën que s'il osait dévisager un de ces Christ de tôle, il n'en aurait plus la crainte. « Maître du Monde! s'écrie-t-il, un

matin, dans sa prière, chaque nuit je me réveillerai comme mon père, à minuit, pour réciter le psaume de la destruction du Temple, et de plus, deux fois par semaine, le lundi et le mercredi, je n'étendrai pas de graisse d'oie sur mon pain : mais je regarderai la Croix ! »

Il a promis cela et le voici en route. Sous un ciel lourd d'orage, le village est comme endormi dans l'odeur des tilleuls. Les chiens sommeillent à l'ombre des maisons, roulés dans la poussière, la tête entre les pattes et la langue tirée, sans faire le moindre mouvement. Les fleurs de tournesol le regardent passer avec des faces épanouies. Son petit chapeau rond rejeté en arrière, les mains dans les poches du caftan, il s'en va d'un pas décidé vers la grande Croix qui se dresse à l'entrée de la forêt. Mais dès qu'il a franchi les masures des Tziganes et qu'il se voit seul sur la route, sa belle confiance l'abandonne. Assis sur le bord du fossé, et les yeux perdus devant lui, il regarde longtemps, sans les voir, les grandes vagues de blé qui ondoient à l'infini, les villages enclos dans leur ceinture

d'acacias, et les gros nuages cuivrés qui s'amassent au-dessus des champs comme pour mettre le feu aux moissons. Ah! que Jérusalem est loin! Jamais son père ni son grand-père n'ont entrepris un aussi long voyage! A quoi bon même aller jusqu'au calvaire?... S'il lui arrivait un malheur, qui donc pourrait le défendre dans cet endroit écarté? Mais dans cette solitude personne aussi ne pourra le surprendre, les yeux levés sur une Croix. Et cette pensée le rassure.

Le cœur serré, tout prêt à rebrousser chemin, il reprend sa marche incertaine du côté de la forêt. Au-dessus de sa tête, les nuages cuivrés tournent au rouge ardent, montrant au fond de leurs cavernes les grands brasiers où cuit l'orage. Une brise légère, caressante, commence d'incliner dans la plaine les hautes tiges des moissons, et anime, à la lisière des bois, les feuilles des hêtres et des charmes depuis le matin silencieuses. Il hésite, n'ose aller plus loin. Il voudrait être cet arbre qu'il a déjà dépassé et qui reste paisiblement derrière lui, ces fleurs rouges et bleues qui bril-

lent dans le blé, ce caillou qu'il fait rouler et qui s'arrête aussitôt. Mais vainement les dix mille Anges qui se tiennent à sa droite s'efforcent de le retenir sur la route poussiéreuse, dix mille Démons à sa gauche le poussent toujours en avant. Un pas appelle l'autre sur le chemin de l'arbre défendu. Les curiosités obscures qui ont conduit tant d'enfants d'Israël sur cette route, ou sur d'autres pareilles, l'entraînent, comme par la main, l'âme inquiète et les yeux baissés. Et tout à coup, dans la poussière, une grande ombre l'arrête, l'ombre effroyable de la Croix.

Elle est là, debout près de lui. Il n'a plus qu'à lever les yeux pour voir se lever dans le ciel le terrible Crucifix de tôle. Un instant encore, il hésite; puis, rassemblant tout son courage : « Maudit sois-tu, toi qui as fait une autre religion! » s'écrie-t-il à mi-voix. En même temps il se retourne. Et les voici tous les deux, le Christ et l'enfant, face à face.

C'est un pauvre Christ de village, douloureux et qui se penche, comme accablé par la journée si chaude. La couronne d'épines est

tout de travers sur sa tête ; les pluies d'innombrables saisons ont tellement éteint les couleurs dont un artisan villageois l'a barbouillé jadis, qu'il est vraiment cadavérique. Un peu de sang noir paraît encore du côté troué par la lance ; les yeux sont à demi fermés, et sur ses lèvres erre quelque chose qui a l'air d'être un sourire pour l'enfant.

Longuement Rubën contemple sur la pièce de chêne le grand corps crucifié, comme si, de sa vie, il ne devait plus le revoir et qu'il voulût enfermer son image dans son esprit pour toujours. Tout effroi s'est enfui. Pareilles à ces flocons légers que l'air disperse dans l'été, de petites pensées vont et viennent dans son cœur apaisé : « Il n'a pourtant pas l'air méchant! Pourquoi nous veut-il tant de mal? Quelle idée a-t-il eu de faire une autre religion? Peut-être lorsqu'il était petit, lui a-t-on coupé ses papillotes? Ou bien sa mère a négligé de lui tailler les ongles un samedi? Peut-être n'a-t-il pas prononcé la bénédiction qu'on doit dire en mangeant les fruits de la terre ou devant un saint Rabbi? Peut-être, lui aussi, est-il entré

dans une église, a-t-il regardé une Croix?... »

Comme il pensait cela, soudain la nuit se fit. D'épaisses ténèbres tombèrent sur toutes choses, l'éclair jaillit du ciel, le vieux tonnerre du Sinaï ébranla l'univers, et la pluie du Déluge enveloppa dans ses rafales la Croix, l'enfant, la forêt et l'immense plaine de blé. Les éclairs succèdent aux éclairs, les coups de tonnerre se précipitent, si rapides qu'il n'a pas le temps d'achever la bénédiction sur l'éclair qu'il faut déjà qu'il commence la bénédiction du tonnerre. Bientôt même il ne songe plus à faire aucune bénédiction. A toutes jambes il fuit du côté du village, dont les toits brillent là-bas derrière le rideau de pluie. Il court, et cette fois encore la Croix s'élance à sa poursuite. Derrière lui, le souffle glacé, l'effroyable main qui s'avance.. Est-ce le Christ, est-ce le vent qui emporte son chapeau? Le voici sans couvre-chef devant le Maître du Monde! Les mains croisées sur son front, moins pour se garantir de l'eau que pour dérober au Seigneur la honte de sa tête nue, il redouble sa course à travers les mois-

sons déchaînées, qui, poussées par la tempête, déferlent en vagues furibondes sur le bord de la route et semblent vouloir le submerger avant qu'il arrive au village. Tout craque, tout gémit, tout ruisselle... Est-il possible, Seigneur! qu'au milieu de ce déluge, un violon résonne encore?... L'éternel crin-crin des Tziganès salue son entrée au village. Les cours sont toutes jonchées de branches que la tempête a fauchées, les chiens tremblent sous les charrettes, les tournesols baissent leurs lourdes têtes, des trombes d'eau s'échappent des gouttières de l'église, formant au milieu de la place un ruisseau qui charrie les fleurs embaumées du tilleul. Sur son chemin, la pauvre synagogue avec son toit de chaume a l'air d'une meule de paille qui se défait sous la pluie. Il y entre, il s'y précipite. C'était l'heure de la prière de min'ha. Quelques pieux personnages priaient, vociféraient, agitaient les bras et les mains, comme pour conjurer le tonnerre. Fou de terreur et ruisselant, il se blottit contre le mur, se demandant avec effroi qui donc envoie contre lui cet

orage, ce Christ qui n'avait pas l'air méchant, ou l'Éternel Tzébaoth qui aura trouvé sans doute que pour regarder une Croix, ce n'était pas assez de lui offrir une heure de son sommeil et, deux fois par semaine, la graisse d'oie dont sa mère a l'habitude de lui graisser son pain.

Peu à peu la foudre s'éloigne, semble renoncer à l'atteindre dans la maison du Seigneur... Ah! que le Dieu des Juifs est bon! Comme on est bien dans son temple!... La prière l'enveloppe et l'endort dans sa fureur monotone... Est-ce un rêve? Autour de lui la tempête a cessé. Les prières mêmes se sont tues. Quel incroyable silence!... Pourquoi donc le Mélamed l'emporte-t-il dans ses bras? Est-ce sa mère qui le déshabille, l'essuie avec son tablier?... Ses dents claquent, tout son corps tremble. Oh! qu'il fait froid sous le gros édredon rouge!

Depuis déjà une semaine, la fièvre ne l'a pas quitté. Devant leur enfant qui délire, Hertz Wolf et Guitélé ne se disent pas un instant qu'il est malsain pour un petit garçon de passer sa vie au héder, dans le courant d'air vivifiant qui souffle du mur oriental, et que cette existence a fait à leur Rubën un petit corps fragile et nerveux à l'excès. Tous les petits Juifs d'Hounfalou ne vivent-ils pas ainsi? Un petit Juif a-t-il besoin d'air, de mouvement et de jeu? Ne lui suffit-il pas d'étudier la sainte Thora pour se tenir en santé?... Hertz Wolf et Guitélé n'accusent ni l'école, ni le travail excessif, ni la pluie de l'autre jour. Une maladie, pour un pieux Juif, ne vient jamais qu'en punition d'un péché; la mort même n'atteint personne que pour châtier un manquement à la Loi. Et parmi les six cent treize commandements dont l'inobservance peut

entraîner la mort, ils se demandent lequel ils ont enfreint pour que le Seigneur ait envoyé l'Ange de la Mort sur leur maison? Ont-ils fait porter à l'enfant une étoffe mêlée de coton et de laine? Lui ont-ils donné à manger quelque morceau de viande cuit dans un récipient ayant contenu du lait, ou du lait dans un récipient qui a servi pour la viande?... Ah! s'ils savaient que leur enfant est allé jusqu'à la forêt regarder une Croix, ils ne chercheraient pas si longtemps!

Tout le monde le dit dans le village : le fils du Juif aux longs pieds est perdu. Sa pauvre tête n'est plus sur l'oreiller que deux grands yeux remplis d'angoisse qui ne reconnaissent personne. Devant lui se dressent des villages dont toutes les pierres, par un miracle affreux, sont devenues des chiens; des forêts dont tous les arbres se transforment en Croix. Et au milieu des éclairs et du tonnerre, un grand vieillard à cornes de bélier, et dont la barbe blanche descend jusqu'aux genoux comme un taliss tout neuf, lui présente, sur une table de pierre, sa mystérieuse podzuka...

Mais qu'est-ce donc que la podzuka? La podzuka, c'est un bouquet formé des plus belles fleurs du monde. Et quelles sont les plus belles fleurs? L'œillet, la rose ou bien le géranium? Aucune n'est assez parfumée, aucune n'est assez brillante pour faire un bouquet digne de Dieu! Les plus belles fleurs du monde, ce sont les lettres de l'alphabet hébraïque. Et la podzuka se compose des mots de la sainte Thora qu'on répond à l'Éternel, quand il vous rappelle à lui. Car c'est bon pour tous les jours de s'appeler Rubën, Israël ou Moïse. Voilà de bons noms juifs, et c'est ainsi que vos parents vous nomment quand ils vous disent : « Rubën, Israël ou Moïse, lève-toi et va au héder. » Mais porte-t-on, le samedi, ses habits ordinaires? Et quand on paraîtra devant le trône de l'Éternel, lui dira-t-on simplement : « Je m'appelle Rubën, Israël ou Moïse? » On lui dira sa podzuka... Et Rubën voit le grand vieillard lui présenter son nom divin, tantôt en lettres flamboyantes qui s'approchent de lui, se posent sur son front et le brûlent, tantôt en pains du samedi, comme autrefois la lettre

alef, le jour de son entrée au héder. Ses petits bras se tendent pour attraper au vol les lettres vagabondes. Parfois il croit en tenir une, mais quand sa main va la saisir, le vieillard tire la ficelle, la lettre disparaît au plafond, et tout brûlant de fièvre, il retombe inanimé sur son lit.

En vain ses petits camarades, qui ont dansé jadis autour de son berceau pour écarter la fée Lilith et la troupe des mauvais Anges, ont recommencé leur ronde, offrant chacun à l'Éternel une minute de leur existence afin de prolonger les jours de leur pauvre compagnon. En vain sa mère lui a barbouillé le visage avec un charbon trempé dans l'eau. En vain Hertz Wolf a couru chez le Rabbin lui demander de changer le nom de Rubën en David, car Dieu a peut-être résolu de faire mourir un petit Juif qui porte le nom de Rubën, mais il n'a rien résolu au sujet du nommé David. L'Ange clairvoyant de la Mort ne se laisse pas duper par ces grossiers subterfuges : il ne lâche pas plus David qu'il n'a voulu lâcher Rubën, et Rubën-David va mourir.

Oh! pas encore, Maître du Monde! Un suprême moyen reste encore. C'est de le vendre au paysan chrétien, comme on lui vend, à Pâques, le pain levé, l'alcool et les autres produits fermentés. Mais ce procédé barbare, communément employé dans les Carpathes, et qui a sauvé tant d'enfants à Hounfalou et ailleurs, fait horreur au Juif de Pologne. Tout son cœur se révolte à la pensée de vendre son enfant comme un produit impur, et de le faire sortir, ne fût-ce qu'un moment et par contrat fictif, de la Communauté d'Abraham. Cependant, le Mélamed, le Rabbin, le Sacrificateur, et, d'une façon générale, les Juifs importants d'Hounfalou soutiennent que la chose est licite. « Suivez-moi bien, Compère, lui dit Rabbi Iankélè en tirant sa barbe malingre. Si Dieu envoie la maladie chez vous, c'est qu'il veut briser le lien qui vous rattache à votre enfant. Mais si Hertz Wolf brise lui-même ce lien, s'il vend son fils au Schabès goÿ, ne témoigne-t-il pas ainsi qu'il a compris la volonté du Seigneur, qu'il s'incline et s'humilie?... Que s'il vous répugne,

Compère, de vendre votre enfant comme un produit fermenté, je réponds avec l'Écriture qu'un âne vivant vaut mieux que Salomon en pourriture. La Thora nous le dit : le premier don de Dieu, c'est la vie, c'est sa création la plus belle. Le premier devoir du Juif est de défendre un bien si précieux contre toutes les atteintes et contre la colère de Dieu même. Tel est le sentiment de Rabbi Siméon, de Rabbi Jehuda, de Rabbi Eliézer et de beaucoup d'illustres docteurs. Et Rabbi Ben Bag Bag n'a pas hésité à écrire que pour sauver une vie humaine, il est permis d'enfreindre la Loi !... »

Hertz Wolf cite des textes contraires, oppose les docteurs aux docteurs, et dans la chaleur du pilpoul il oublie presque son enfant pour s'abandonner tout entier au plaisir de la dispute. Il accable les ignorants d'Hounfalou sous le poids de ses arguments, sans prendre garde qu'il s'acharne sur son dernier espoir et détruit dans son triomphe la suprême chance de salut qui demeure à son enfant... Dans la rue il dispute encore avec le Mélamed, bataille, gesticule, invente des idées nouvelles. Que

son érudition est grande! Que son esprit est subtil! Tout frémissant du débat, il arrive à sa porte, baise la mezouzah, pénètre dans la chambre. Mais là, brusquement, d'un coup d'aile, l'Ange redoutable de la Mort fait tomber tout son orgueil.

Il ne reste plus à Rubën qu'un misérable souffle de vie. La triste Guitélé laisse couler ses larmes dans l'eau-de-vie qu'elle apporte au Tzigane et au Hongrois. Silencieusement, dans son cœur, Hertz Wolf continue le pilpoul, mais sa fureur d'avoir raison cédant à la chère espérance, les paroles de Reb Jehuda et de Reb Eliézer, les sentences de Reb Ben Bag Bag lui reviennent à la mémoire, et les gémissements de l'enfant qui se plaint leur donnent un incroyable accent, une force qu'elles n'avaient pas sur les lèvres du Mélamed, du Rabbin ou du Schamès. Qui croire? Quel parti prendre? Quel conseil écouter?... Tout à coup, dans ces ténèbres, jaillit un éclair divin. La fameuse lanterne d'or, la lanterne de Gam Zou illumine son inquiétude; et ses rayons magiques lui disent en lettres de feu : « Hertz Wolf,

laisse là le Talmud, laisse là le pilpoul, ne laisse parler que ton cœur... »

Dès que le jour parut, il quitta sa maison, plus tremblant que le soir où il allait, dans l'ombre, délier à la synagogue les cordons de la Loi. Brillante de rosée, la lumière s'élançait des vertes profondeurs des Carpathes. Et dans le village chrétien, derrière les fenêtres fermées, les fleurs de géranium et d'œillets se réveillaient des songes de la nuit.

Ah! ce n'est pas dans la cour du paysan Pavlik qu'on peut admirer les cochons, les oies, les poules, la vache et le cheval, toutes ces belles créatures de Dieu qui annoncent l'abondance! Il n'y avait chez le Schabès goï qu'un pauvre chien famélique qui, à l'approche du Juif aux longs pieds, vint le flairer avec dégoût, et retourna se coucher en grognant, comme s'il le trouvait trop maigre.

Averti par son chien, Pavlik parut sur le seuil de sa porte et reconnut, lui aussi sans plaisir, le gendre du cabaretier. Hertz Wolf lui souhaita le bonjour avec beaucoup de politesse. Le paysan lui répondit avec une

nuance inexprimable de hauteur et d'inquiétude.

— Je viens te vendre quelque chose, lui dit le Juif sans autre préambule.

— Et comment pourrais-je acheter, Juif-qui-a-les-pieds-jusqu'au-cou? répliqua le Schabès goÿ, enveloppant sa misérable cour vide, sa maison délabrée et sa propre personne, d'un regard qui criait avec une muette éloquence : « Te moques-tu de moi, maudit Juif! Tu sais bien que ton beau-père m'a tout pris, mon cheval, mes cochons, mes oies, ma femme, la pauvre Marinka, qui est morte de misère! Tu sais bien que j'ai tout bu au cabaret du Juif Courbe, ton beau-père, et qu'encore aujourd'hui, sur son livre de compte je suis inscrit pour quarante florins! »

Comme si le chien avait compris toutes les rancunes de son maître et qu'il les eût partagées, il s'était levé de nouveau et tournait en montrant les dents autour du Juif aux longs pieds.

— Rentrons dans la maison, dit Hertz Wolf avec prudence.

Et quand ils furent dans la chambre :

— Écoute, Pavlik, reprit-il. Notre fils Rubën est malade. Achète-le moi pour deux florins d'argent, et tu n'en devras plus que trente au Juif Courbe, mon beau-père.

Des souffles, des ombres de pensées traversent l'esprit du paysan. Ces Juifs sont extraordinaires! Pourquoi lui cèdent-ils, à Pâques, leurs boutiques et leurs maisons? Et quand leurs enfants sont malades, pourquoi viennent-ils les lui vendre pour quelques florins d'argent?... Mais ces idées, qui passent dans les fumées de son cerveau, ne l'arrêtent pas longtemps. Habitué dès l'enfance aux folies de ces Juifs, il ne voit qu'une chose : c'est que sur le livre d'Amram, ce terrible livre de comptes qui exerce sur lui le magique pouvoir du crédit, le tire par le bras, le dimanche, pour le faire entrer au cabaret, et où le chiffre de quarante florins luit en lettres infernales à côté de son nom, il ne sera plus inscrit que pour trente.

Tous deux s'approchèrent de la fenêtre, afin de signer le papier par lequel Hertz Wolf

Lébowitz cédait, pour deux florins, son fils Rubën à Pavlik. Derrière les vitres crasseuses, entre le géranium et l'œillet, étincelait une bouteille ornée d'une étiquette et coiffée d'un capuchon plissé de papier rose, comme on n'en voit que dans les pharmacies. C'était une drogue que, jadis, un médecin avait donnée pour la pauvre Marinka, et que la mort l'avait empêchée de boire. Pavlik conservait la bouteille entre les pots de fleurs, à la fois comme un souvenir et comme un ornement.

— Cela aussi, dit-il, pourrait servir au petit Juif. Je te la vends pour un florin.

Un père est toujours faible quand il s'agit de son enfant. Hertz Wolf acheta la bouteille. Et l'âme écartelée par la crainte d'avoir péché contre la Loi en livrant ainsi son fils au Dieu de Pavlik et des Chrétiens, il revint à la maison épingler sur l'édredon rouge le contrat où le Schabès goÿ, qui ne sait pas écrire, a grossièrement tracé une Croix.

CHAPITRE IX

LE SURNATUREL ÉTRANGER

Le Dieu de Pavlik et des Chrétiens se montra-t-il plus bienveillant que l'irascible Dieu des Juifs? Ou bien fut-ce un effet du liquide inconnu enfermé dans la bouteille, et dont personne n'a jamais su la composition ni le nom? Peu à peu la fièvre a baissé. L'Ange de la Mort, comme à regret, a détourné son aile sombre du petit Juif trop curieux mis sous le signe de la Croix... Les choses reprirent, autour de lui, un aspect rassurant. Et à la place des rêves insensés du délire, il ne resta dans son esprit que le doux étonnement de se sentir suspendu entre le ciel et la terre.

Par ce tiède après-midi, il était assis dans la cour, sur le tronc d'arbre qui sert de banc. Sa mère pour l'amuser avait suspendu à ses joues

les longues mèches d'un jaune doré qui sortent de l'épi du maïs, et rien que d'avoir au menton cette barbe fleurie, pareille à celle du Roi David, pour la première fois il prenait du plaisir à regarder les choses autour de lui, l'acacia de la cour, la lointaine forêt, la plaine, le grand ciel sans nuage, les chars grinçants qui passent derrière la palissade, remplis du beau blé moissonné, et les Juifs, les hommes de Dieu, qui se hâtent de rentrer au village, car la journée était sur son déclin et bientôt allait paraître l'étoile brillante du Sabbat.

Pour un enfant qui revient à la vie, tout est miracle renaissant. Où va cet homme? D'où vient ce chien? Où court le vent et la feuille qu'il emporte?... De maison en maison, le Schamès s'en allait poussant son cri séculaire : « Bad herein! Au bain les Juifs! » Des groupes gesticulants et bavards se dirigeaient du côté de la mikwa (1) portant, dans un foulard, le linge propre, les bottes et le caftan du samedi. Un grincement d'essieu retentissait

(1) Bain rituel.

au loin, du côté des Tziganes. Était-ce la charrette qui ramenait son père et son grand-père de leur tournée à travers la campagne? ou la carriole du ramasseur des œufs? ou la voiture qui va chercher la Princesse du Sabbat au pays de perle et d'émeraude? ou le char du grand roi Nabuchodonosor?... Ce n'était ni la charrette d'Amram, ni la carriole du ramasseur des œufs, ni la voiture légère de la Reine de Sabbat, attelée de vingt paires de mules, aux cloches tintinnabulantes, ni le char du grand roi Nabuchodonosor. C'était un grossier chariot, comme on en voit dans toute la Pologne, avec un unique cheval attelé au timon et une bâche poussiéreuse jetée par-dessus des cerceaux. Il s'arrêta devant la palissade. Un vieillard en sortit, d'une taille géante, les yeux étincelants au fond de cavernes profondes, la barbe longue et blanche comme un taliss tout neuf. Et si prêt que fût Rubën à recevoir comme toute naturelle la chose la plus merveilleuse, et comme merveilleuse la chose la plus naturelle, il fut saisi de stupeur en reconnaissant dans ce vieillard le person-

nage aux cornes de bélier qui, dans sa maladie, lui présentait sa podzuka !

Il aurait voulu fuir, s'arracher à son banc, courir près de sa mère, mais l'étranger l'avait déjà pris dans ses bras, l'élevait jusqu'à lui, et contemplant le cher petit visage d'où la barbe de maïs était presque tombée :

— Dieu t'a conservé ! dit-il.

Puis les yeux tournés vers le ciel :

— Sois loué, Éternel, notre Dieu, Roi de l'Univers, toi qui guéris les malades !

Guitélé, portant sur ses bras les pains du samedi, qu'elle venait de tirer du four, sortait de la cuisine pour les faire refroidir, quand elle aperçut le vieillard qui reposait l'enfant sur le banc.

— Entrez, Batchi (1), dit-elle, comme on dit à tous les mendiants qui arrivent le vendredi soir. Vous ferez le Sabbat avec nous.

A ce moment, Hertz Wolf et Reb Amram arrivaient bruyamment sur leur voiture remplie de peaux fraîchement écorchées. Hertz

(1) Terme d'amitié : petit oncle.

Wolf sauta de la charrette, et laissant tomber de surprise les peaux dont il était chargé :

— Soyez le bienvenu, mon père ! dit-il en lui prenant les mains et les portant à ses lèvres.

— Maître du Monde, le beau-père ! s'écria Guitélé. Excusez-moi, Rabbi Sofer, je vous prenais pour un mendiant !

— Il n'y a point de mal à cela, ma fille, répliqua Reb Eljé, puisque vous recevez les mendiants comme vous recevriez votre beau-père.

Les trois hommes baisèrent la mezouzah et entrèrent dans la maison, d'où ils ressortirent bientôt pour se rendre au bain rituel et ensuite à la synagogue.

Guitélé, dans sa cuisine, s'occupait aux derniers soins du repas. Rubën, resté seul dans la cour, sous le tilleul agité, s'abandonnait aux plus folles pensées. Par quel mystère son grand-père ressemblait-il à l'homme aux cornes de bélier qu'il avait vu dans son délire ? Comment traversait-il l'espace invisible à tous les yeux ?... Pourquoi survenait-il aujourd'hui, sans avoir prévenu personne ?... Dans son

imagination encore tout ébranlée par le souvenir de ses terreurs et le choc de la maladie, ces questions tourbillonnaient avec les allures de la fièvre. Et tout à coup une idée vint éclairer son esprit d'une effroyable lumière : son grand-père n'ignorait rien de ce qui s'était passé le jour du grand orage, et il arrivait tout exprès, du fond de la Pologne, pour dire à son père et à sa mère qu'il avait regardé la Croix !

Écrasé par cette angoisse, il n'osait bouger de son banc, plus glacé, plus immobile que le chandelier d'argent laissé là par la servante. Les grandes ombres du soir emplissaient déjà la cour, lorsque sa mère vint le chercher pour lui donner ses habits du samedi. Il passa sans entrain son beau caftan de soie, ses belles bottes neuves, et lui, qui d'habitude prenait tant de plaisir aux apprêts de la fête, il regardait d'un œil morne sa mère disposer sur la table les pains du samedi, allumer le chandelier à sept branches, comme si les bougies n'avaient pas répandu leur brillante lumière, comme si l'odeur de la graisse d'oie, de la

cannelle et du gingembre ne réjouissait pas la maison.

— Qu'as-tu donc, mon Rubenka? disait la bonne Guitélé. N'es-tu pas fier et content de voir ton grand-père Reb Eljé! Allons, ris donc, Rubenka!

Il n'avait pas envie de rire! La prière était finie; un grand tapage retentissait dans la cour; Reb Eljé, Reb Amram, Hertz Wolf, leurs beaux Anges, la Reine du Sabbat, et derrière eux tout le village qui faisait escorte au Sofer, envahissaient le cabaret, chantant depuis le seuil :

Une femme vertueuse, heureux qui la possède.
C'est un trésor plus précieux que les perles...

Qu'ils étaient beaux et rassurants, ces chants du samedi! Mais cinq minutes avant l'orage, le soleil brillait sur la Croix!... Quel éclair, quel nouveau tonnerre allait tomber sur ses épaules? Le grand-père allait-il parler? Allait-il dire à tout ce monde qu'il avait regardé la Croix?

Cependant Reb Eljé avait fait la bénédiction

du vin. La coupe circulait de bouche en bouche, et les chansons commençaient de retentir, accompagnées du battement des mains qui se heurtaient en cadence. Un paisible sourire éclairait les traits du Sofer, qui, au milieu de ces Juifs d'Hounfalou, si prodigieusement dépourvus de calme et de sérénité, conservait, comme par miracle, la majesté des anciens jours.

— Ah! Beau-père, dit Guitélé, qui surprit son regard posé sur Rubenka, il a été bien malade! Par quelles transes nous avons passé!

A ces mots, une sueur d'angoisse inonda le pauvre Rubën.

— Ma fille, répondit le Sofer avec son immuable sourire, ne réveillons pas à cette heure de pénibles pensées : c'est aujourd'hui le samedi!

Guitélé baissa la tête, toute confuse d'avoir oublié qu'il est défendu d'attrister le saint jour du Sabbat par des idées profanes ou seulement le rappel d'un souvenir affligeant. Et Rubën, délivré pour un moment de son angoisse, se sentit renaître à la vie.

Toute la journée du lendemain, les stations à la synagogue alternèrent avec les visites, les repas et les chants. Le vieillard gardait toujours son visage tranquille et gracieux, comme si pour lui l'existence n'était que paix et bonheur. Puis le soir vint, et l'adieu à la Princesse. Hommes, femmes, enfants, la Communauté tout entière s'était donné rendez-vous chez Amram pour voir le grand Sofer de Bels accomplir les rites sacrés. Joignant ses doigts au-dessus de la flamme, il prononça la bénédiction de Celui qui a créé le feu et la lumière, et dans la transparence ses longues mains brillaient comme si elles étaient feu et lumière. Il prit ensuite la boîte aux parfums et dit la bénédiction de Celui qui a créé les épices odorantes. Avec quelle majesté il respirait les roses et les œillets séchés en faisant passer la boîte de chaque côté de son visage ! Puis il versa dans l'assiette le fond du verre d'eau-de-vie, prit la tresse de cire allumée, l'éteignit dans l'alcool et dit : « Béni soit Celui qui a fait la différence entre le samedi et les autres jours de la semaine. » Et ces gestes, ces pa-

roles qu'il entendait depuis qu'il était né, il semblait à Rubën qu'il les voyait, les entendait pour la première fois. Devant ce beau visage et cette longue barbe d'une blancheur de neige, d'où s'exhalait une profonde paix, toute crainte l'avait abandonné. Oh! le beau samedi! Jamais bougies ne parurent plus brillantes! Jamais les fleurs séchées de la boîte aux parfums n'avaient si délicieusement embaumé! Lorsque sa mère le mit au lit, il n'y avait plus dans son cœur qu'un unique sentiment : l'orgueil d'être le petit-fils du fameux Sofer de Bels!

Le menu peuple des Juifs d'Hounfalou s'en alla avec la Princesse, mais les gens d'importance restèrent à dîner chez Amram. Le repas terminé, ils s'attardèrent longtemps devant les verres d'alcool, autour de la table desservie. De son lit, où l'énervement l'empêchait de dormir, Rubën, encore tout excité par ce grand samedi, les écoutait causer de la sainte ville de Bels et des miracles du Zadik. Puis ils se retirèrent à leur tour, et le dernier hôte parti, il entendit Reb Eljé qui disait :

— Maintenant que le Sabbat est passé, il faut parler de cet enfant...

Du coup, ses terreurs reparurent. Point par point, Guitélé racontait au vieillard l'inexplicable maladie, l'intervention du Rabbin, les rondes des enfants, les jeûnes, les prières, et comment après avoir tout essayé pour le sauver, Hertz Wolf avait vendu l'enfant au pauvre Schabès Goÿ.

— Ah ! Rabbi, Rabbi, disait-elle, nous avons bien pensé le perdre ! Et comment, pourquoi tout cela nous est-il arrivé ? Ni Hertz Wolf, ni moi, ni mon père, nous ne l'avons jamais su.

— Je vais vous le dire, fit Reb Eljé.

A ces mots, la folle angoisse dressa Rubën sur son lit. Il aurait voulu crier : « Ne le dites pas ! Ne le dites pas, grand-père ! » Mais aucun son ne put sortir de sa gorge contractée.

— Ne cherchez pas plus longtemps quel péché vous avez commis, et pourquoi l'Ange de la Mort a menacé votre maison ! poursuivit le vieillard. Ne cherchez pas un péché particulier, vous les avez commis tous en un seul.

Et après un silence :

— Quand hier soir, en arrivant, j'ai vu Hertz Wolf décharger les peaux de moutons de la charrette, voilà donc, me suis-je dit, pourquoi mon fils a délaissé l'étude de notre sainte Loi! Hertz Wolf a cessé d'être gendre. Il n'y a plus assez de prières dans la maison : tout votre malheur vient de là.

Avec un soupir de bonheur, Rubën retomba sur son lit. Le grand-père gardait son secret! Il savait, et il se taisait! Une douceur, un apaisement, une confiance infinie délassèrent tous ses membres. Il entendit encore quelques paroles qui s'éloignaient de lui, comme l'autre jour les éclats du tonnerre à la fin de l'orage, et bientôt il se sentit choir dans un gouffre de sommeil.

Cependant, autour de la table, la conversation continuait.

— Il faut vivre, Rabbi Sofer! disait timidement Reb Amram. La roue du monde a tourné... le monde est devenu impie... les affaires aussi en souffrent...

— Compère, repartit le Sofer, si vous aban-

donnez la Thora, les bons seront encore moins nombreux!

— Sans doute, sans doute! répliqua Reb Amram d'une voix de plus en plus assurée. Mais le Sofer m'est témoin que j'ai tenu, et au delà, ma parole. J'avais promis à Reb Eljé que son fils serait gendre trois années. Lorsque l'Évêque m'a donné l'administration de ses biens, pour remercier Adonaï, j'ai prolongé de cinq années le temps où Hertz Wolf serait gendre. Pendant sept ans, il a vécu sous mon toit sans rien faire, j'entends sans rien faire autre chose que d'étudier nos saints Livres. Mais les difficultés de la vie augmentent tous les jours! Les paysans ne sont plus ce qu'ils étaient autrefois. Ces Goïm deviennent de plus en plus avisés, et la concurrence augmente! Il y a seulement dix ans, nous étions tout au plus cinquante Juifs à Hounfalou, et maintenant nous voilà cent! Eh! sans doute, Maître du Monde! on ne peut trop se réjouir que d'autres Juifs arrivent, mais pourquoi faut-il justement qu'ils poussent si vite à Hounfalou, et que tous les Juifs de Pologne sem-

blent avoir choisi ce village pour s'y donner rendez-vous?... Ici même, les bouches se sont multipliées. Depuis que notre sainte Thora nous a donné Rubën, que de miracles elle a faits! C'est par couple maintenant qu'Adonaï (béni soit-il!) envoie des enfants à Guitélé, et tout ce monde, Rabbi Sofer, a besoin de graisse d'oie et de fèves...

— Je ne vous reproche rien, Compère, reprit doucement Reb Eljé. Mais si croulant qu'il soit, un château est toujours un château, et si haut qu'il s'élève, un fumier reste toujours un fumier... Les Hébreux d'aujourd'hui ont de singulières façons de remercier l'Éternel! Pendant sept ans, Hertz Wolf a étudié la Thora; pendant sept ans les bénédictions du Seigneur se sont abattues sur vous. Il vous a envoyé Rubën; d'autres enfants l'ont suivi comme les fruits de la vigne et les plants de l'olivier. L'Évêque vous a donné l'administration de ses biens, de préférence à deux Chrétiens qui vous la disputaient. Et quand le Seigneur vous a fourni tant de marques éclatantes de sa sollicitude, comment le remerciez-vous?

En lui dérobant des prières, en arrachant Hertz Wolf à l'étude de la Loi!

Qu'objecter à l'évidence? Le discours du Sofer ôtait la parole à Trébitz. Hertz Wolf écoutait, tête basse, son père et son beau-père étaler au grand jour les raisons de sa déchéance.

— Mais tout cela n'est rien encore! continua Reb Eljé après un moment de silence. Vous avez posé sur le front de notre enfant Rubën la pire souillure qui puisse atteindre un bon Juif. Vous l'avez fait sortir de la Communauté d'Abraham, suivant en ceci la coutume de Juifs ignorants et barbares.

— Mon père, interrompit Hertz Wolf, ce n'est pas sans avoir hésité bien longtemps et consulté nos saints Livres, que je me suis décidé à vendre l'enfant au Schabès goy. J'en ai aussi longuement conféré avec les personnes instruites de la Communauté.

— Où il y a beaucoup de paroles, mon fils, il ne manque pas non plus de péché, répliqua le Sofer.

Et abandonnant tout à coup le yiddisch, la

langue vulgaire dans laquelle il parlait, il poursuivit en hébreu :

— La folie est une femme turbulente, stupide et qui ne sait rien. Elle s'assied à la porte de la maison, dans un lieu élevé de la ville, pour crier aux passants qui vont droit leur chemin : « Que celui qui veut savoir entre ici ! » Et elle dit à celui qui manque d'intelligence : « Les eaux dérobées sont douces ; le pain pris en cachette est agréable ; les dieux étrangers sont puissants. » L'insensé prête l'oreille, entre dans la maison, et il ne sait pas que là sont les morts et que les invités sont au fond du sépulcre...

Amram et Guitélé n'entendaient pas un mot de la langue sacrée, mais ces vieilles cadences les émouvaient jusqu'au cœur. Hertz Wolf, lui, reconnaissait dans le texte hébraïque le proverbe du roi Salomon, et ce reproche parti de si haut le réduisait au silence.

— Plaise au Maître du Monde, continua Reb Eljé reprenant la langue commune, que par une vie exemplaire cet enfant puisse effacer la tache dont vous avez marqué son front, et

qu'il évite les fléaux que le Seigneur réserve à ceux qui ont renié Israël... Je repars pour Bels demain. J'emmènerai l'enfant avec moi. Dans cette ville pieuse, que le Chrétien n'a pas contaminée, je l'élèverai pour le Seigneur, la Thora et la gloire du peuple juif. S'il plaît à Dieu de me laisser quelques années de vie, je l'instruirai dans mon art. Il deviendra un Sofer éminent, et par lui se perpétuera la longue chaîne de Sofers qu'a commencée, il y a trois siècles, Reb Gedalié Lébowitz.

Il dit. On l'écoutait avec une terreur sacrée. Puis, comme des gens qui viennent d'échapper à un immense péril commencent à reprendre haleine et jettent un regard autour d'eux, peu à peu chacun reprenait le sentiment de la réalité. Amram, repassant mot par mot dans son esprit les paroles du Sofer, constatait que le vieillard ne lui demandait pas de remettre son gendre à l'étude de la Loi, et cela le remplissait d'un vif contentement intérieur. Hertz Wolf, qui n'avait pas le cœur tranquille depuis sa visite à Pavlik, accueillait avec joie l'offre que son père lui faisait d'emmener Rubën avec

lui et de le consacrer au Seigneur. Seule, la pauvre Guitélé sentait son cœur se serrer et ses yeux s'emplir de larmes... Reb Eljé vit sa tristesse, s'approcha d'elle et lui dit :

— Tu as du chagrin, ma fille, de quitter ton fils bien-aimé. Je ne te demande pourtant pas le sacrifice d'Isaac! Et Sarah laissa partir son enfant...

— Oui, beau-père, répondit-elle. Mais quand Abraham revint, vous savez bien que Sarah était morte.

Des sanglots l'étouffaient, prêts à jaillir de sa gorge. N'avait-elle donc sauvé son fils que pour le perdre une seconde fois?... Elle quitta la table pour ne pas montrer ses pleurs. Et dans la chambre sombre et muette, que la Thora jadis avait illuminée et remplie, toute une nuit, d'un mystérieux bruit de clochettes, tandis que les trois hommes poursuivaient leur conversation, elle couvrit de larmes silencieuses les joues de Rubën endormi.

Le lendemain, comme autrefois pour le départ d'Amram, tous les Juifs d'Hounfalou,

réunis autour de la charrette qui allait emporter le Sofer vers la sainte ville de Bels, emplissaient la rue de leurs cris et de leurs gesticulations. Du cœur de Guitélé s'élance vers le ciel un suprême appel angoissé. Le sacrifice est prêt! Isaac est sur le bûcher. Rubën est dans la voiture. Mais aucun Ange, dans l'azur, n'accourt le bras tendu pour arrêter le fouet levé sur le cheval... Le fracas de l'essieu couvre le bruit des voix et les bénédictions du voyage. Rubën jette à sa mère un long regard plaintif. Adonaï l'a donné, Adonaï le remporte! Tout s'enfuit derrière lui, la place du village, l'église et la chère synagogue, les maisons des Hongrois, les acacias des cours, les géraniums et les œillets, les masures des Tziganes, le verger aux framboises, le champ où l'Ange Gamaliel lui a coupé ses papillotes... Devant lui, se déroule la route ensoleillée qui mène au grand Christ de tôle; et dans le tourbillon des souvenirs et des regrets que chaque objet qui passe fait surgir dans son esprit, une voix s'élève et lui crie : « Tu n'aurais en passant qu'à jeter les yeux sur la Croix, et aussitôt

tout ce beau jour se changerait en pluie et en tonnerre, et le cheval rebrousserait chemin, et tu reviendrais dans la maison... » Mais prudemment il détourne la tête. Près de lui son grand-père murmure : « Maudit sois-tu, toi qui as fait une autre religion ! » Et lui, comme un écho profond, répète d'une voix plus basse, mais avec la même passion : « Maudit sois-tu, toi qui as fait une autre religion ! »

Derrière eux la Croix recule, s'éloigne à chaque tour de roue. Au-dessus de leurs têtes, les arbres de la forêt s'inclinent ; les oiseaux, les torrents, les sources, les feuillages, mille Anges invisibles, toute la terre et tout le ciel s'unissent dans un concert merveilleux :

Dieu règne, la terre est heureuse.
Les îles sont dans l'allégresse.
Venez, chantons en l'honneur de l'Éternel
Sur l'instrument à dix cordes et sur la lyre.
Tu te revêts de magnificence, ô Seigneur !
Tu t'entoures de lumières comme d'une tunique.
Tu as étendu les cieux comme un tapis
Où tu as suspendu les eaux.
Tu fais du nuage ton char,
Et te promènes sur l'aile des vents.

Les vents sont tes messagers;
Les éclairs sont tes ministres.
Tu fais jaillir des sources; et tes rivières
Abreuvent les animaux des champs
Et étanchent la soif des bêtes sauvages.
Ils sont pleins de sève tes arbres, ô Éternel,
Les cèdres du Liban que ta main a plantés!
Les oiseaux y font leurs nids;
Sur leur cime la cigogne a fixé sa demeure.
Tes fières montagnes sont le royaume du chamois.
Les rochers escarpés abritent les gerboises.

Ainsi chantent les Anges, la nature, le ciel et les eaux. L'enfant dort, le vieillard prie. Hosannah au vieil Israël qui emporte son enfant!

CHAPITRE X

LES ENCHANTEMENTS DE BELS

RIEN n'est changé à Bels depuis le temps où Reb Amram y venait commander la Thora d'Hounfalou. Et d'ailleurs, rien peut-il changer dans la ville du Rabbin Miraculeux? Elle est pareille à ces lambeaux de soie qui entourent les Thora, à ces caftans couverts de taches que l'on voit dans les rues, aux bonnets de fourrures dévorés par les mites : si vous tirez un fil de la vieille soie usée, si vous enlevez une tache au vieux caftan crasseux, si vous arrachez une touffe de poils à la fourrure verminéuse, tout s'en va, tout se réduit en poussière...

C'est toujours le même Orient, le même tapis de prière jeté sur la plaine de Pologne, la même ville fantôme peuplée de demi-morts

et de demi-vivants. Sur la place boueuse, entre la synagogue, la maison du Zadik et le bethamidrasch, c'est l'éternel va-et-vient, la même vie gesticulante et bruyante, le même tourbillon de forces obscures qui ne demanderaient qu'à se répandre sur le monde, à bouleverser l'univers, à jeter partout leur fièvre, leur esprit de critique et de révolte, et qui se consument misérablement dans cet étroit espace, trouvant leur apaisement et leur satisfaction dans les fêtes à la synagogue, les miracles du Zadik et le furieux colloque avec le terrible Iahvé. De tous les cœurs, de toutes les bouches monte toujours l'appel délirant vers l'impossible et le miracle ; le Rabbin distribue à tous avec la même majesté la sagesse et la folie; et la vieille Rabbizine, plus âgée de dix ans que le jour où Reb Amram la vit sous son diadème d'or, laisse tomber de ses mains entr'ouvertes les fruits de la Judée...

Enveloppé de son grand taliss, le Sofer a repris sa place auprès de la fenêtre, devant son parchemin et ses encres variées. A son côté, Rubën penche ses papillotes sur la petite

table où son père, autrefois, copiait les mezouzah. Dans la chambre, sur les étagères, les myrtes, les loulebs reposent doucement sous la poussière, parmi les séphorim et les schalot-tchivot. Dehors, la tempête de neige fait gémir les forêts de sapins et de bouleaux et disloque les Christ de tôle suspendus aux carrefours.

Ah! qu'il est doux, quand la bourrasque se déchaîne sur la vaste plaine, fait craquer le vieux toit, et menace de submerger la sainte ville de Bels, quand au dehors tout est hostile et glacé, quand on ne voit à travers les petits carreaux gelés qu'un noir corbeau qui vole, ou bien un pèlerin qui se hâte sur les passerelles de bois, ah! qu'il est doux, dans la maison du Sofer, d'écouter le vieillard expliquer la Thora! Avec lui, tout resplendit d'une lumière inconnue. Les vieux récits de la Bible, si simples, si humains, si paisibles, prennent dans ses discours un aspect fantastique. Derrière la colombe qui vole, sous la source qui jaillit, dans l'Ange fulgurant qui arrête le bras suspendu sur la tête d'Isaac, sous le plus

petit mot de la sainte Thora se cachent les multiples secrets du monde visible et invisible. Les lettres et les mots ne sont plus ni des lettres ni des mots, mais des signes, des chiffres dont les combinaisons livrent à qui sait les comprendre l'explication de l'univers. Sous la figure des vieux récits racontés par Moïse, se mêlent, dans le mystère des Nombres, la terre avec le ciel, les Anges avec les hommes, les Trônes, les Assemblées célestes, les trente-deux Voix de la Sagesse, les cinquante Portes de l'Intelligence, les attributs de la Divinité, les arcanes des dix Sephiroth, une extravagante cosmogonie d'univers qui s'enveloppent les uns dans les autres, depuis le monde des nébuleuses, des planètes, des satellites, jusqu'à l'espace indéfini où repose, dans son ineffable grandeur, l'Abyme, l'Incommensurable... Dehors tournoie toujours la neige. Le noir corbeau, qui vole emporté par la rafale, semble une bête du Déluge que n'a pu recueillir l'arche sainte de Noé.

Pareil à celui qui écoute une langue étrangère, et qui cherche un mot de sa langue dans

l'averse des mots inconnus, l'enfant, dans ces ténèbres, cherche une pensée qui l'éclaire, la goutte d'eau limpide, la perle de lumière d'où jaillira pour lui la clarté. Comme autrefois, dans son délire, il tâchait de saisir au vol les lettres de sa podzuka, de toute la force de son frêle cerveau il essaye de comprendre ces explications insensées. La petite chambre obscure, assiégée par la tempête, devient un nouveau Sinaï. Et lui, Rubën, bouche bée, il est à lui tout seul le peuple immense des Hébreux...

La nuit venue, tous deux, les épaules voûtées sous le vent qui les cingle, l'enfant portant dans sa poche la bougie et la brique trouée qui leur sert de chandelier, le vieillard retenant de la main son chapeau bien enfoncé sur sa tête pour n'être pas décoiffé par la bourrasque, ils allaient au béthamidrasch.

Dans la vaste bibiothèque tapissée de Zohar, de bibles et de livres de psaumes, toujours la même odeur de tabac, de linge mouillé, de papier pourri par les ans; toujours le même bourdonnement de lecture et de prière que

percent çà et là les voix aiguës des enfants. Les cierges étincellent dans les cages de bois ; la chaleur du poêle fait fumer les caftans mouillés de neige. Les schamès passent entre les bancs et les tables, offrant leurs chandelles de cire avec une obstination indiscrète ; les mendiants aux longs paillès et les innocents aux yeux rouges essayent d'arracher quelque aumône aux généreux étrangers. Ici, un vieillard étudie quelque sujet de casuistique jailli d'une cervelle folle, en caressant sa longue barbe pour mieux se pénétrer des finesses du problème. Là, un adolescent, le coude sur la table, la joue appuyée sur la main, les yeux levés vers les cages à bougies, s'abandonne à quels rêves?... Plus loin, des hommes d'âge mêlent leurs papillotes au-dessus d'un commentaire particulièrement difficile. Pour les départager un personnage accourt. Il ne serait pas Juif s'il n'apportait à son tour une solution différente de toutes celles qu'on a encore proposées. Les voici quinze ou vingt qui font autour d'un mot une rumeur de foire, comme des paysans de chez nous autour d'un couple de bœufs.

Leur tapage ne réveille pas un enfant qui s'endort et laisse tomber sa bougie sur son livre qui prend feu. Une giffle sonore réveille le dormeur et éteint l'incendie, et l'enfant recommence à psalmodier les poèmes éternels tout en reniflant ses larmes... Là-bas, dans le coin le plus obscur, où les feuillets arrachés aux saints livres forment un pieux fumier qu'on brûle tous les mois, deux ou trois jeunes gens s'entretiennent avec des airs mystérieux. Personne encore ne sait les terribles pensées qui couvent sous leurs caftans noirs, et combien pèsent à leurs fronts les longues boucles de cheveux qu'ils raccourcissent un peu chaque jour. Ils vont à la synagogue, prient, applaudissent le Rabbin, mais leur cœur est déjà loin d'Israël. Ils savent que dans le riche univers il existe autre chose que la Thora, le Talmud et le Zohar ; ils rêvent de s'échapper de Bels pour s'élancer à travers le vaste monde. Nul encore ne s'en doute. Seulement, un de ces soirs, demain peut-être, on ne les verra plus. Poussés par le furieux démon qui s'agite au fond de leur cœur, ils s'en iront à Londres, à Berlin, à New-

York, dans ces villes où tant de leurs frères sont partis avant eux, et jamais plus ils ne reparaîtront, car on a vu bien des miracles à Bels, mais jamais celui-ci : un Juif parti, revenir... Oh! fils d'Israël, qui rêvez dans ce coin et parlez à voix basse de fuite, de vie nouvelle ou moderne, au-dessus d'un Zohar afin que nul ne vous soupçonne, Juifs qui avez appris la Loi dans cette bibliothèque, un petit cierge à la main, vous pouvez partir, courir le monde, devenir ce que vous voudrez dans les cités d'Occident, pour des générations et des générations vous ne ressemblerez pas au reste des hommes de la terre. Il y aura toujours chez vous quelque chose de lointain, de différent, que ni les autres, ni vous-mêmes ne pourrez expliquer. Et ce vide, ce malaise, ce regret sans objet que vous ressentirez si souvent, cette neurasthénie et cette morbidesse, c'est la marque des longues soirées que vous avez passées, pendant que la neige tombait, dans cette cage de prières dont vous allez vous évader de toute la force de vos ailes...

Qu'était-ce que le héder d'Hounfalou tondu

par la dent des brebis, auprès de cette bibliothèque étincelante de prières et de feux! Et le vieux Mélamed avec sa barbe malingre et sa terrible gaule mobile et vigilante, à côté du Sofer qui sait les lettres mystérieuses dont se compose le saint nom d'Adonaï, les lettres qui ont le pouvoir de faire apparaître l'Éternel devant celui qui le prononce? Qu'était-ce que le pauvre village rempli de chiens, de porcs et des cruels enfants chrétiens, auprès de ce Bels magnifique où l'on ne voit que des Juifs en caftans! Et quand, pour la première fois, dans la synagogue remplie de centaines de pèlerins, Rubën vit apporter les tables pour le grand festin du Zadik, et le Zadik en personne, avec son œil rouge et son œil bleu, arriver tout de blanc vêtu, précédé de ses secrétaires, de ses dix-huit enfants et de ses petits-enfants; quand il vit les serviteurs déposer sur les tables les plats fumants et embaumés, et le Rabbin Miraculeux porter la main à son assiette et la repousser aussitôt de son air noble et lassé, et les fidèles s'en disputer le débris; quand il vit apporter les grands flacons de vins et qu'il

entendit les crieurs proclamer que chaque flacon arrivait des contrées fabuleuses de France, d'Espagne ou d'Italie; quand lui-même eut trempé les lèvres dans la coupe de son grand-père et qu'il eut bu quelques gouttes d'un Bourgogne envoyé par Goldscheider, de Mâcon, et que sur sa tête enivrée passèrent les voix mélodieuses des chanteurs de la Petite-Russie, alors Rubën comprit qu'il était arrivé... arrivé à Jérusalem!

Lorsque la bougie de cire dont ils éclairaient leur livre était près de s'éteindre dans la brique trouée, le vieillard et l'enfant, s'arrachant à leur lecture, s'en revenaient dans la nuit, leur lanterne à la main, sur les passerelles de bois jetées au travers de la place, entre deux murs de neige. Souvent aussi, quand la bourrasque se déchaînait avec trop de violence, ils demeuraient dans le béthamidrasch et s'endormaient étendus sur un banc.

Mais cela ne vaut rien pour un enfant, qu'une fois déjà l'Ange de la Mort a frôlé de son aile, ces journées interminables, penché sur la petite table, ni les longues stations dans

les courants d'air mortels de la grande synagogue, ni les veillées dans le béthamidrasch, ni les retours dans les froides ténèbres, ni les réveils glacés sous la morsure du petit jour... Vieillard, ne vois-tu pas que tu achèves de ruiner ton enfant? Ne vois-tu pas que cette vie le tue? Regarde comme ses joues se creusent, son nez qui s'amincit, ses oreilles transparentes. Touche, sous son caftan, ses petits os qui lui percent la peau. Vois ses grands yeux trop noirs et trop brûlants, et ses lèvres trop pâles, et ce rouge qui afflue à ses pommettes sans pourtant leur donner la vie... Vieillard, il a toussé : ne l'as-tu pas entendu?

CHAPITRE XI

POURIM

Il y a deux mille deux cent trente-trois ans, le vingt-cinquième jour du mois glacé de Kislev, Juda dit Macchabée, fils du grand prêtre Matatias, de la famille des Asmonéens, ayant défait à Bétoron, à Gadara, dans les champs d'Idumée, dans les montagnes de Betzura, de Jamnia et d'Azoth, les généraux d'Antiochus Épiphane, entrait dans Jérusalem, au son des trompettes, des harpes, des cymbales, des hymnes, des cantiques, et rallumait la lumière du sanctuaire dans le Temple profané. Pour commémorer cet exploit, tous les petits Juifs de Bels, leurs tzitziss flottant sur le dos, le caftan relevé sur leurs bottes ou leurs souliers éculés, s'en vont, par bandes joyeuses, à travers le village qui embaume les

grillons d'oie et les crêpes de sarrazin qu'on fait sauter dans la graisse. Derrière la fenêtre fermée, Rubën les regarde passer. Il ne se sent ni le courage ni la force de les suivre. « Va jouer avec eux ! » lui dit le vieux Sofer. Mais il reste devant son livre, penché sur sa table de bois blanc. Rien ne l'amuse plus. Une gravité qui n'est pas de son âge s'est répandue sur sa personne. Vraiment, c'est aujourd'hui qu'on pourrait dire de lui, avec une justesse lugubre, ce que disaient jadis les commères d'Hounfalou : c'est un enfant tout en cire !

Et dans le mois d'Adar, où, pour le salut du monde, le peuple d'Israël échappa, grâce à Mardochée et à sa nièce Esther, au massacre général comploté par Aman, quel enfant juif ne se réjouit pas de la fête de Pourim? Alors les ménagères pétrissent le gâteau empli de graines de pavot au miel, qu'on appelle la poche d'Aman, et dessinent artistement sur la pâte les tables de la Loi, les deux lions de Juda, les bêtes fantastiques de l'Arche de Noë ou le chandelier à sept branches. De mai-

son en maison, les enfants, couverts d'un masque, vont porter ces pâtisseries, en chantant la vieille chanson :

Bonnes gens, voici un bon Ange
Avec des yeux qui louchent
Et une barbe de coton,
Et dont la femme est bien malade.
Donnez-lui un kreutzer, s'il vous plaît,
Et jetez-le à la porte.

Et dans la synagogue, quand le Hazën psalmodie la Chronique d'Esther, tous ils agitent des crécelles, ou bien, sortant de dessous leur caftan des bâtons et des bûches, ils en assènent de grands coups sur les bancs et les pupitres, chaque fois que le nom maudit du Ministre d'Assuérus revient dans le récit légendaire.

Rubën, lui, n'a pas mis de masque ni de barbe à son menton ; il ne va pas porter aux amis du Sofer les gâteaux préparés par la vieille Rachel ; il n'agite pas de crécelle, et le bruit infernal des bâtons et des bûches retentit douloureusement dans sa tête fatiguée.

Pourtant, le soir, il suivit son grand-père au festin que le Zadik offre, en ce jour, à ses fidèles.

Ce banquet de Pourim n'a pas le caractère grandiose des banquets de Kippour et de Rosch Hachanah. La fête tombe en plein hiver, et la neige qui couvre les routes ne facilite pas les grands pèlerinages. Aussi, ne voit-on guère, à la table du Rabbin, que les gens du village et sa petite cour habituelle, ses enfants, ses secrétaires, et ces personnages distingués par leur piété et leur savoir, qui remplissent à la synagogue quelque fonction sacrée et qu'on appelle les Klé Kodesch, les Instruments de Sainteté : le petit Rabbin rituel, le Chantre de la Communauté, le vénérable Hazën, le Sacrificateur, le premier Mélamed, et naturellement le grand Sofer de Bels. Mais le petit nombre des pèlerins donne à cette cérémonie un caractère d'intimité. Et plus encore qu'à Kippour et qu'à Rosch Haschanah, se déchaînent, dans la synagogue, la ripaille et l'ivresse, car Mardochée lui-même, annonçant la chute d'Aman aux Juifs de l'Empire d'Assuérus, les exhorta à célébrer ces jours par des festins et des danses; et il faut qu'en cette nuit de bonheur,

tout bon Juif soit ivre au point de ne plus distinguer entre *Maudit soit Aman et béni soit Mardochée.*

Pour se conformer à un si saint usage, le Sofer emplissait son verre du vin de toutes les cruches qui passaient à sa portée. « Allons, mon enfant, il faut boire! » disait-il à Rubën assis à ses côtés, comme il lui aurait dit : il faut faire ta prière. Le pieux enfant buvait. Et déjà excité par le tumulte du banquet et les premiers verres de vin, sa tête commençait à tourner, lorsque sur la table du Zadik, au milieu des assiettes et des verres, surgirent d'étranges personnages. Vêtus d'habits multicolores de velours et de soie, dont la misère bariolée rutilait au milieu de tous ces caftans noirs, et chaussés de pantoufles blanches, agrémentées de pompons, ils bondissaient allègrement sur la table encombrée, ou bien, sortant de leurs ceintures des mouchoirs de couleur, ils les jetaient sur leurs poings et imitaient avec leurs doigts les figures de personnages anciens. C'étaient des danseurs Juifs venus de Palestine, ou plutôt des quêteurs qui

vont de village en village à travers le monde juif, depuis les ghettos de Russie jusqu'à San-Francisco, rassemblant de l'argent pour la reconstruction du Temple et l'entretien des pleureurs qui se lamentent à Jérusalem devant le Mur oriental. Au temps de la fête d'Esther ils se transforment en danseurs et, pour l'amusement du peuple, se livrent à des cabrioles, qui représentent aux imagnations les danses que les Hébreux en liesse exécutèrent jadis devant le roi Assuérus.

Un moment, cet intermède retint si vivement l'attention des convives que tous en oubliaient de boire. Mais les serviteurs du Rabbin apportaient sur les tables un vin de Bessarabie furieusement chargé d'alcool, un breuvage épais et noir, qui acheva de jeter dans l'ivresse ceux qui résistaient encore. Le Sacrificateur frappait la table en cadence, comme si ç'avait été son tapage qui faisait sauter sur les planches les danseurs palestiniens. Le vénérable Hazën imitait, mais sans art, avec sa main aux ongles noirs et son mouchoir rempli de tabac à priser, la figure de la reine Esther.

Titubant entre les tables, le Mélamed essayait de puiser, dans la doublure de son caftan, les cornets de tabac et de fèves pilées qu'il vendait à l'assemblée, mais ses mains hésitantes n'arrivaient pas à trouver l'orifice de la déchirure, et ses longs bras s'égaraient entre son tzitziss et sa chemise. Reb Eljé était toujours digne. Seulement, son habituel sourire des jours de fête s'était un peu épanoui, son visage un peu empourpré, et ses yeux débordaient de douces larmes et de rêves. Seul, le Zadik, au milieu de ses jeunes enfants endormis à sa droite et à sa gauche, comme une troupe d'agneaux, l'air toujours étranger à ce qui se passait autour de lui mais attentif à tout, gardait son plein sang-froid et jetait sur la foule le clair regard de son œil bleu.

Rubën, tout à fait égaré, s'en allait de table en table, buvant à tous les verres que lui tendaient au passage les convives amusés de le voir en cet état, lui, un enfant si sage! Et brusquement, quel froid glacial, quel silence, quelle nuit profonde! Il avait quitté la salle étouffante et lumineuse, et s'avançait dans les

ténèbres sur l'étroite passerelle jetée en travers de la place, s'appuyant avec les mains à la paroi de neige, qui formait de chaque côté une véritable muraille. Soudain, comme par un prodige, le mur parut fondre sous ses doigts, la passerelle se dérober sous ses pieds. Sur sa tête, le ciel étoilé; autour de lui, les ténèbres; sous ses pas, la neige profonde et fraîchement tombée. A ses oreilles retentissaient des bruits mystérieux et agréables; devant ses yeux éblouis, dans une lumière aveuglante, sautaient les danseurs palestiniens; et, couvrant toutes choses d'un manteau frissonnant, un irrésistible sommeil...

Cependant, à la synagogue, le banquet touchait à sa fin. Précédé de ses serviteurs, qui portaient dans leurs bras ses plus jeunes enfants endormis (les autres ronflaient sous la table), le Zadik s'était retiré. Quelques habitants de Bels regagnaient en titubant leurs logis, mais le plus grand nombre restait à dormir dans la maison du Seigneur, et, parmi eux, les Instruments de Sainteté, tous profondément enivrés, soit que le pieux désir de fêter

la reine Esther les eût entraînés à boire immodérément, soit que leur habitude des austérités et des jeûnes les rendît moins résistants aux surprises du vin.

Près de l'armoire aux Thora, un patriarche, le verre en main, soutenait l'honneur de la Pologne contre une dizaine de ces Juifs qu'on appelle *bourreaux du Christ,* à cause de leurs barbes en broussailles, de leurs nez épatés, de leurs pommettes saillantes, et qu'on reconnaissait pour des Russes à la casquette de taffetas noir qu'ils avaient sur la tête, au lieu du chapeau rond ou du bonnet de fourrure. Ce vieillard, orgueil de Bels pour la façon dont il portait le vin, était le Rofé (1) du village. Comment, par quelle aventure, arraché par la conscription à un ghetto de la Transylvanie, avait-il échoué à Bels, ramenant dans sa poche, entre son mouchoir à carreaux et la bouteille aux ablutions, un vague diplôme d'infirmier? Lui-même, sans doute, ne s'en souvenait plus, étant âgé d'au moins

(1) Médecin.

quatre-vingts ans. Sa science, du reste, était peu compliquée. Aux malades dans la force de l'âge, il disait : « Ce n'est rien. Boire du tilleul et poser des sangsues. » Aux vieillards, il conseillait de faire dire tehilim, les psaumes qu'on récite au chevet des mourants.

La dernière cruche vidée, il sortit de la maison du Seigneur, laissant les Russes ivres morts sur les marches de la sainte armoire. De mémoire de Juif de Bels, on ne l'avait jamais vu, pas même le grand soir de Kippour, coucher dans la synagogue. Une vague idée du bien-être, quelque chose comme l'instinct du confort, le ramenait toujours à son lit ou plutôt à sa paillasse, bien qu'il ne la retournât que deux ou trois fois par année. Et cela fut, en vérité, tout à fait providentiel pour le malheureux Rubën, qui, perdu sur la petite place comme dans une steppe infinie, s'était laissé choir dans la neige et continuait de voir, en rêve, bondir jusqu'aux étoiles les danseurs palestiniens...

Son falot d'une main, et de l'autre tâtant les ténèbres avec son grand bâton, le Rofé revenait à son logis, lorsque, du haut des

cieux, la bienveillante Esther détourna un rayon de sa lanterne sur le petit corps endormi. Le Rofé suivit le rayon, et secouant l'enfant par les épaules, et le réconfortant de ces mots chaleureux qui jaillissent avec abondance d'un cœur rempli de vin, il le traîna jusque chez le Sofer, où la vieille Juive qui tenait le ménage de Reb Eljé depuis que sa femme était morte, sommeillait dans la cuisine, en attendant son retour.

Lorsqu'elle vit le malheureux enfant quasi mort d'ivresse et de froid, elle poussa ces cris inutiles, qu'arrachent aux femmes leur émotion facile et surtout le plaisir de se mettre en fureur. Mais le Rofé, retrouvant du même coup sa lucidité et son art :

— Ce n'est rien, lui dit-il. Frictionner avec du vinaigre, boire du tilleul et poser des sangsues...

Il resta couché tout un mois, ne souffrant nulle part, ne se plaignant de rien, mais toujours brûlant ou glacé. Rachel le frictionnait, lui posait des sangsues et lui faisait boire du

tilleul, comme l'avait prescrit le Rofé. Le Sofer redoublait de prières et de jeûnes, car Éliézer a dit : « Avez-vous mal à la tête? Appliquez-vous à l'étude de la Loi, c'est une couronne pour la tête. Avez-vous mal à la poitrine? Appliquez-vous à l'étude de la Loi, c'est une parure pour la gorge. Avez-vous mal à tout le corps? Appliquez-vous à l'étude de la Loi, c'est un rafraîchissement pour les os. » Mais comme le Maître du Monde, qui n'envoie la mort à ses Juifs qu'en punition de leurs péchés, a toujours soin de les en avertir par d'effroyables douleurs, et que l'enfant ne souffrait toujours pas, Reb Eljé Lébowitz était au fond sans inquiétude.

Avec les premiers jours du printemps, dont la chaleur succède brusquement en Pologne aux froidures de l'hiver, Rubën sembla revenir à la vie. La toux se fit moins obstinée, ses mains et son front moins brûlants. Il est guéri, disait Rachel; et Reb Eljé ne jeûna plus que trois fois la semaine. On le revit à la synagogue et au bethamidrasch. Manifestement Adonaï considérait l'enfant avec moins de

courroux. Et sans doute aurait-il pardonné tout à fait si, le jour de Kippour, Reb Eljé Lébowitz n'avait commis la faute la plus grave que puisse commettre un sonneur de schofar au regard de l'Éternel.

CHAPITRE XII

LE CRIME DU SOFER

Ce jour-là, dans la synagogue jonchée de paille et toute étincelante des beaux cierges de l'âme, se déchaînait depuis vingt-quatre heures la confession d'Israël. Une fois de plus, le vieux peuple qui inventa l'angoisse du péché, le Dieu toujours en courroux, le rachat par la pénitence et le jeûne, s'abandonnait à sa vieille passion pour l'humiliation, le repentir et la plainte. Dix fois depuis la veille, la farouche prière Al h'eth avait retenti sous les voûtes, rythmée par le bruit sourd des poings sur les caftans. Et maintenant, avec la nuit tombante, résonnaient les harmonies angoissées de la prière Neïla.

Cette prière n'est pas récitée par le Hazën, le ministre officiant qui conduit le chœur

des prières, mais par le personnage réputé le plus pieux de la Communauté. A Bels, depuis bien des années, c'était le Sofer qui la disait. A mesure que se déroulaient les strophes de la prière sublime, sa voix, d'abord submergée par la basse profonde des Juifs qui l'accompagnaient en sourdine, retrouvait la vigueur de la jeunesse, descendait dans les gouffres de la lamentation et montait tout à coup percer les sept régions du Ciel. Qui n'a pas entendu, à cette heure crépusculaire, dans une synagogue de l'Europe orientale, chanter cette prière Neïla par un de ces vieux chantres d'Israël dont la gorge roule des sanglots; qui n'a pas entendu ces artistes de la plainte et du gémissement, ces rossignols de la douleur; celui-là pourra se pencher pendant des jours et des jours sur les livres d'Israël : il n'aura pas senti pénétrer jusqu'à son cœur, à travers les siècles et les siècles, le véritable accent de la Judée, la voix de Jérémie, de Job et d'Isaïe...

Jamais prière plus ardente n'avait jailli des lèvres du grand Sofer de Bels; jamais son cœur

fidèle n'avait été plus près de Dieu. Mais la mort est près de la vie, le péché touche à la vertu. Job, au sommet de la grandeur, est jeté sur le fumier; Moïse, du haut de la montagne, voit Chanaan qui lui échappe... La prière achevée, Reb Eljé Lébowitz lève au bout de son bras la corne à bout d'argent. Mais à cette minute terrible où nul sentiment égoïste ne doit rester au cœur d'un sonneur de schofar, à cette minute décisive où le meuglement sacré doit porter aux pieds du Seigneur toute la misère d'Israël et la détresse de tous les lieux du monde où par la maladie, par le deuil et l'angoisse, un Juif expie son péché, Reb Eljé ne pensa ni aux Juifs de Bels, ni à ceux de Pologne, ni aux Communautés d'Allemagne et de Russie, ni à celles plus lointaines d'Amérique et d'Asie, ni à celles, chères entre toutes, restées au pays des Ancêtres, près du mur du Temple écroulé : il ne pensa qu'à son enfant... « Maître du Monde! s'écria-t-il dans son cœur. A l'heure sublime du Pardon, je veux faire monter vers Toi un appel si puissant, que toutes les fautes

anciennes, connues ou inconnues, pour lesquelles souffre mon enfant, seront effacées sur ton Livre. Et tu lui permettras de vivre, pendant des jours et des années encore, cette vie qui est si belle sous ton joug, ô Éternel!... »

Un long mugissement emplit tout le Saint-Lieu. Jusqu'au fond de sa poitrine, le vieillard va chercher ce qui lui reste de souffle pour soutenir, le plus longtemps possible, ce dernier, ce suprême appel à la miséricorde divine. Les veines de son cou se gonflent, ses yeux s'injectent de sang, le souffle expire dans sa gorge. Il s'appuie pour ne pas tomber à la rampe de l'almémor...

Autour de lui, la multitude enivrée poussait des clameurs de délivrance. L'éternelle folie d'Israël, la frénésie des hurlements ressaisissait la synagogue. Et ce qui ajoutait encore à l'allégresse de tous ces gens, qui depuis vingt-quatre heures ne cessaient de hurler, de prier et de gémir, c'est que dehors étincelait la lune et qu'ils allaient pouvoir offrir à l'Éternel l'hommage d'un nouveau délire.

Jadis, lorsque la lune brillait, comme ce

soir, à son second quartier, on sacrifiait dans le Temple deux jeunes taureaux, un bélier et sept agneaux d'un an et sans défaut. Aujourd'hui, le Temple est détruit : on n'offre plus que des prières. L'immense foule vêtue de blanc, et tenant à la main ce qui restait des grands cierges de l'âme, avait quitté la synagogue. Répandue sur la place, elle faisait monter vers l'astre éblouissant ces hymnes de tendresse, que, de tout temps, les fils de Sem, Hébreux ou Phéniciens, nomades du désert ou de la mer agitée, ont adressés à la froide Déesse, compagne et protectrice de leur mobilité sans fin. « O Lune, disaient-ils, à l'origine des temps, au commencement des âges, tu brillais, le jour comme la nuit, égale en beauté au Soleil. Mais tu rêvas de devenir la plus grande et la seule des lumières. Dieu courroucé te dit : « Celui qui ne se contente pas de ce « qui est haut, mais jette un regard de convoi- « tise sur ce qui est plus haut encore, celui-là « doit retourner à ce qui est vulgaire. Que ta « hauteur s'abaisse, que ta grandeur diminue, « que ton éclat soit désormais pâle et faible. »

Il dit, et cela fut. « Pardon! gémit la Lune. » — « Trop tard! répondit l'Éternel. Le jaloux « ne saurait obtenir son pardon que par des « bienfaits. » Depuis ce jour, astre déchu, tu cours le ciel enténébré, pour consoler le malheureux, conduire le voyageur, servir de guide à l'égaré, rayon d'espoir dans les prisons et dans l'âme des désespérés. Mais le temps, le temps viendra, où l'Éternel touché par nos prières t'accordera, comme à nous, le pardon, ô Lune bienfaisante! Alors tu règneras, comme autrefois, sur les jours... » La vieille litanie emplissait la nuit divine. Dans le ciel sans nuage, l'éternelle exilée continuait son chemin, et du haut de l'infini glacé laissait tomber sur ses adorateurs, perdus au-dessous d'elle comme un blanc troupeau de brebis au fond d'un précipice, sa plus tendre clarté.

O Adonaï, pour les serviteurs que tu aimes, combien ton bras est sévère! Que ta justice est rapide!... Son cierge tremblant dans la main, le visage plus blanc que sa chemise, les yeux tournés vers le ciel, les lèvres agitées par la prière, mais chancelant et comme ivre, Reb

Eljé Lébowitz s'épuisait en vains efforts pour mêler son chant au concert discordant et passionné. Aucun son ne sortait plus de sa gorge brisée, comme si Dieu refusait d'entendre la voix de son vieux serviteur.

Les derniers mots de la Néoménie avaient à peine retenti sur la place, que les pèlerins affamés se ruaient dans la synagogue vers le banquet du Zadik, tandis que les Juifs de Bels prenaient le chemin de leurs maisons, pour fêter en famille la fin des Terribles jours.

Appuyé sur Rubën, Reb Eljé regagna péniblement son logis. Sur la table, la vieille Rachel avait allumé les bougies et disposé le poisson et les fèves et le beau gâteau feuilleté qu'on mange en ce soir de Pardon, et qu'on appelle pour cela le gâteau de la Pitié.

— Qu'avez-vous donc, Rabbi Sofer? s'écria-t-elle à la vue du vieillard. Que vous êtes pâle et défait!

— Quelque chose s'est brisé en moi pendant que je sonnais le schofar, dit-il d'une voix épuisée.

Aussitôt, sur la table les gaies bougies s'assombrirent et le gâteau de la Pitié parut tout couvert de cendres.

— Cours chercher Herschel le Rofé! cria la vieille à Rubën.

Rubën courut chez le Rofé. Il n'y trouva que le cierge de l'âme, qui brûle aussi dans les maisons durant les vingt-quatre heures du Kippour, et qui jetait dans les ténèbres une lueur mourante. Le vieillard était veuf, et ses huit enfants dispersés dans le vaste univers. Aussi fuyant sa maison vide, prenait-il part à cette heure, avec les étrangers, au grand banquet du Zadik.

Déjà, dans la synagogue, le festin battait son plein. Où, comment trouver le Rofé dans la multitude attablée? Comment faire entendre son nom dans le vacarme des conversations, des assiettes et des chants?... L'enfant allait de table en table, demandant à tous les échos où était Herschel le Rofé. « Où veux-tu qu'il soit? lui dit quelqu'un. Il est sûrement près des cruches! » Et il le découvrit, en effet, du côté de l'almémor, où les serviteurs du Zadik

apportaient les amphores de vin, près du secrétaire en kolbak qui commençait de jeter sur la foule le nom des crus et celui des donatèurs.

— Venez-vite, Herschel le Rofé. Mon grand-père est très malade !

Si celui de ses fils qui exerçait à New-York le métier de tailleur pour dames, avait surgi devant lui, en ce soir de Kippour, au milieu du Saint Lieu, avec son visage rasé et ses papillotes coupées, le Rofé n'aurait pas été plus désagréablement surpris. Il passa plusieurs fois sa main sous un énorme nez, auquel l'abus du vin et du tabac avait donné la couleur des sangsues qu'il appliquait à ses malades, jeta un long regard vers les cruches et sortit de la synagogue, appuyé sur son bâton, pareil à un Homère ou à un Esculape.

Quand il vit le Sofer étendu sans connaissance :

— Mauvaise affaire, dit-il en lui tâtant le pouls. Le mieux, c'est de dire téhilim.

Ayant ainsi parlé, il reprit son bâton, et

sans s'attarder davantage, regagna la synagogue et les cruches.

Ce n'est pas un cordonnier, ce n'est pas un tailleur, un vulgaire artisan, qui doit dire téhilim, lorsqu'un Sofer est malade!

— Cours prévenir les Klé Kodesch! dit la vieille Rachel à Rubën, atterré par l'oracle qui venait de tomber de la bouche du Rofé.

L'enfant s'élança dans la rue.

Il alla d'abord frapper chez le Sacrificateur. Un exquis parfum de cuisine sortait de sa maison. Les ménagères qui, la veille, lui avaient apporté leurs poulets à égorger, le payaient en lui laissant le cou et le foie des volailles, et sa femme était célèbre à dix lieues à la ronde pour la façon dont elle accommodait les cous avec les foies.

Sur la table, un plat débordait de tous les cous farcis de son incomparable hachis.

— Ah! dit-elle en voyant entrer Rubën, tu vas porter un cou à ton grand-père.

— Il n'en mangera pas ce soir! répondit l'enfant tout en larmes. Quelque chose s'est brisé en lui pendant qu'il sonnait du schofar. Je viens

vous chercher, Reb Mosché, pour réciter téhilim.

Et quittant la salle embaumée, il courut chez le Hazën.

Le vénérable Hazën qui venait de conduire, pendant toute la fête, le chœur des Juifs en prière, et qui depuis vingt-quatre heures n'avait cessé de sangloter, de vociférer et de gémir, était rompu, brisé, à demi mort. Assis devant la table bien servie, mais trop épuisé pour manger, il avait déboutonné son caftan, entr'ouvert sa chemise, et sur sa poitrine velue dont les poils roux se confondaient avec ceux de sa barbe, sa femme répandait de l'huile de tournesol et le frictionnait doucement pour adoucir ses poumons embrasés, cependant qu'une de ses filles portait à ses lèvres exsangues un chaud bouillon de volaille.

A peine l'enfant eût-il ouvert la bouche :

— Il ne peut y aller! s'écria la femme du Hazën avec aigreur. Regarde dans quel état il est! C'est pour lui qu'il faudrait dire téhilim!

Mais le Hazën, d'une voix rauque et qui n'avait plus rien d'humain :

— Ne pas dire téhilim quand Reb Eljé est malade ! Et un soir de Kippour !... J'y vais J'y vais ! Qu'on me donne mon foulard !

Déjà Rubën était parti pour aller chercher le Rabbin, non pas le Rabbin Miraculeux qu'on ne pouvait distraire du banquet, mais le Rabbin rituel, le Petit Rabbin de Bels. Quelques confrères du voisinage, venus pour le Kippour, se trouvaient réunis chez lui et discutaient bruyamment la question de savoir si un fils, en état d'ivresse, ayant volé ou frappé son père paralytique, pouvait être déclaré par le juge, brutal, ivrogne et débauché, puisqu'aux termes de la Loi, le père doit aller en personne porter plainte au magistrat — ce qu'en la circonstance il était bien empêché de faire, étant paralytique.

Dans la chaleur de la dispute, personne n'avait fait attention à l'entrée de l'enfant, et lui-même, interdit, s'était arrêté sur le seuil, n'osant pas interrompre la sainte discussion. Enfin, rassemblant son courage :

— Mon grand-père est malade ! s'écria-t-il d'une voix forte. Venez dire téhilim, Reb Jossel !

Ces mots tombèrent dans le débat, comme la motte de terre que le berger hongrois jette dans la marmite pour signifier aux gardiens du troupeau, assis autour du feu, que le repas est fini, et réserver la part des chiens.

Tout le monde se leva de table, et le pilpoul se poursuivit dans la rue.

Pendant ce temps, Rubën se hâtait de prévenir le tenancier du héder, le premier Mélamed. Il le trouva, les manches retroussées jusqu'au coude, devant un énorme mortier plein de tabac et de fèves pilées, dont il emplissait les cornets qu'il allait vendre tout à l'heure aux convives du Zadik.

— Tu arrives à propos, dit-il en ouvrant avec ses mains la large déchirure qui servait de poche à son caftan. Et il invita Rubën à jeter dans la poche improvisée les deux ou trois cents cornets qu'il avait déjà préparés.

Lorsque le caftan fut gonflé de la précieuse denrée, ils se rendirent chez Reb Eljé.

La maison était déjà pleine de gens qui chantaient téhilim. Les Instruments de Sainteté, Cho'het, Hazën et Rabbin n'étaient pas

sans postérité : leurs enfants les avaient suivis et aussi leurs invités, tous remerciant au fond du cœur Adonaï, qui les favorisait ce soir étrangement, puisque, après les avoir gratifiés d'une lune éclatante pour célébrer l'office de la Néoménie, il leur donnait encore, en cette sainte nuit où l'on doit multiplier les actions pieuses, l'occasion d'accomplir un des trois grands devoirs prescrits à Israël : visiter les malades, accompagner les morts, aider les filles de Sion à trouver un mari... Beaucoup de pauvres artisans également accourus se tenaient modestement à l'écart, en marmonnant les psaumes.

A la vue de tous ces pieux Juifs, qui se balançaient sous la lune dans le mouvement de la prière : « Ah ! pensa aussitôt Rubën, dont la mémoire était remplie des histoires miraculeuses de la Mischna et du Zohar (et qui se rappelait encore ses petits compagnons défilant devant son lit et offrant à l'Éternel une minute de leur existence afin de prolonger la sienne), ah ! se dit Rubën avec transport, si chacun de ces gens, qui emplissent la chambre

et la rue, donnait seulement au Saint-des Saints quelques heures de sa vie, mon grand-père vivrait encore bien longtemps!... » Et se glissant au travers de la foule tout occupée au bonheur de gémir, il alla prendre dans le placard, où Reb Eljé enfermait sa provision de parchemin, une feuille immaculée, trempa la plume d'oie dans l'encre, et comme un quêteur qui s'en va, recueillant de ci de là des pièces de cuivre ou d'argent, à chacun des Juifs présents il demandait pour son grand-père l'offrande d'un moment de sa vie.

Qui donc, en ce soir de Kippour, n'eût signé avec allégresse? Qui donc eût refusé au grand Sofer de Bels une heure de son existence? Qui n'eût donné à Reb Eljé une hypothèque sur sa destinée? Quelle avance, quel prêt plus sûr, quel placement plus avantageux?... Sur le papier que leur tendait l'enfant, tous écrivaient, avec leur nom, la mesure de leur sacrifice, aussi joyeusement que s'ils avaient tiré un chèque sur la vie éternelle. Et quand, depuis les Klé Kodesch jusqu'au plus humble artisan, tout le monde eut ouvert au

grand Sofer de Bels un crédit sur ses jours, au bas du parchemin noirci par la confiance et la tendresse, Rubën s'inscrivit le dernier.

D'ordinaire, c'est sur la tombe de quelque illustre docteur, de quelque saint rabbi — ces petites tombes juives si simples, faites d'un tertre sur lequel est posée une maisonnette de bois, pareille à la niche d'un chien — qu'on va jeter ces requêtes, ces suppliques, ces folles demandes qu'Israël, dans sa confiance, adresse depuis des siècles au Seigneur. Mais il parut à Rubën que sur la tombe du plus illustre Docteur, du plus saint des Rabbi, sa requête ne serait pas encore assez près du Maître du Monde. Et sa précieuse feuille serrée contre son cœur, de nouveau il s'élança dans la rue.

Le banquet du Zadik était fini. Dans ce Bels qui depuis vingt-quatre heures semblait une ville abandonnée, c'était maintenant, sous la clarté lunaire, une prodigieuse agitation, comme si la ville tout entière s'occupait à déménager. Des pèlerins, par bandes, regagnaient leurs charrettes pour s'y étendre et

dormir. D'autres, prêts à partir, rattelaient leurs chevaux, vérifiaient cordes et courroies à la lumière des lanternes, et entamaient avec les kachlavnicks, qui réclamaient d'extravagants pourboires, des disputes où s'oubliait tout à fait la mansuétude du Kippour. Dans la cour des maisons, les enfants et les femmes plantaient les piquets des cabanes pour la Fête des Tentes, faisant retentir toute la ville du bruit de leur maillets. Et dans le ciel, la même lune qui, jadis, illuminait le Désert lorsque les tentes étaient dressées en carré autour du Sanctuaire, les Lévites, les Prêtres, Aaron et Moïse auprès de l'Arche, et les guerriers sur les quatre côtés, la même lune éclairait, ce soir, les pèlerins qui s'éloignaient sur des pistes incertaines vers de lointains villages, les Juifs qui enfonçaient leurs piquets dans les cours, et les fidèles qui n'ayant pu obtenir encore une audience du Zadik, attendaient sur la place, devant le perron de brique usée, le moment d'aller à leur tour lui demander un miracle.

Un grand nombre de pèlerins qui devaient

repartir à l'aube en charrette ou par les trains, continuaient, dans la synagogue, de se livrer aux délices du festin. La chaleur, la fumée des pipes faisaient au-dessus de leurs têtes un brouillard où se noyait la lumière des cierges de l'âme, qui achevaient de se consumer dans les profondeurs de l'édifice. L'ivresse était dans tous les yeux. Le ronflement des dormeurs, allongés sous les tables, accompagnait les chansons. Jusque sur l'escalier qui monte à l'armoire aux Thora, il y avait des corps étendus.

Rubën traversa, comme en rêve, cette agitation et ce bruit. Sautant de table en table, enjambant les ivrognes, il arriva devant la sainte armoire, escalada les marches, écarta sur sa tringle le rideau de velours brodé des deux lions de Juda, mit la clef dans la serrure. Et, comme dans un havre de grâce, comme dans un port de salut, au milieu de la silencieuse assemblée des Thora, il jeta la feuille chargée de vie que les Juifs de Bels offraient en holocauste au Seigneur.

A quelques jours de là, les derniers pèlerins restés à Bels pour la fête des Tentes, disaient en revenant dans leurs lointains villages : « Nous avons vu là-bas un grand miracle ! Le soir du Yom Kippour, le Sofer Reb Eljé s'était rompu toutes les veines du corps en sonnant de la trompette sacrée. Nous l'avons vu couché inanimé sur son lit. Mais le Seigneur n'a pas voulu que Reb Eljé Lébowitz mourût d'avoir sonné de la corne de bélier, et quand nous sommes repartis il faisait avec nous la prière à la synagogue. »

Ah ! si ces voyageurs, ces affamés de miracle, ces familiers de l'invisible, ces infatigables lecteurs de la Mischna et du Zohar, avaient connu la vérité, quel récit plus merveilleux ils auraient fait à leur retour !

Depuis sa course dans la nuit et sa mystérieuse visite à l'armoire au Thora, la toux, la

fièvre déréglée et tout ce que l'Ange de la Mort apporte de misère sur ses ailes, s'était abattu sur Rubën avec une fureur redoublée. Comme si un lien surnaturel avait uni les existences du vieillard et de l'enfant, et que le même poids fatal qui remontait l'un à la lumière, précipitât l'autre aux ténèbres, à mesure que Reb Eljé retrouvait ses forces perdues, Rubën laissait fuir, tous les jours, le peu qui lui restait de vie. Le verre est moins transparent, la flamme du cierge moins fragile. Mais aveuglé sans doute par la volonté divine, Reb Eljé ne semblait rien voir. Pour remercier Adonaï d'avoir sauvé son fils, il avait commencé une Thora splendide destinée à la sainte armoire de Bels. Un Sofer sous le taliss, avec ses téphilim et sa plume à la main, peut-il prêter l'oreille à un bruit si profane que la toux d'un enfant?

Le bouleau perdit ses feuilles, le sapin plia sous la neige. La bourrasque d'hiver, dans sa course insensée, ramena les fêtes que le Seigneur a semées dans la noire saison, comme des fleurs sur la glace, et celle, admirable

entre toutes, où l'Éternel a dicté à Moïse les Tables de la Loi.

Ce jour-là, dit la Mischna, la nature entière se fit muette, aucun oiseau ne chanta dans les branches, aucun plumage ne remua sur les arbres immobiles. Dans l'univers attentif, pas une bête ne fit entendre un cri. La mer s'arrêta dans sa course, la voix de l'homme s'était tue, les Anges eux-mêmes faisaient silence, les Séraphins avaient interrompu leur cantique au Trois fois Saint...

Une pluie diluvienne, et presque sacrilège en cette journée solennelle, submergeait Bels et ses prairies. Dans la maison du Sofer, au milieu des loulebs, des myrtes et des séphorim, le tic tac d'un vieux réveil commandait l'ordre à toutes choses. Reb Eljé lisait le Zohar, Rachel s'agitait dans la cuisine, Rubën, plus consumé de fièvre que le jour où Hertz Wolf courait le vendre au Schabès goÿ, grelottait sous l'édredon rouge qui ne le réchauffait plus. Et tout à coup, comme jadis, tous les bruits s'arrêtèrent. La pluie cessa de battre les carreaux, le réveil de commander au silence,

le Sofer de lire le Zohar, la vieille Rachel de s'empresser à ses soins ménagers, et les souvenirs de faire entendre au fond de l'âme de l'enfant cette rumeur douce et mystérieuse, si profonde, si continue qu'il faut se pencher sur son cœur pour en écouter le son, cette musique différente chez tous les hommes de la terre, et qui se composait pour lui des chansons que Reb Amram et Hertz Wolf chantaient, le samedi, en rentrant de la synagogue, de l'adieu à la Princesse, du grésillement de la tresse allumée qui s'éteignait dans l'alcool, des noms si tendres que sa mère lui donnait, le soir, en le couchant, du fracas des eaux bondissantes qui grondaient si fort, le matin, quand il se rendait au héder, tout cela mêlé à l'odeur des œillets et des roses séchées de la boîte aux parfums! Cette musique-là s'arrêta la dernière. Le souffle même de Rubën cessa de troubler le silence. Comme un poil de brebis qu'on enlève du lait, comme un oiseau qui s'échappe du filet de l'oiseleur — oh! avec quelle légèreté une âme se détache d'un petit corps d'enfant! — la vie se retira de lui.

Maintenant Ruben est couché dans le cimetière de Bels. Des morceaux de faïence brisée recouvrent ses grands yeux d'Orient qui, dans un jour de folie, se sont levés sur la Croix; sa tête, qui s'est trop penchée sur les livres sacrés, repose doucement sur un petit sachet plein de terre de Palestine; ses doigts, arrêtés pour toujours dans leur apprentissage de la calligraphie, retiennent aujourd'hui, au lieu de plumes d'oie, les petits bouts d'allumettes qui lui serviront de béquilles pour se traîner sous terre jusqu'à Jérusalem, où ressusciteront les corps à la venue du Messie... Quand verra-t-il Jérusalem? Combien de siècles lui faudra-t-il attendre dans la prairie mouillée? Quand ses yeux se rouvriront-ils? Quand ses oreilles entendront-elles le Messie sonner du Schofar sur le plus haut des monts Carpathes?...

Pendant huit jours, suivant l'usage, Reb Eljé Lébowitz demeura chez lui, sans bouger, la fenêtre fermée, les bougies allumées, la boutonnière de son caftan déchirée en signe de deuil, et mangeant les œufs durs que la vieille Rachel lui faisait cuire sous la cendre.

A la guerre, quand la jeunesse est fauchée, les vieilles gens, dans les villages, se penchent sur les foyers dévastés. Ils se répètent, les uns aux autres, qu'ils sont vieux et inutiles, que la vie leur est un fardeau, que c'était à eux de mourir. Ils reprochent au Ciel d'avoir sacrifié la pousse vive pour la branche desséchée et bouleversé injustement le bel ordre des choses. Inlassablement ils gémissent, et, quand ils viennent à se taire, ce douloureux silence passe de bien loin les paroles. Leur pensée va chercher les morts pour les ramener tout près d'eux; ils les voient, les raniment, rappellent des gestes passés, et leur cœur se torture à imaginer ce qu'auraient été ces vies que le destin a brisées. Si forte est leur tendresse, si puissants leurs regrets, ils se sentent si

égarés dans le désert des jours vides, si désemparés, si perdus, si impuissants à réaliser ce qu'eût accompli la jeunesse, que leur immense lassitude devient une honte de vivre... « O Éternel, Rocher des Mondes! disait le Sofer en gémissant, pourquoi as-tu pris cet enfant et pourquoi m'as-tu laissé vivre?... Dans toute la sainte ville de Bels, connaissais-tu un petit garçon plus sage, plus attentif à tes Commandements?... Il n'avait pas encore treize ans, il n'avait pas accompli sa barmitzva, il n'était pas encore responsable de ses actes devant toi... C'est donc moi, Maître du Monde! que tu as voulu punir!... Et cependant je l'élevais pour ta Loi. J'en aurais fait un pieux Sofer. Il aurait glorifié ton nom. Mais tes voies sont impénétrables, tes décrets toujours justes. Tu es le bouclier de ceux qui mettent leur espoir en toi... » Ainsi gémissait Reb Eljé. Les gens de Bels venaient le voir, se lamentaient avec lui, et en s'en allant, ils jetaient une pièce de monnaie dans un bol posé sur la table, car celui qui est dans le deuil ne doit vivre que de l'argent du prochain.

Le neuvième jour, le vieillard se leva pour se rendre à la synagogue, prier et accomplir les devoirs de sa fonction. Fréquemment il arrive que les lettres des saints parchemins, écrites d'une encre grasse et plutôt collées qu'imprimées sur la peau imperméable, se détachent et tombent. Or, une seule lettre tombée, c'est un membre qui manque à ce corps vivant qu'est la Loi. La Thora devient comme morte, et l'on ne peut s'en servir tant qu'elle n'est pas rétablie dans son intégrité. Chaque semaine, le Sofer prenait un des cent cinquante rouleaux que possédait la synagogue, l'emportait dans sa maison, le déroulait, le vérifiait, et si une lettre avait glissé, il recopiait la lettre absente.

Après la prière du matin, Reb Eljé monta l'escalier de l'armoire aux Thora. Écartant les séphorim qu'il avait déjà visités, il allongeait le bras, pour attirer à lui un rouleau placé tout au fond, dans les ténèbres du sanctuaire, quand ses vieux doigts rencontrèrent une feuille de parchemin, dont la présence en ce lieu était une profanation. D'une main que

l'indignation faisait trembler, il saisit la chose impure, et ses yeux tombèrent sur ces mots écrits d'une écriture enfantine : « O Saint des Saints (béni sois-tu!) daigne allonger la vie de mon grand-père Reb Eljé. » Au-dessous, suivaient les noms de tous les Juifs qui, le soir de Kippour, avaient offert à l'Éternel un moment de leur existence afin de prolonger ses jours.

Ce n'était plus maintenant l'indignation ni la colère qui faisaient trembler le vieillard. Des larmes pleines de douceur inondaient son visage et coulaient sur sa barbe blanche. Ses vieux amis, le Rabbin, le Mélamed, le Cho'het, le Hazën s'étaient inscrits pour une heure de leur vie. Des pèlerins inconnus, habitant des villes, des villages dont il ignorait même le nom, avaient donné, l'un toute une semaine, l'autre dix-huit fois dix-huit heures, l'autre dix-huit fois dix-huit jours. Mais si longue que fût cette liste, tous ces moments ajoutés les uns aux autres n'auraient pas prolongé sa vie de bien longtemps! Soudain, ses mains tremblèrent plus fort, un voile se fit devant ses

yeux, la feuille s'échappa de ses doigts. Voilà donc pourquoi son vieux cœur battait encore, pourquoi le sang coulait toujours dans ses veines, pourquoi son enfant n'était plus : Rubën avait donné sa vie.

CHAPITRE XIII

ÉCOUTE, ISRAËL

Qu'il est dur de poursuivre dans la tristesse et le deuil ce qu'on a commencé dans l'espérance et la joie ! Qu'il est dur au cœur du Sofer de continuer la Thora, entreprise naguère pour remercier Adonaï d'avoir sauvé son enfant ! Maintenant, c'est pour que la terre soit légère à Rubën, c'est pour que le petit corps, appuyé sur ses béquilles, chemine doucement jusqu'à Jérusalem, que le vieillard s'applique à la copie du Saint Livre. Mais il a beau, dès le matin, se plonger dans l'eau sanctifiante, mettre son taliss sur sa tête, enrouler ses téphilim à son bras, sans cesse un souvenir, une image trop chère vient flotter comme une brume entre le parchemin et ses yeux. Pourquoi Rubën n'est-il pas là, devant sa table de travail ?... Pourquoi

ce pas dans la nuit n'est-il pas celui de l'enfant qui porte la bougie et la brique trouée?... Sa voix n'est-elle donc point mêlée à ces mille rumeurs qui montent, au milieu des lumières, dans le béthamidrasch?... C'est aujourd'hui qu'il aurait eu treize ans, qu'il aurait fait sa barmitzva. Ce matin, la vieille Rachel lui aurait apporté un caftan de soie neuf, un chapeau de velours. Tous deux seraient allés à la chère synagogue; ensemble ils auraient fait la prière. Le Hazën l'aurait appelé près de lui sur l'almémor, pour lui faire lire un passage de la sidra du jour. Désormais, il eût été responsable de ses actes devant Dieu, il eût pu faire partie d'un groupe de dix Juifs réunis pour la prière de Min'ha. Et à cette heure, pour fêter ce beau jour, tous les Instruments de Sainteté seraient ici rassemblés autour d'une table brillante... Et voici que tout à coup, pour la première fois depuis soixante années qu'il copie la Thora, le vieillard s'interrompt dans l'écriture du saint nom d'Adonaï, qu'on doit écrire d'une seule coulée!... Il la voit, la table brillante! Le Mélamed, le Hazën, le Cho'het, le

Rabbin, tous ses amis sont réunis autour, et Rubën est au milieu d'eux, comme un jeune Docteur de la Loi. Il le voit! Ce n'est pas une ombre, une illusion, un brouillard. C'est lui, le cher visage, ses grands yeux attentifs, ses boucles bien lustrées... Combien de temps son vieux cœur s'emplit-il de cette joie ineffable? Combien de temps son regard resta-t-il attaché sur le jeune visage, et sa main suspendue au-dessus du saint nom inachevé?... Puis, comme un frisson, le soir, vient briser une rêverie trop longtemps poursuivie, le remords de s'être laissé distraire par une contemplation vaine chassa l'apparition trop douce. Reb Eljé Lébowitz enleva son taliss, défit ses téphilim, et, l'esprit bouleversé, courut se plonger au bain rituel.

Mainte et mainte fois, depuis ce jour, le grand Sofer de Bels s'est arrêté dans son travail sacré. Une voix profonde lui crie : « Prends garde, Reb Eljé! Une pensée profane passe devant la porte, d'abord comme une étrangère; puis elle entre comme un hôte; puis elle s'ins-

talle comme un maître. Cesse de poursuivre cette ombre, ces regrets superflus, l'irréelle figure d'un bonheur qui ne reviendra jamais plus. Plonge ta main dans l'eau rituelle, applique-toi à ton travail sacré. Une lettre passée ou mal écrite dans la Loi que tu copies la rendra inutilisable pour tous les Juifs qui la liront, et ainsi par ta faute sera causée la perte d'innombrables générations... » Il écoute cette voix, comme on écoute un oiseau quand il chante et qu'on oublie aussitôt qu'il a cessé son ramage. Il trempe ses doigts dans le seau, reprend sa plume et s'arrête bientôt pour retourner à ses songes.

Ah! ne le dites à personne! Son enfant n'est pas mort. L'Éternel (béni soit-il) n'a pas accepté son sacrifice, seulement il le fait vivre ailleurs... Où? Dans quelles régions inconnues?... Oh! le revoir, ne fût-ce qu'un moment! Lever ce voile de nuit, secouer cet affreux silence! Son imagination, où les folies du Zohar ont poussé des racines comme un figuier dans un mur, s'élance hors de l'étroite chambre où il copie la Thora. Comme un aigle

qui plane au-dessus de la campagne, à la chasse d'un lièvre ou de quelque perdrix, il tient sous son regard toute l'étendue de la Pologne; il voit sous lui les plaines, les forêts, les étangs et les moindres buissons et toutes les synagogues et tous les béthamidrasch; il voit tous les toits des maisons, il compte tous les habitants, il dévisage tous les enfants assis au même foyer. Mais nulle part il ne découvre le cher enfant disparu... Ce petit village, perdu entre la plaine et la montagne, où sur les arbres morts les cigognes se posent, c'est le village d'Hounfalou; cette maison et cette cour entourée d'acacias, c'est le cabaret d'Amram; ce vieillard, c'est le vieux Trébitz; cet homme dont les bras plient sous les peaux de mouton, c'est Hertz Wolf, c'est son fils; cette femme qui verse à boire au Tzigane et au Hongrois, c'est la triste Guitélé. Mais Rubën n'est pas dans la cour, sur le tronc d'arbre qui sert de banc, à côté du chandelier laissé par la servante; il n'est pas dans le cabaret, il n'est pas dans la chambre, il n'est pas dans la synagogue... Alors, repartant d'un

coup d'aile, le vieux Sofer entreprend, dans la nue, de fantastiques randonnées à travers tous les lieux du monde où des enfants sont rassemblés pour la prière et l'étude. Tantôt il s'imagine arriver à l'aurore, et déjà les écoliers font leur habituel tapage autour du Mélamed; tantôt il arrive le soir, et toute l'école rassemblée dans la cour fait monter vers la lune les chants de la Néoménie... Que de jeunes visages dans ces nids de prière! Que de regards ardents! Que de papillotes lustrées! Que de lèvres éloquentes! Mais jamais lui, jamais lui!...

Oh! pauvre Juif Errant lancé sur tous les chemins de la folie et du rêve! Il cherche bien autre chose que la puissance et la fortune. Il veut rompre la loi du destin, ressusciter ce qui fut, ranimer ce qui n'est plus. Effort sublime, des millions et des millions de fois répété par une douleur impuissante!... Que faut-il donc, Seigneur, quelle force d'amour impossible pour faire d'un souvenir quelque chose qui vive, pour contraindre un brouillard de l'âme à prendre les chaudes couleurs de la vie?...

Il est nuit, nuit dans Bels, nuit sur toute la Pologne, nuit dans l'âme du vieux Sofer. La neige tombe. Qui frappe à la porte, par cette nuit de tempête, à cette heure si tardive? Personne n'a bougé. La porte ne s'est pas ouverte. Mais un jeune étranger apparaît dans la chambre. Il connaît la maison. Sans hésiter, dans les ténèbres il se dirige. Quelle douleur, quels regrets sur ce visage! S'il n'y avait pas tant de chagrin dans ses yeux, on dirait les yeux de Rubën; si les papillotes sacrées descendaient le long de ses joues, si ses vêtements étaient plus longs, s'il avait un foulard au cou, on croirait voir le tendre disparu... Ah! cher enfant, c'est toi! Comment ne t'avais-je pas reconnu? Pouquoi tant de souci dans tes yeux? Qu'as-tu fait de tes papillotes? Où as-tu pris ces habits étrangers?... Assieds-toi, mon petit enfant. Secoue

la neige de tes vêtements, approche-toi du feu. Secoue la neige et le froid de ton âme, approche-toi de mon cœur... D'où arrives-tu? où étais-tu? Je t'ai cherché en vain, de synagogue en synagogue, de héder en héder. Que de chemin j'ai fait! Que d'inquiétudes tu m'as causées!... Parle, parle, ô enfant prodigue!...

Rassuré par ces mots si tendres, le fantôme s'approche et lui dit : « O grand-père, ne me cherche plus. Je suis venu te dire adieu... Vaste est le monde, et notre science petite et sans vie... Il ne me suffit plus de savoir ce qui se passait, il y a des milliers d'années, entre l'Horeb et le mont Sinaï. Je veux connaître, maintenant, ce qu'ont pensé les hommes d'autres âges et d'autres civilisations... »

— « O Rubën, ô mon enfant, cesse de poursuivre ces pensées étrangères. Elles n'apportent ni joie ni bonheur. Dieu avait donné, jadis, à notre roi Salomon la science de tous les univers, le visible et l'invisible. Un de ses confidents a surpris les secrets de la science profane, et c'est lui qui les a révélés aux peu-

ples étrangers. Mais la science divine, la seule qui vaille quelque chose, celle-là n'a pas été surprise. C'est nous Juifs, qui la possédons! Ailleurs que dans nos Livres sacrés, tu ne trouveras qu'inquiétude, stérilité, désert et changement sans fin. Les choses te sembleront ainsi pendant une heure, et le lendemain elles t'apparaîtront différentes. Le livre que tu liras aujourd'hui contredira celui que tu as lu la veille. Mais la vérité est une. La nôtre n'a pas bougé. Ce qu'elle a proclamé une fois reste immuable, éternellement vrai : l'unité de Dieu et la foi dans la venue du Messie qui fera régner, un jour, la justice et l'amour des hommes... Que cherches-tu ailleurs autre chose?... »

Est-ce la persuasion de ces mots, ou la tendresse de la voix, ou les larmes du vieillard, l'enfant s'incline sur son épaule et semble se laisser convaincre.

— Levons-nous, dit Reb Eljé.

Et le Sofer se lève, et à voix haute, dans les ténèbres vaguement éclairées, il commence de réciter le Schema Israël : « Écoute, Israël,

l'Éternel notre Dieu, l'Éternel est un... » La chambre en est illuminée d'une clarté divine. Toute inquiétude a disparu du cher visage enfin retrouvé. Le vieillard passe la main sur le front de l'enfant, et la tristesse s'en va ; sur ses tempes, et les papillotes repoussent; sur ses habits, et le vêtement s'allonge par miracle. Le foulard des Hassidim fait un collier à son cou, la Thora une couronne à sa tête. Et le vieillard s'endort, la joue de son enfant appuyée contre son cœur, pendant que sur les Croix de Pologne la neige continue de tomber...

Hélas ! il est parti comme il était entré, sans laisser plus de traces que le souffle du Schema, si seulement il l'a récité... Où le retrouver maintenant? Dans quelles folles régions de la terre et de l'âme s'est-il aventuré?... Son enfant s'est enfui, comme un de ces tristes garçons qui sortent du béthamidrasch et qu'on ne revoit jamais plus... O douleur ! ô regrets ! Sa vie, comme celle de Job, n'est plus qu'une suite de pensées sombres et terrifiantes. Pour ramener la paix dans son cœur, jour et nuit, il

se penche sur sa calligraphie. On le voit toujours au bain rituel, fidèle à la synagogue, exact au béthamidrasch. Nul encore ne soupçonne le tourbillon de folie qui l'emporte. Et les gens qui l'aperçoivent derrière ses petits carreaux, couvert des attributs sacrés, devant ses plumes et ses encres variées, disent avec admiration qu'il écrit le chef-d'œuvre de sa vie, et que même la Thora de Lemberg, qui accomplit des miracles, ne lui a pas pris tant d'années.

Enfin, de faute en faute, de péché en péché, Reb Eljé arriva au dernier verset de la Loi : « *Les œuvres grandes et terribles que Moïse fit à la vue d'Israël.* » La fameuse Thora de la reconnaissance et du deuil était parachevée. En grande pompe, toute la ville et le Zadik lui-même, accompagné des Klé Kodesch et d'autres pieux personnages qui portaient dans leurs bras les cent cinquante Thora de la Communauté, se rendirent à son logis pour chercher le Livre éternel. Couvert du vieux taliss sous lequel il avait copié le texte incomparable et poursuivi tant de rêves profanes, Reb Eljé Lébowitz prit place sous le dais du mariage, tenant contre son cœur la Fiancée Couronnée. Derrière, suivait le saint troupeau tintinnabulant des Thora, enveloppées dans leurs soies usées, toutes pareilles aux drapeaux dont s'enorgueillissent les peuples meurtriers. Mais

Israël n'a pour drapeau que la sainte Thora! Le crincrin des violons menait tout le cortège, et le bruit des cantiques couvrait la sonnerie des clochettes d'argent :

Les uns se fient à leurs chars,
Les autres à leurs chevaux.
Mais nous, nous invoquons le nom
De l'Éternel, notre Dieu!
Élevez vos faîtes, ô portes!
Que les seuils éternels s'élargissent,
Pour que le Roi de gloire fasse son entrée!
Et qui est le Roi de Gloire?
C'est l'Éternel Tzébaoth!...

Sept fois la procession fit le tour de l'alémémor, au milieu de la foule en délire qui se pressait pour toucher du bout des doigts la Thora de Reb Eljé. Dans cette folie d'enthousiasme, si quelque sentiment humain, autre qu'un regret insensé, avait pu se glisser dans le cœur de Sofer, il aurait connu l'orgueil. Mais quand le moment fut venu de rentrer dans l'armoire la nouvelle brebis, parmi le saint troupeau des Livres, et que, pour honorer le Sofer, le vénérable Hazën voulut lire la sidra de la semaine sur le parchemin neuf, on le vit

tout à coup pâlir et s'arrêter dans sa lecture, lui qui ne s'arrêtait jamais, ainsi qu'il est prescrit, que le temps de reprendre haleine. Il venait de trouver une faute d'accent dans le nom d'Adonaï!

Alors, tout le monde dit à Bels : le Sofer a perdu l'esprit.

Bien des Rosch Haschanah, bien des Kippour ont passé, depuis le soir où Rubën s'élançait à travers la ville, pour jeter sa jeune vie dans l'armoire aux Thora. Depuis longtemps, tous les pieux Juifs qui avaient dit téhilim au chevet de Reb Eljé, ont disparu de ce monde. Mort le Rofé, mort le Hazen, mort le Sacrificateur. Le Rabbin Miraculeux dort lui aussi sous la terre : c'est son fils, Reb Moschélé, qui fait les miracles à sa place, mais le Sofer continue de l'appeler Reb Isroël comme il appelait son père. Lui seul, il continue de vivre. Une triste, une horrible jeunesse s'est infusée dans ses veines. Et quand on lui demande son âge, il répond par cette phrase de la douzième sidra, que Jacob, âgé de cent quarante-sept ans, disait au Pharaon qui était venu le visiter : « Les années de ma vie ont été courtes et malheureuses. »

Ah! qui reconnaîtrait le grand Sofer de Bels, dont les Thora font l'orgueil des lointaines synagogues de Budapest, de Kiew et de Prague en Bohême, dans ce vieillard au caftan déchiré, aux bas blancs souillés de boue? Aujourd'hui, il fait partie de ce peuple vague d'innocents et de mendiants qui erre de la maison du Zadik à la mikwa, de la mikwa au béthamidrasch et à la synagogue. Mais sous son taliss en loques, où les broderies d'argent brillent sous la crasse noire, il est toujours magnifique avec sa barbe immaculée, sa folie et sa misère. Toujours quelques enfants l'entourent. Il ne ressemble pas à ces vieux irascibles qui ne supportent pas d'être troublés dans leurs prières et qui, sans cesser un moment de marmonner leurs psaumes, ont la main leste et le pied plus prompt encore. Il est doux avec eux, leur parle, leur dit des mots sans suite. C'est un jeu de lui demander : « Eh bien! Reb Eljé Lébowitz, votre Rubën, l'avez-vous vu aujourd'hui? » Il répond d'un air mystérieux : « Non! non! pas encore aujourd'hui. Mais demain, tout à l'heure peut-être... » Et

il s'éloigne à grands pas, comme un Juif qui est attendu à un rendez-vous d'affaires...

Or, un soir de Kippour, les pieux Juifs de Bels, allégés, purifiés, se hâtaient vers la joyeuse maison où brillent les bougies, où le coq et la poule, chargés de tous les péchés d'Israël, vont réparer les forces épuisées par vingt-quatre heures de lamentations et de jeûne. Reb Eljé revient seul à sa maison noire et vide. Aucune épaule, aucun bras d'enfant pour soutenir sa vieillesse. Un faible et puissant souvenir l'aide seulement à marcher. Il rentre. Tout est triste et sombre. Pas une bougie allumée, aucun gâteau de fête. Pour tout repas, un misérable brouet de pois chiches et de féves restées au fond d'une écuelle. Mais depuis longtemps, le vieillard ne se nourrit plus que de songes... Quelle solitude, quel abandon sous le vieux toit désolé, entre les séphorim et les cédrats poussiéreux! Glacé, désespéré, le plus fidèle ami, le dernier compagnon, le rêve lui-même s'est enfui... Froides heures du chagrin, où la douleur est si morne,

si lassée d'elle-même, si écrasée sous son poids qu'elle ne sait plus rien inventer pour se tourmenter encore! La tête retombe, le cœur fléchit, l'âme effritée s'émiette, se disperse dans les choses...

Dehors, grandissait dans la ville l'habituel tapage des soirs de Grand Pardon — cris, disputes, claquements de fouets, roulements de voitures, bruits des maillets qui frappent sur les piquets des tentes — et dans l'esprit troublé du vieillard, le pieux vacarme de la fête se transformait étrangement. Autour de lui la mort s'éveille, lentement l'ombre s'éclaire. Dans la chambre tout a frémi, tout s'anime, et le rêve revient, et l'âme se reprend, et la solitude se peuple, et la douleur s'élance sur ses grands chevaux noirs. Entre la table et la muraille surgit, des profondeurs de l'ombre, une ville immense, inconnue, où des hommes se démènent d'une façon insensée, lancés comme des chiens à la poursuite d'un invisible gibier. Aucun ne porte les boucles rituelles, aucun n'est vêtu du caftan, aucun ne parle le cher yiddisch! Et dans cette foule, un homme

pareil à tous les autres, rasé comme les autres, courant comme les autres, parlant le même affreux langage... Qu'y a-t-il de commun entre cet étranger, avec ses lorgnons d'or sur le nez, une chaîne d'or sur le ventre, un col empesé à son cou, et l'enfant aux pieuses papillotes, vêtu du long vêtement fou et bizarre?... Pourtant, c'est lui! Son cœur l'a reconnu. « Rubën! Rubën! » lui crie-t-il. Mais ce nom si chéri ne fait pas même lever la tête à l'insensible passant, qui continue toujours de courir. Le vieux fou le poursuit, et s'accrochant à son bras : « Rubën! Rubën! mon enfant, ne me reconnais-tu pas? Je suis ton grand-père Reb Eljé, pour qui tu as donné ta vie! » — « Ma vie! Que dis-tu là, Vieillard? Quelle vie ai-je donnée? Jamais je n'ai été plus vivant! » Et la bouche qui vient de parler, les yeux derrière le lorgnon d'or, tout s'éloigne et s'efface et va bientôt disparaître. Alors, d'une voix désespérée : « Rubën, mon petit enfant, as-tu donc oublié la sainte ville de Bels?... » A ces mots, l'autre enfin s'arrête, et fixant sur le Sofer le regard incertain d'un homme qui se rappelle

ou qui rêve : « Oui, quelquefois, aux jours de lassitude, de vieilles images surgissent je ne sais d'où, dans ma mémoire. Il m'apparaît un pays cher et lointain, avec des sapins noirs et hauts, où se conserve comme en un mausolée tout ce qui existait autrefois. Je vois la place couverte de neige, je vois la maison, je vois les tombeaux, dans lesquels est enterré un bonheur ancien pour lequel il n'y a plus de retour... Je me souviens d'une salle éclairée, où des centaines de fronts se penchaient sur des livres délirants... Je me souviens de tables et de bancs où j'ai dormi, bien souvent réveillé par le froid glacé de l'aube... Je me rappelle une grange triste et nue, tantôt remplie de sanglots et de prières, tantôt d'un vacarme effroyable de gens affamés qui s'élancent sur les nourritures et le vin... Parfois, au milieu de la nuit, un de ces souvenirs me réveille. Autour de moi, pareil au vent qui gémit sous la porte, je crois entendre le bruit des psaumes ; je crois voir autour de ma chambre les Talmud, les Zohar et les Schalot tchivot me presser de leurs questions affolantes... Une

odeur de tabac, de pipe rancie et de vieux linge me remonte au cœur comme une affreuse nausée. Une sueur glacée perle à mes tempes. Alors je me réveille, j'allume la lumière et le cauchemar se dissipe... Mais à quoi vais-je rêver-là? Pourquoi viens-tu me rappeler ces choses auxquelles je ne veux plus penser? Il y a longtemps que je les ai enfermées dans le coffre à double serrure, où je conserve le taliss et les téphilim d'un vieillard que j'ai beaucoup aimé... » Des larmes lourdes, abondantes, roulent sur les joues du vieux fou qui délire. Des pensées inexprimablement tristes tourbillonnent dans son esprit, et au milieu de leur tumulte il entend la voix qui poursuit : « Voudrais-tu donc, Vieillard, que je continue de mener là-bas cette vie des anciens jours?... Si tu savais quel soupir j'ai poussé quand j'ai vu disparaître la synagogue et le béthamidrasch! Quelle liberté! Quelle allégresse! J'étais comme une eau fraîche et brillante, où se reflète avec calme tout le ciel et toute la terre. Et les Croix des carrefours ne m'intimidaient plus. Dès que j'eus coupé mes

papillotes, raccourci mon caftan, le monde m'appartint. Qu'il est intelligent! disait-on devant moi. D'où lui vient donc cet esprit si subtil, qui ne s'embarrasse de rien?... Sans t'en douter, Vieillard, comme tu m'avais bien préparé à la vie ! Comme tu m'avais bien dressé à chercher ce qui est caché sous l'apparence des mots, et comme j'ai su mettre à profit ta sainte gymnastique ! Je noue et je dénoue les affaires les plus compliquées. Un seul mot tombé de ma bouche fait la prospérité ou la ruine. Autour de moi, gisent dans la poussière les fables d'un vieux monde, comme les poulets du Yom Kippour aux pieds du Sacrificateur, et je présente aux hommes étonnés le fruit de la nouvelle année... L'an prochain à Jérusalem ! Le vieux cri d'espoir humilié, que pendant les siècles d'épreuves, tu as jeté dans les ténèbres, moi aussi je l'ai crié dans la nuit. Et maintenant, le jour est venu. Les portes de la Cité d'or se sont ouvertes devant moi ! Que de chemin j'ai parcouru sous la tempête et l'orage, et dans l'orgueil du succès ! J'ai dompté les enfants chrétiens, j'ai marché sur

l'ombre des Croix, j'ai trouvé Jérusalem, j'ai reconstruit le Temple écroulé, mais à ma façon, Reb Eljé!... O vieille image du passé, ô vieux copiste de la Loi, devant la maison du Zadik, au bas du perron de brique usé, toute ta vie tu as appelé le miracle. Mais les miracles, vois-tu, n'arrivent plus aujourd'hui de la manière dont nos Prophètes les ont prédits jadis, et comme tu les espérais. Cesse d'attendre que le Prophète Élie sonne un jour du schofar sur le plus haut des monts Carpathes. Il y a longtemps que la trompette a sonné, que le miracle est arrivé. Regarde-moi, Reb Eljé Lébowitz : le miracle c'est moi!... » — « Écoute, mon petit enfant, je suis vieux, je suis très vieux. Il y a des choses que je n'entends plus. Les mots bourdonnent autour de moi et n'entrent pas dans ma tête... Écoute, mon petit enfant, je veux te demander une chose. Cela seulement m'intéresse. Dis-tu toujours le Schéma Israël? Voilà ce que je veux savoir... »

Un rire cruel et déchirant jaillit du fond de l'ombre. Ah! cette fois, son enfant était bien

mort! Le grand Sofer de Bels se dressa dans les ténèbres, fit quelques pas dans la chambre, s'approcha de la table où il n'écrivait plus que des choses insensées, frappa l'air de ses mains et s'abattit, le front sur la Thora profanée.

Au ciel, la nocturne faiseuse d'enchantements et de prestiges, la lune des nuits de fêtes juives poursuivait son chemin dans son désert d'étoiles. Une voiture lointaine cahotait dans la boue. Quelques maillets retentissaient encore sur les piquets des tentes. La sainte ville de Bels s'endormait dans la paix du Pardon, pour recommencer demain son étonnante vie de fantôme.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

			Pages.
Chap.	I.	— La Thora d'Hounfalou	1
—	II.	— Le Rabbin Miraculeux	39
—	III.	— La Fête du Kippour	95
—	IV.	— La coupe qui se brise	111
—	V.	— Le don de l'Éternel	123
—	VI.	— Un enfant tout en cire	141
—	VII.	— L'an prochain, a Jérusalem !	175
—	VIII.	— Le chemin de la Croix	187
—	IX.	— Le surnaturel Étranger	207
—	X.	— Les enchantements de Bels	229
—	XI.	— Pourim	241
—	XII.	— Le crime du Sofer	255
—	XIII.	— Écoute, Israël	283

PARIS

TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie

8, rue Garancière

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

BOURGET (Paul). — *Laurence Albani. — L
cier. — Némésis. — Lazarine. — Le Sens de l
RHAÏS (Elissa). — Saâda la Marocaine.
— Le Café chantant.
PASCAL (Félicien). — L'Ombre sur le bonheur.
NOËL (Alexis). — *Maman et moi.
PRAVIEUX (J.). — *S'ils connaissaient leur bonheur.
SCHULTZ (Yvonne). — *Dzinn.
DUVERNE (René). — *Pouck.
CAILLOT (J.-S.). — Contes après les Contes.
RAMEAU (Jean). — Les Mains blanches.
DELLY. — *La Petite Chanoinesse.
ALANIC (Mathilde). — *Les Roses refleurissent.
DUFOURT (Jean). — Marielle. Roman d'une Lyonnaise.
LE MAIRE (Eveline). — *Le Cœur et la Tête.
ROZE (L.-A.). — *Les Quatre ans de Jacqueline.
LEUBA (Jeanne). — L'Ombre nuptiale.
LICHTENBERGER. — Le Cœur est le même.
PSICHARI (Jean). — Sœur Anselmine.
RAGEOT (Gaston). — La Faiblesse des forts.
DAVIGNON (Henri). — Jan Swalue.
MORGAN. — Au fond d'un vieux manoir.
MARGUERITTE (Paul). — Sous les pins tranquilles.
ARDEL (Henri). — *Le Rêve de Suzy.
— L'Étreinte du passé. — Le Chemin qui descend.
— Le Feu sous la cendre.
REYNÈS-MONLAUR. — *Les Paroles secrètes.
— *Les Autels morts. — *La Fin de Claude.
— *Les Appels du Christ.
MAYRAN (C.). — Histoire de Gotton Connixloo.
(Prix du Roman, Académie française 1918.)
SANDY (Isabelle). — Chantal Daunoy.
(Prix Montyon 1918.)
— La Descente de croix.
ERLANDE. — Vivre et mourir là..
ROSNY (J.-H.). — Le Félin géant.

Les volumes dont le titre est précédé d'un * peuvent être mis entre toutes les mains.

PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE — 24877.